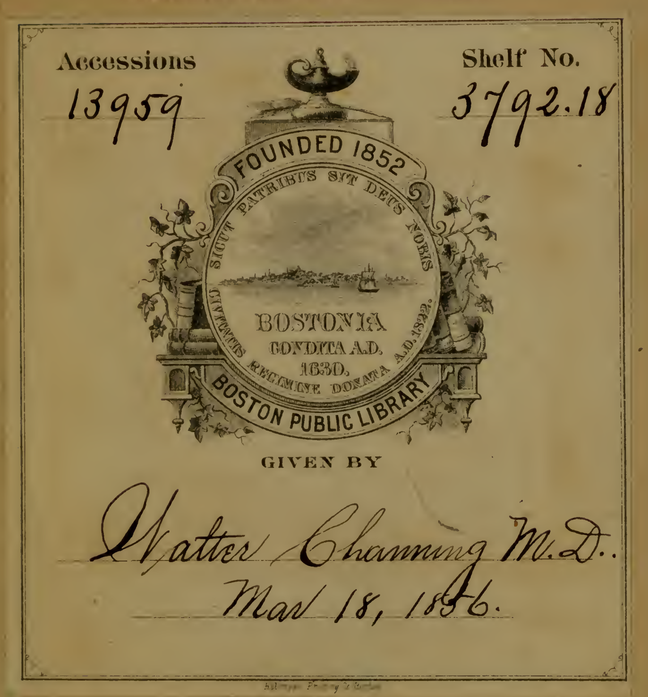



Accessions
13959
Shelf No.
3792.18
FOUNDED 1852
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTON PUBLIC LIBRARY
GIVEN BY
Walter Channing M.D.
May 18, 1856.

MANUEL
DE
MÉDECINE-PRATIQUE.

MANUEL
DE
MÉDECINE-PRATIQUE
OU
SOMMAIRE

D'UN COURS GRATUIT

DONNÉ en 1800, 1801 et 1804 aux Officiers de Santé du Département du Léman,

AVEC UNE PETITE PHARMACOPÉE A LEUR USAGE.

PAR LOUIS ODIER,

Docteur et Prof. en Médecine, de l'Académie Impériale de Genève, Corresp. de l'Institut National de France, et Membre de plusieurs Sociétés Savantes.

2.de ÉDITION, revue, corrigée et augmentée par l'Auteur.

A PARIS,

Chez J. J. PASCHOUD, Libraire, Rue des Petits-Augustins, n.° 3.

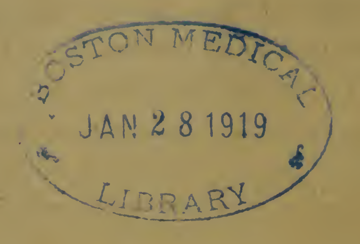
A GENÈVE, chez le même.

1811.

Walter Channing, M.D.

13959.

Mar. 18, 1856.



PRÉFACE.

Cet Ouvrage, qui parut pour la première fois par fragmens dans la Bibliothèque Britannique, Sciences et Arts, vol. XX-XXIV, est l'abrégé d'un Cours gratuit de Médecine-Pratique, que je donnai en 1799 et 1800 aux Officiers de Santé du département du Léman. Le zèle et l'empressement avec lequel ils le suivirent, ainsi que leurs instances, m'engagèrent avant de le répéter, à le publier séparément en 1803, afin que mes auditeurs pussent avoir sous leurs yeux le texte dont mes leçons devoient être le commentaire. La première édition en fut promptement épuisée. M. Angelo Dolcini, Chirurgien de l'Hôpital Majeur de Bergame, me fit l'honneur d'en publier en 1806 une excellente traduction

en italien (1). Dès lors on m'a demandé à plusieurs reprises d'en faire paroître une seconde édition. Je m'y détermine d'autant plus volontiers, que j'ai l'intime conviction de son utilité.

Depuis les nouvelles lois sur l'exercice de la médecine, de célèbres professeurs, des écoles de Paris et de Montpelier, se sont beaucoup récriés contre l'institution des Officiers de Santé. Ils voudroient qu'on les supprimât entièrement. Je ne suis point de cet avis. Sans doute il vaudroit mieux n'avoir partout que des Docteurs profondément instruits. Mais c'est ce à quoi l'on ne parviendra jamais, parce qu'enfin ceux qui auront, à grands frais, et avec beaucoup de tems et de peine, acquis toutes les connoissances de théorie et de pratique nécessaires pour obtenir les honneurs du Doctorat, s'établiront toujours de préférence dans les villes. Ils ne borneront pas l'exercice de leur art à

(1) *Lezioni di Medicina pratica del Sig. Odier, celèbre Medico Ginevrino; in Bergamo, presso Luigi Sonzogni.* 1806.

de misérables villages, où rien ne les dédommageroit des privations sans nombre auxquelles les condamneroit cette retraite, et où il n'y a jamais eu et ne peut jamais y avoir que des Médecins et des Chirurgiens subalternes.

Si j'avois donc quelque changement à demander dans nos lois, ce ne seroit pas pour la suppression des Officiers de Santé, mais pour des institutions propres à leur donner au moins les connoissances de pratique les plus usuelles, les plus à leur portée et les plus indispensables pour l'exercice de leur profession. Tel seroit en particulier l'établissement d'une école secondaire de Médecine dans chaque chef-lieu de département. Ces écoles, composées chacune de trois professeurs, l'un pour la Médecine proprement dite, un second pour la Chirurgie, et un troisième pour la Pharmacie (car dans les villages on est nécessairement appelé à réunir ces trois professions), ces écoles, dis-je, seroient exclusivement chargées d'instruire et de recevoir les Officiers de Santé. Les

Professeurs devroient écarter de leurs leçons toutes les discussions de théorie trop abstraites et trop profondes, se borner à l'essentiel, et inculquer d'ailleurs à leurs élèves la nécessité de consulter dans tous les cas difficiles. — Si c'étoit ici le lieu de le faire, il me seroit aisé de démontrer qu'un pareil établissement auroit toutes sortes d'avantages. Je serai bien trompé si tôt ou tard on n'en sent pas partout la nécessité.

Mais en attendant, je ne crains pas d'affirmer que depuis l'exécution de ce plan dans le Département que j'habite, exécution antérieure à la promulgation des nouvelles lois, nous avons dans nos villages un grand nombre d'Officiers de Santé suffisamment instruits pour traiter avec beaucoup de succès toutes les maladies ordinaires, et assez modestes pour consulter avec empressement dans tous les cas qui présentent quelque difficulté. Or ils conviennent tous que le Manuel que j'ai mis entre leurs mains leur a été d'une grande utilité. J'ose espérer que ceux même de

mes confrères, qui ont fait une étude approfondie de leur art ne le parcourront pas sans intérêt et sans en retirer quelque fruit, parce que je me suis attaché à y décrire les maladies, telles que je les ai vues, et à y bien établir les bases du traitement qui m'a paru réussir le mieux, en ne consultant que ma propre expérience, et abstraction faite de toute théorie. Ce n'est donc ici, à proprement parler, qu'un recueil de faits, le résultat pur et simple d'observations accumulées pendant près de 40 ans d'une pratique assez étendue. Quand je le compare à un ouvrage du même genre, publié à la fin du 17.e siècle par un médecin justement célèbre (1), il me semble que la Médecine s'est bien perfectionnée de nos jours, soit pour la connoissance et la classification des maladies, soit pour la simplicité du traitement.

J'ai ajouté à la fin de mon Ouvrage quelques formules très-simples, prin-

(1) *Processus integri in morbis fere omnibus curandis, a Dr.* Thom. Sydenham *conscripti.*

cipalement destinées à indiquer la dose des remèdes les plus usités, et la manière de les administrer. Ces doses sont calculées pour des adultes d'un tempérament fort et robuste. Elles exigent quelque réduction pour les enfans et les gens foibles, irritables ou délicats. Je les indique par les anciens poids pharmaceutiques, et j'ai suivi d'ailleurs l'ancienne nomenclature, parce qu'on n'est point encore suffisamment familiarisé en Médecine avec les nouveaux poids, les nouvelles mesures, et les nouvelles dénominations, pour pouvoir sans danger les adopter dans un Ouvrage de la nature de celui-ci. Mais comme il est vraisemblable que bientôt le nouveau système des poids et des mesures prévaudra partout sur l'ancien, j'ai cru devoir annexer en parenthèse, à côté de chaque drogue, un nombre en chiffres arabes, qui indique suivant l'ordre décimal, et en grammes, l'équivalent du poids spécifié.



COURS ABRÉGÉ

DE

MÉDECINE-PRATIQUE.

INTRODUCTION.

De la Nosologie, ou distribution des maladies en classes, ordres, genres et espèces.

Le genre humain est affligé de maladies de tant de sortes différentes, que l'on ne pourroit en avoir aucune idée nette, si l'on entreprenoit de les décrire l'une après l'autre, sans aucun ordre. C'est pourquoi on les a d'abord distribuées en un petit nombre de classes, caractérisées par de grands traits de ressemblance ou de différence dans les symptômes les plus marquans de la maladie. Chacune de ces classes a ensuite été subdivisée en ordres, chaque ordre en genres, et chaque genre en espèces, suivant la méthode adoptée par les Botanistes pour l'arrangement et la description des plantes. C'est cette methode, appliquée à la médecine, et dont on a fait une science particulière, que l'on a appelée la *Nosologie*, de deux mots

grecs, *nosos* et *logos*, qui signifient la description des maladies. Je la regarde comme étant d'une grande utilité, soit pour nous aider à distinguer plus facilement les maladies les unes des autres, soit pour nous suggérer au besoin un traitement relatif à la classe ou à l'ordre, lorsqu'il est difficile de déterminer avec certitude le genre ou l'espèce.

Tous les auteurs, qui ont décrit nosologiquement les maladies, n'ont pas suivi le même système. Il en existe plusieurs, très-différens les uns des autres. J'ai adopté de préférence celui du D. Cullen, soit parce qu'il m'a paru le plus simple, soit parce que j'en ai contracté l'habitude, en étudiant la médecine sous ce grand maître.

D'après son plan, on distingue toutes les maladies en maladies *générales* et maladies *locales*, selon qu'elles dépendent primitivement d'une affection générale de tout le système, ou qu'elles se bornent à un organe particulier. Je dis *primitivement*. Car une maladie locale dégénère presque toujours en maladie générale lorsqu'elle ne se guérit pas; et réciproquement une maladie générale produit souvent une ou plusieurs maladies locales.

Il y a trois classes de maladies générales :

1. Les *Pyrexies* qui affectent spécialement

le système hydraulique, c'est-à-dire, le cœur et les vaisseaux sanguins.

2. Les *Neuroses*, qui affectent spécialement le système nerveux, c'est-à-dire, le cerveau, les nerfs et les muscles.

3. Les *Cachexies*, qui affectent spécialement le système chimique, c'est-à-dire, les sécrétions et les excrétions.

Il y a donc quatre classes de maladies :

1. Les *Pyrexies*, communément appelées *maladies fébriles, aiguës.*

2. Les *Neuroses*, communément appelées *maladies nerveuses.*

3. Les *Cachexies*, qui comprennent la plupart des *maladies chroniques.*

4. Les *Locales*, qui comprennent la plupart des *maladies chirurgicales.*

1.ere Classe.

Des Pyrexies, ou maladies fébriles, aiguës.

Le caractère essentiel de toutes les maladies de cette classe est une augmentation sensible dans la fréquence du pouls et dans la chaleur animale, augmentation qui est communément précédée par des frissons, et accompagnée d'un accablement subit ou perte de forces plus ou moins considérable.

Elles sont toutes susceptibles de symptômes de malignité qui les rendent toujours très-dangereuses, et dont les principaux sont : une langue sèche et tremblante, des dents sâles, un pouls petit et foible, des soubresauts dans les tendons, des mouvemens continuels des mains et des doigts, comme si le malade chassoit aux mouches, ou cherchoit à arracher quelques fils de ses draps ou de ses couvertures; un rire convulsif, le hocquet, le météorisme, une diarrhée souvent involontaire, un assoupissement continuel, un délire sourd, un regard imbécille ou étonné, un visage pâle, un accablement extrême (1).

---

(1) L'ensemble de ces symptômes de malignité peut être considéré comme formant une maladie parasite, qui n'existe jamais seule, mais qui est susceptible de s'enter sur toutes les maladies fébriles, et non-seulement sur les maladies aiguës, mais encore sur la plupart des maladies chroniques, et même des maladies locales lorsqu'elles ont dégénéré au point d'être accompagnées de fièvre. Je suis porté à croire que ces symptômes ne sont qu'une modification infiniment dangereuse de la fièvre même, par quelque cause qu'elle soit produite. Mais ce n'est point par l'intensité de la fièvre qu'on peut juger de la facilité avec laquelle cette modification a lieu. Car il y a des maladies dans lesquelles la fièvre est peu considérable, et qui sont cependant beaucoup plus susceptibles de

Dans toute pyrexie simple, la diète, une boisson abondante, la réclusion dans une chambre, dont l'air soit pur, tempéré, et tranquille, et un repos absolu d'esprit et de corps, sont nécessaires. Souvent aussi de très-petites doses de tartre stibié, ou de quelque autre préparation d'antimoine, de manière à ne procurer que de foibles nausées, (N°s. 1 et 2) (1), contribuent beaucoup à diminuer l'intensité de la maladie (2).

---

cette modification que d'autres, dans lesquelles la fièvre est très-ardente, et le pouls très-fréquent et très-plein. Telles sont en particulier la fièvre des prisons, et la peste, qui sont presque toujours accompagnées de symptômes de malignité, mais qui pourtant existent aussi quelquefois sans eux, et sont alors des maladies très-bénignes et très-faciles à guérir. — Si cette idée, qui me paroît propre à simplifier extrêmement la nosologie, étoit généralement adoptée, elle ne seroit probablement pas sans influence sur la pratique.

(1) Voyez à la fin de l'Ouvrage les formules auxquelles je renvoie dans le texte par ces numéros.

(2) Un fait assez singulier, qui a échappé jusqu'à présent à l'attention des médecins, et que je n'ai moi-même appris que par hasard (Voyez la *Bibl. Brit. sc. et Arts. vol. XVI. p. 348. n.*), c'est la facilité avec laquelle on peut habituer le corps humain à de très-grandes doses de tartre stibié, sans qu'il produise aucune évacuation ni par le haut, ni par le bas. Si p. ex. on fait dissoudre 36 grains de *poudre relâchante* de la

Dans toute pyrexie maligne, il faut avoir recours au plus tôt aux vésicatoires, au kina,

---

pharmacopée de Genève (un denier de cette poudre contient 23 grains de sucre et un grain de tartre stibié) dans 36 cuillerées à café d'eau distillée, et qu'on en donne de deux en deux heures au malade, depuis 7 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, d'abord une cuillerée, puis deux, trois, quatre, et ainsi de suite, en augmentant la dose à chaque fois d'une cuillerée, il se trouvera à la fin de la journée avoir pris la totalité de cette solution; qu'on la répète de la même manière tous les jours, en commençant par une cuillerée, comme le premier jour, puis deux, trois, quatre, etc. mais en ajoutant à chaque dose 4 grains de poudre relâchante, puis 8 grains le 3.eme jour, 12 le 4.eme, 16 le 5.eme, 20 le 6.eme, et ainsi de suite, une expérience fréquemment réitérée m'a appris qu'il n'y a presque personne qui, avec la précaution d'augmenter très-graduellement la dose du remède, ne parvienne à en supporter fort bien un ou deux grains à la fois; et ce qu'il y a de remarquable c'est qu'à ces grandes doses, quoiqu'il ne produise ni vomissement, ni diarrhée, il ne laisse pas que d'avoir par fois une influence très-heureuse, non-seulement sur les maladies fébriles, mais encore sur d'autres, dans lesquelles on ne l'auroit pas soupçonné, telles que l'apoplexie, la démence, les obstructions etc. J'ignore si d'autres remèdes pourroient être administrés de cette manière avec le même succès; mais quelques essais que j'ai eu occasion de faire avec le vitriol blanc, et les bons effets que nous observons tous les jours des fleurs de Zinc, du cuivre

(N°. 3 et 4) au camphre, (N°. 5) ou à d'autres remèdes toniques et antispasmodiques, tels que l'æther, la serpentaire, le musc, la vanille, les fleurs de zinc etc. Le vin, qui dans les pyrexies est presque toujours préjudiciable, lorsqu'il n'y a point de malignité, devient souvent utile et nécessaire, lorsqu'elles prennent cette apparence.

La classe des pyrexies se divise en cinq Ordres :

1. Les *fièvres* proprement dites (*febres*) dans lesquelles les symptômes fébriles alternent avec un état d'intermission ou de rémission.

2. Les maladies *inflammatoires* (*phlegmasiæ*) dans lesquelles la fièvre est continue et entretenue par un foyer inflammatoire visible ou par une douleur locale permanente.

---

ammoniacal, du nitrate d'argent, de la ciguë même, de l'aconit etc., administrés de cette manière, me portent à le croire. Ce seroit un beau champ d'expériences à faire qu'un cours de matière médicale étudiée ainsi, mais malheureusement les expériences ne sont légitimes en médecine que dans les cas absolument désespérés, dans lesquels on a tenté sans succès toutes les ressources connues; et ces sortes de cas ne sont pas les plus favorables pour obtenir des résultats sur lesquels on puisse compter.

3. Les maladies *éruptives* (*exanthemata*) dans lesquelles, après une courte fièvre, il se fait par tout le corps une éruption de boutons ou de taches qui durent quelques jours.

4. Les *hémorrhagies*, dans lesquelles, sans aucune cause extérieure, la fièvre est précédée, accompagnée ou suivie d'une perte de sang.

5. Les maladies *muqueuses* (*profluvia*), dans lesquelles la fièvre est accompagnée de quelque augmentation dans les excrétions muqueuses.

1.er Ordre.

Des Fièvres proprement dites.

Les fièvres proprement dites, se divisent en deux genres, les *fièvres intermittentes*, dans lesquelles les intervalles des redoublemens sont exempts de fièvre, et les *fièvres continues*, dans lesquelles la fièvre n'est alternativement que plus ou moins forte, sans intermission.

1.er Genre.

Des Fièvres intermittentes.

Ces fièvres portent aussi le nom de *fièvres d'accès*, et ont ceci de particulier, c'est que la maladie ne dure que quelques heures de suite, au bout desquelles elle paroît guérie;

mais c'est une illusion, elle ne tarde pas à recommencer et revient ainsi par accès, dont le retour plus ou moins fréquent fait donner à la fièvre le nom de *quotidienne*, si l'accès revient tous les jours à la même heure et avec le même degré de force; de *fièvre tierce*, s'il revient tous les deux jours; et de *fièvre quarte*, s'il ne revient que tous les trois jours. Il y a aussi des *fièvres double-tierces* qui reviennent tous les jours, mais à des heures différentes, et avec une intensité alternativement plus ou moins grande, tellement que les accès ne se correspondent que tous les deux jours. Il y a de même des *fièvres double-quartes* dans lesquelles le malade n'a qu'un jour de bon sur trois; des *fièvres quintes*, dans lesquelles l'accès revient tous les quatre jours, et qui paroissent n'être que des fièvres tierces incomplettes, etc. On ne peut considérer ces différences que comme des variétés de la même maladie.

On distingue dans un accès de fièvre trois périodes différentes, le commencement, le milieu, et la fin de l'accès. Les symptômes qui caractérisent la première période sont l'accablement, le froid, la sensibilité à l'air, le tremblement, la pâleur, la sécheresse, le pouls petit, serré et fréquent, les angoisses *præcordiales*, c'est-à-dire, qui se font sentir dans la poitrine,

l'estomac, et autour du cœur, et enfin les nausées. Dans la seconde période, le malade éprouve d'abord des vomissemens qui changent peu à peu le sentiment de froid en une sensation non moins désagréable de chaleur sèche. Ensuite il survient un grand mal de tête, et souvent du délire. Le pouls devient plein, fort, dur et fréquent. Dans la troisième, ces symptômes cessent peu à peu par une douce moiteur, qui se change graduellement en une sueur abondante; et pendant ce temps-là le pouls devient mol, plus lent, et enfin naturel. La durée totale de l'accès est de six à vingt-quatre heures.

Dans les intervalles, le malade a communément du dégoût, la langue chargée, et un reste d'accablement et de pâleur, souvent avec une teinte jaunâtre ou plombée.

Si l'on abandonne la fièvre à elle-même, elle cesse quelquefois spontanément au bout de six ou sept accès; mais elle est sujette à revenir, et souvent elle dure sans interruption pendant plusieurs semaines, ou même plusieurs mois de suite. Alors elle produit à la longue des engorgemens et des obstructions dans les viscères du bas-ventre, surtout dans le foie et dans la rate, de l'anasarque, c'est-à-dire, une enflure molle, et qui retient l'impression du doigt sur tout le

corps, particulièrement aux jambes, et enfin l'hydropisie, c'est-à-dire, un épanchement d'eau dans quelqu'une des cavités, spécialement dans le bas-ventre.

Mais la maladie est susceptible de se guérir très-promptement par le kina. On commence par purger le malade dans les intervalles, (N.os 6, 7, 8 et 9) jusqu'à ce qu'il ait repris de l'appétit et des forces entre les accès. On administre alors le kina à la dose d'une once en poudre, ou deux onces en décoction, dans l'intervalle d'un accès à l'autre, par prises d'un ou deux gros, données de deux en deux heures. On continue ainsi le remède en grandes doses jusqu'à ce que la fièvre soit coupée, c'est-à-dire, que l'accès manque. Alors on le fait prendre encore pendant deux jours de suite, mais de quatre en quatre heures seulement; puis on le supprime pour le recommencer à la dose d'une once en poudre, ou deux onces en décoction, dans les vingt-quatre heures qui précèdent le jour où devroit revenir le septième accès, à compter du premier accès suspendu. Mais dans l'intervalle, on fait prendre au malade une infusion de camomilles, de trèfle de marais, de gentiane, ou s'il paroît avoir encore quelques embarras, des sucs d'herbes légèrement purgatifs (N°. 10). C'est la méthode qui

m'a le mieux réussi pour empêcher les rechutes, pourvu qu'en même temps le malade se garantisse avec soin du froid, de l'humidité, même de l'air du soir, et surtout des exhalaisons marécageuses.

Je donne les sucs d'herbes avant le kina, si la fièvre est irrégulière, et que les purgatifs ne suffisent pas pour dissiper les symptômes de saburre, c'est-à-dire le dégoût, la saleté de la langue, le teint jaunâtre ou plombé, etc. Dans ce dernier cas, ou si le malade a beaucoup de maux de cœur, je lui donne un vomitif au commencement de l'accès, et j'emploie indifférement dans ce but le tartre stibié ou l'ipecacuanha. (N.os 11 et 12) Si le malade a beaucoup d'angoisses pendant l'accès, ou que la sueur ait beaucoup de peine à s'établir; je lui donne aussitôt après le frisson, une potion calmante de six à vingt-quatre gouttes de laudanum.

Il arrive quelquefois que l'accès se manifeste par une léthargie profonde, avec une respiration stertoreuse, qui font ressembler la maladie à une attaque d'apoplexie. Ces sortes de fièvres, qui portent le nom de fièvres *carotiques*, étant extrêmement dangereuses, il faut les arrêter sur-le-champ par le kina en grandes doses, en l'associant, si cela est nécessaire, à des purgatifs.

J'en dis autant de certaines fièvres d'accès, qui se manifestent avec une respiration très-gênée et accompagnée d'un pouls très-foible et irrégulier, ou avec les symptômes de malignité, décrits ci-dessus comme communs à toutes les pyrexies. Dans les unes et les autres, le seul moyen de prévenir une mort prochaine est d'arrêter la fièvre par de très-grandes doses de kina, sans perdre le temps à y préparer le malade par des évacuans. Si le malade ne peut pas prendre ou supporter le kina par la bouche, il faut le donner en lavemens, mais en double ou triple dose.

J'ai vu aussi de petits enfans, auxquels il étoit impossible de faire prendre des remèdes, ou garder des lavemens, se guérir fort bien de la fièvre, en portant constamment sur le ventre un petit matelas garni de quatre ou cinq onces de bon kina en poudre, dans du coton piqué entre deux linges bien fins.

Quant au *choix du kina,* celui qui m'a le mieux réussi est le kina jaune en poudre très-fine, pourvu qu'il n'ait pas été éventé. Le kina rouge, quoique très-efficace, m'a paru quelquefois exciter des maux de cœur, des angoisses et des douleurs d'entrailles, qui m'ont engagé à y renoncer. Le kina jaune n'a que bien rarement ces inconvéniens.

A défaut de kina, j'ai vu plus d'une fois le tartre stibié, en doses graduellement augmentées, réussir à diminuer d'abord l'intensité des accès, puis à les faire cesser entièrement (1).

---

(1) Comme cette méthode, qui m'est absolument particulière, peut devenir d'une grande utilité, je crois devoir ajouter ici quelques détails dont la connoissance peut être nécessaire pour la bien comprendre. En donnant le tartre stibié en doses d'abord très-petites, mais graduellement augmentées, il m'a paru que plus les intervalles d'une dose à l'autre sont considérables et moins on est sûr que le malade les supporte bien. C'est pour cela que j'administre le remède de deux en deux heures. L'influence de l'habitude se perd peu à peu si elle n'est pas continuellement soutenue, en sorte que si, p. ex., après avoir supporté de cette manière un grain de tartre stibié sans nausées, on suspendoit le remède pendant un ou deux jours, on ne pourroit le recommencer ensuite à la même dose, sans produire des vomissemens. L'intervalle même de la nuit est trop long pour n'avoir pas jusqu'à un certain point le même effet. Si l'on vouloit recommencer le remède à la même dose à laquelle on s'étoit arrêté la veille, on trouveroit que le sommeil a déjà rendu à l'estomac son irritabilité, et que le malade ne supporte plus les mêmes doses que le soir précédent. C'est pourquoi il convient de rétrograder de trois ou quatre cuillerées, pour pouvoir aller en avant, en recommençant l'augmentation de deux en deux heures. Ainsi, au lieu d'ajouter le 2.d jour 8 grains de poudre relâchante à chaque dose de la solution, 16 grains le 3.eme jour, 24 le 4.eme, et

On a souvent proposé dans ce but et pour remplacer le kina de revenir à différens amers qu'on employoit autrefois avant la découverte de ce précieux remède, tels que la camomille, la gentiane, la benoite, les fleurs de l'*arnica montana*, l'écorçe du maronnier d'Inde, celle du chêne, etc. Mais il est rare que ces substances réussissent. J'en dis autant de la colle-forte et du sel de mars, qu'on a aussi beaucoup

---

ainsi de suite, comme on le pourroit, si l'habitude acquise ne s'affoiblissoit pas, je n'en ajoute successivement que 4, 8, 12 grains, etc. De cette manière on est presque assuré que le malade viendra enfin à en supporter de très-hautes doses, sans vomissement ni diarrhée. Le remède a tout au plus le bon effet de tenir le ventre libre. Si par hasard cependant il produit des nausées, comme cela arrive quelquefois au commencement d'un redoublement de fièvre, on n'a qu'à diminuer la dose de deux ou trois cuillerées pour recommencer ensuite à l'augmenter graduellement; et s'il survient de la diarrhée, on l'arrête facilement par une ou deux gouttes de laudanum liquide ajoutées à chaque dose de la solution. J'observe néanmoins que quoique le remède n'ait point de goût, ou qu'il soit très-facile de le déguiser, quoiqu'il ne produise ni nausée, ni aucun autre effet sensible, il devient tellement insupportable à quelques malades, sans qu'ils puissent dire pourquoi, qu'on est obligé d'y renoncer. Mais alors même, la fièvre est déjà diminuée au point que les plus petites doses de kina suffisent pour l'arrêter.

vantés, mais dont je n'ai obtenu que peu ou point de succès. — Si quelque remède pouvoit tenir lieu de kina dans le traitement des fièvres intermittentes, ce seroient les *arséniates* de potasse ou de soude (1). Ce sont certainement des fébrifuges très-efficaces, et à ce qu'il m'a paru dans le petit nombre de cas où j'en ai fait usage, comparables à cet égard au kina même, et exempts de danger, s'ils sont administrés avec beaucoup de circonspection et de prudence. Mais le nom seul de ce genre de remèdes fait

---

(1) Voyez la *Bibl. Britann. Sc. et Arts. vol. XI. p. 325.* Je proposois là l'arséniate de potasse préparé à la manière de M. Guyton de Morveau, et cristallisé. Il paroît cependant, d'après quelques observations que M. le D.r Peschier a eu la complaisance de me communiquer, que ce sel est toujours avec excès d'acide, au lieu que dans les cristaux d'arséniate de soude, l'acide arsenical est dans un état de saturation complète. On en fait dissoudre un grain dans un gros d'eau distillée qu'on aromatise comme l'on veut. C'est ce qu'on appelle la solution minérale de Pearson. On en donne de deux en deux heures de trois à douze gouttes au malade dans les intervalles des accès. Cela suffit pour couper très-promptement la fièvre, et le D.r Peschier qui a été appelé à en faire un grand usage, m'assure n'en avoir jamais observé de mauvais effets, surtout en été. M. le D.r Coindet l'a aussi employé avec un grand succès dans l'hôpital militaire.

peur, leur préparation est délicate et difficile, la moindre équivoque dans les doses pourroit devenir très-dangereuse, et l'on ne peut en confier l'usage qu'à des médecins habiles et expérimentés. Je ne saurois les conseiller que dans les cas extrêmes, et lorsque toutes les autres ressources également sûres manquent absolument.

Il existoit autrefois sur le traitement des fièvres d'accès des *préjugés populaires* que bien des gens partagent encore. J'en citerai surtout deux qu'il importe de réfuter. 1. L'un c'est que le kina engendre des obstructions. Ce qui a pu donner lieu à cette opinion, c'est la timidité avec laquelle on employoit autrefois ce remède. On se bornoit à le donner en petites doses, insuffisantes pour couper la fièvre, ce qui la faisoit traîner assez long-tems pour produire des obstructions, qu'on attribuoit au remède plutôt qu'à la maladie. Je puis certifier que c'est une erreur. Car j'ai vu, au contraire, des cas de ce genre, dans lesquels, en faisant cesser la fièvre, le kina seul, donné en grandes doses, a dissipé complettement des obstructions déjà formées. — 2. Un autre préjugé non moins répandu, c'est qu'il est dangereux de couper une fièvre intermittente avant le septième accès. C'est encore une erreur d'autant

plus dangereuse qu'on voit assez fréquemment une fièvre d'accès très-bénigne en apparence dégénérer tout d'un coup en fièvre carotique ou maligne, et devenir mortelle avant le septième accès.

Il n'y a que deux cas où je conseille d'abandonner une fièvre d'accès à la nature, sans se presser de l'arrêter, savoir : 1. Lorsqu'elle paroît diminuer graduellement d'elle-même, ou par l'effet des simples évacuans, 2. lorsqu'elle paroît suspendre ou arrêter une autre maladie grave, telle que l'épilepsie, dans laquelle il n'est peut-être point de meilleur remède, s'il étoit toujours à la disposition du médecin, qu'une fièvre d'accès.

Il y a certaines maladies périodiques qu'on ne range pas ordinairement au nombre des fièvres, mais qui se guérissent cependant par un traitement semblable à celui des fièvres intermittentes, et qu'on ne peut guères rapporter à une autre classe de maladies. Telle est en particulier chez nous la *migraine*, maladie singulière qui revient par accès, avec des intervalles plus ou moins réguliers, quelquefois de plusieurs semaines, mais le plus souvent hebdomadaires. Chaque accès commence par des éblouissemens, des nausées et des vomissemens, accompagnés d'une violente douleur,

qui occupe tantôt toute la tête, et tantôt un côté seulement, que les moindres mouvemens, la position verticale, la nourriture ou la boisson aggravent beaucoup, et qui se dissipe spontanément au bout de quelques heures, sans aucune évacuation critique. Le traitement qui m'a le mieux réussi dans ces maladies, c'est de donner l'ipécacuanha au commencement de chaque accès, et une once ou deux de kina, par prise d'un ou deux gros, immédiatement après.

2.e Genre.

Des Fièvres continues.

Rien n'est plus embrouillé que la connoissance des fièvres continues, si l'on veut en faire autant d'espèces différentes qu'elles offrent de variétés. Rien n'est plus simple, si on les considère comme *une seule et même espèce* dont les différens symptômes tiennent à des causes accidentelles, ou à quelque différence dans le tempérament et la constitution des malades, ou enfin à quelque circonstance particulière, antérieure à la maladie (1).

---

(1) Il est si vrai que les différences qu'on observe dans les fièvres continues ne sont que des variétés, dépenpantes de quelque cause étrangère, soit dans le cours

Il existe à la vérité dans les prisons, dans les camps, dans les hôpitaux, et dans tous les grands rassemblemens d'hommes entassés les uns sur les autres, une espèce de fièvre continue, très-dangereuse et très-meurtrière, qu'on appelle *typhus*. Elle a ceci de particulier c'est qu'elle est très-contagieuse, et que dès son début, elle présente des symptômes de malignité qui ne permettent pas, dit-on, de la traiter par d'autres évacuans qu'un vomitif au commencement de la maladie, mais uniquement ensuite par le vin, le kina, les vésicatoires, les bains froids, l'opium, et d'autres antispasmodiques toniques.

Mais dans ce pays, cette maladie est presque totalement inconnue. Je ne l'avois vue à Genève qu'une seule fois avant notre réunion, et encore étoit-ce dans une campagne isolée et assez éloignée, où je ne sais comment elle avoit pé-

---

de la maladie, soit antérieurement à sa manifestation, qu'on voit fréquemment la même fièvre prendre successivement tous les caractères par lesquels on les a distinguées en plusieurs espèces différentes, et offrir l'un après l'autre, ou tout à la fois, les symptômes d'une fièvre inflammatoire, bilieuse, muqueuse, putride et nerveuse, ou pour me servir des noms grecs qu'on leur a donnés, ceux d'une fièvre *angio-ténique, gastrique, adéno-méningée, adynamique, ataxique,* etc.

nétré. En 1800, elle se manifesta dans nos prisons, où elle avoit été apportée par un prévenu transféré de Chambéry. Elle se communiqua assez rapidement aux autres prisonniers, et fit même quelques progrès dans la ville. Mais enfin, elle fut promptement arrêtée par les moyens dont je parlerai bientôt (1). A cette exception près, je puis affirmer que nos fièvres malignes ne sont presque jamais telles qu'accidentellement, et foncièrement elles se réduisent toutes à une seule espèce, qui porte assez mal à propos le nom de *fièvre bilieuse*. Ces fièvres sont fréquemment épidémiques, surtout dans les campagnes, mais elles ne sont que bien rarement contagieuses, et les symptômes de malignité qu'elles présentent ne se manifestent guères dans leur début. Voici leur histoire dans leur état le plus simple, telles que je les ai observées à Genève.

Elles commencent ordinairement au mois de février par quelques symptômes de catarrhe, des douleurs dans le col et dans la poitrine, une petite toux sèche, et un violent mal de tête qui redouble communément tous les soirs. Le malade se plaint toujours en même temps d'un

---

(1) Voyez la *Bibliothèque Britannique, Sciences et arts,* Vol. XVII. p. 166 et 393.

grand dégoût. Il a souvent des maux de cœur et des vomissemens, et quelquefois des douleurs de colique, et de la diarrhée. La langue est blanche et sale. Les urines sont au commencement hautes en couleur, et souvent briquetées; mais ensuite elles deviennent presque naturelles.

Les symptômes de catarrhe cessent ordinairement au bout de quelques jours; mais la fièvre, le mal de tête, le dégoût, les maux de cœur subsistent sans aucun changement sensible pendant toute la durée de la maladie, durée qui est fort incertaine. Quelquefois le malade se guérit en moins d'une semaine, surtout s'il a pris des remèdes dès le commencement. Pour l'ordinaire cependant la fièvre se prolonge jusqu'à trois, quatre, cinq et six semaines. Et il n'est pas toujours facile de distinguer la convalescence de la maladie même. On observe bien dans ces fièvres quelques jours critiques, tels que le 7ᵉ, le 11ᵉ, le 14ᵉ et quelquefois le 21ᵉ ou le 28ᵉ, pendant lesquels il se fait quelque changement dans la maladie, soit en bien, soit en mal; mais les crises complètes, c'est-à-dire, des évacuations par la sueur, par les selles, ou par les urines, qui soient immédiatement suivies de la cessation de la fièvre, sont fort rares. Ce n'est presque jamais que graduellement que

le malade recouvre la santé. Le pouls après avoir été à peu près naturel sur la fin de la maladie redevient souvent très-fréquent, pendant la convalescence, quoique l'estomac et les intestins aient bien repris leurs fonctions. Souvent aussi le pouls devient et demeure naturel, quoique le dégoût, la pâleur et l'accablement subsistent pendant long-temps encore.

Quelquefois il est difficile de distinguer cette fièvre d'une fièvre double-tierce, ou d'une fièvre rémittente. Mais peu importe. Car l'une et l'autre maladie se traitent de la même manière, jusqu'à ce que les accès soient séparés par une intermission complète et bien déclarée, qui permette de donner le kina.

Ce traitement est fort simple. C'est l'antimoine sous forme saline qui en fait la base (Nos. 1 et 2). J'ai fréquemment guéri par le tartre stibié seul des enfans auxquels on ne pouvoit faire prendre aucun remède, mais la guérison est plus sûre et plus prompte, si on le combine avec du nitre et de la magnésie, ou d'autres sels (Nos. 14 et 15) de manière à ne procurer qu'un léger vomissement au commencement du traitement, et à tenir ensuite le ventre très-libre. Après cette préparation, dès la seconde semaine de la maladie, on doit purger le malade de trois en trois jours, ou de

quatre en quatre jours, jusqu'à la convalescence, pendant laquelle on termine la cure par le kina, ou quelque autre remède tonique, tel que la teinture de Mars, ou les amers (N°s. 143 et 144).

Il survient souvent de la surdité pendant le cours de la maladie; mais en général elle n'est pas regardée comme d'un mauvais augure, et elle se dissipe communément par les purgatifs.

Quant aux symptômes accidentels, on y remédie à mesure par des moyens particuliers, par exemple, à la sécheresse et à la chaleur de la peau, par des *fomentations* sur le ventre, sur les cuisses, et sur les jambes; aux maux de tête violens, par des *sinapismes* sous la plante des pieds, ou si la rougeur des yeux et du visage indique un engorgement dans les vaisseaux du cerveau, par des *sangsues aux tempes*, ou si le malade est jeune et robuste, et s'il a le pouls plein, par une ou deux *saignées* au bras, ou s'il est habituellement hémorrhoïdaire, par des *sangsues au fondement*; au délire ou à l'oppression, par des *vésicatoires* aux jambes; aux soubresauts des tendons, ou à d'autres mouvemens convulsifs, par *l'éther*, (N°. 16), la *liqueur minérale* d'Hoffmann (N°. 17), ou d'autres antispasmodiques, tels que les *fleurs de zinc* (N°s. 18 et 19), ou le

musc (N°. 20); à l'insomnie, par *l'opium* (N°s. 21, 22 et 23); aux vomissemens opiniâtres, par des *saturations salines* (N°s. 24. 25. et 26); à une diarrhée excessive, par la *corne de cerf* (N°s. 123 et 124), le *diascordium* (N°. 27), ou le *cachou* (N°s. 28 et 29); à des sueurs trop abondantes, par *l'acide sulfurique* (N°. 30), ou d'autres boissons acidulées (N°s. 31 et 145); à la jaunisse, ou autres symptômes de bile épanchée, qui surviennent quelquefois sur la fin de la maladie, par des *sucs d'herbes;* enfin, à une extrême prostration de forces, par le *kina.*

Au surplus, il n'est point de maladie fébrile dans laquelle les symptômes de malignité, communs à toutes les pyrexies, soient plus fréquens que dans les fièvres continues, et il s'y en manifeste quelquefois d'autres dont je n'ai point encore parlé, tels que les *pétéchies,* les *ulcères gangréneux,* les *parotides* et autres dépôts phlegmoneux qu'on a appelés *critiques,* quoique souvent ils ne le soient guères. On doit traiter ces derniers par les moyens ordinaires, et chercher plutôt à les amener à suppuration par des applications émollientes ou stimulantes, qu'à les résoudre par des répercussifs.

Outre les autres remèdes que j'ai indiqués contre la malignité, j'ai souvent employé

avec succès dans nos fièvres malignes, des *lavages* par tout le corps, faits plusieurs fois par jour, avec de l'eau fraîche, ou de la bière écumeuse. Je ne connois point de moyen dont l'effet soit plus prompt pour abattre une grande chaleur, faire cesser le délire, et ramener un sommeil paisible. Pour cet effet, le malade doit être étendu sur une table entièrement nud; deux personnes sont auprès de lui; l'une tient un plat rempli d'eau froide, dont elle le lave rapidement par tout le corps, au moyen d'une éponge; l'autre tient des linges chauds, pour l'essuyer immédiatement après; ensuite on lui met une chemise chaude, et on le replace dans son lit. S'il est trop foible pour pouvoir être ainsi transporté, ces lavages peuvent se faire dans son lit même, et sans le déplacer, en ayant soin de passer sous lui une toile cirée, pour que le lit ne se mouille pas.

Enfin, si la fièvre est contagieuse, les meilleurs moyens d'arrêter les progrès de la contagion sont détaillés dans une Instruction que je rédigeai en 1801 sur l'invitation de M. d'Eymar, alors Préfet du Léman, qui la fit imprimer et distribuer à toutes les autorités et à tous les officiers de santé du département (1). Peu de

(1) Se trouve chez J. J. Paschoud, Imprimeur-Libraire, à Genève et à Paris.

tems après, elle fut publiée et distribuée de même dans le département de la Dyle (1).

(1) Voyez la *Bibliothèque Britannique, Sc. et arts.* Vol. XVII. p. 390-400. Comme il n'y a point de plus grand fléau que les fièvres contagieuses, que dès qu'elles se manifestent dans une ville ou dans un village, il importe infiniment plus de les empêcher de se propager que de les guérir, que l'instruction dont je parle est d'ailleurs applicable à tous les genres de contagion, qu'elle ne peut qu'être très-utile à d'autres égards, et que par tous ces motifs elle ne sauroit être trop répandue, je crois devoir la transcrire ici textuellement, à l'exception du préambule dans lequel j'expose surtout par quels motifs je préfère les fumigations nitriques à celles d'acide muriatique simple ou oxigéné qui ont été recommandées par M. Guiton de Morveaux.

Instruction sur les moyens de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la contagion.

Art. I. Lorsqu'un appartement sera infecté de mauvaises odeurs, il suffira, pour les dissiper entièrement d'y faire une ou deux fumigations de la manière suivante :

Après avoir fermé les portes et les fenêtres de la chambre dont on veut purifier l'air, on versera dans un verre à pied ordinaire une ou deux cuillerées à café d'acide sulfurique concentré, connu dans le commerce sous le nom d'*huile de vitriol*. On y jettera ensuite peu à peu une égale quantité de nitre en poudre, en remuant le mélange avec un petit bâton de verre. Il s'en échappera à l'instant une fumée ou vapeur blanche qui se répandra dans toute la chambre et la

2.d ORDRE (*Phlegmasies*).

Des maladies inflammatoires en général.

Toutes les maladies inflammatoires ont un foyer local, soit extérieur et marqué par la

---

remplira entièrement comme un brouillard épais. Au bout d'une heure, cette vapeur s'affaissera et disparoîtra. Alors on ouvrira portes et fenêtres pour renouveler l'air. Si une seule fumigation ne suffit pas pour dissiper l'odeur, on la reitérera le soir ou le lendemain.

Si la salle ou le local qu'on veut purifier est très-vaste, il sera plus convenable de faire plusieurs fumigations à la fois avec les doses prescrites, que de n'en faire qu'une seule avec une plus grande masse d'ingrédiens. Une demi-once d'acide sulfurique, faisant à peu près deux cuillerées à café, et autant de nitre, suffiront pour une chambre qui auroit une capacité de 35 mètres cubes, c'est-à-dire à peu près 10 pieds de long, 10 pieds de large et autant de haut. Si elle est plus grande, il faudra un plus grand nombre de verres fumigatoires avec la même dose d'ingrédiens dans chacun d'eux, surtout s'il est question de détruire quelque levain contagieux. Car s'il ne s'agit que de dissiper de mauvaises odeurs, une dose beaucoup moins forte sera suffisante.

Observez que l'acide sulfurique étant incomparablement plus actif que l'eau-forte, ne doit être manié qu'avec précaution. Il brûleroit à l'instant toutes les substances combustibles sur lesquelles on en verseroit; et si l'on remuoit le mélange avec un instrument métallique ou de bois, l'action de l'acide sur l'instrument dénatu-

chaleur, la rougeur et la tension douloureuse de la partie affectée, soit intérieur et présumé

---

reroit la vapeur, et la rendroit peut-être malfaisante. C'est pourquoi on recommande de n'employer à cet effet que du verre.

II. Lorsqu'il y aura actuellement dans la chambre qu'on veut purifier un ou plusieurs malades atteints de quelque maladie contagieuse, et spécialement de fièvre continue, putride, nerveuse ou maligne, il faudra avoir soin de la parfumer de la même manière le matin et le soir pendant tout le tems que durera la maladie, en observant, dans ce cas-là, de porter successivement et lentement les verres fumigatoires dans tous les coins de la chambre, et spécialement sous le lit du malade et autour de lui, de manière que la vapeur pénètre partout, et que les draps, les couvertures et les rideaux en soient bien imprégnés.

Dans les intervalles des fumigations complettes, on fera bien de tenir toujours à côté du lit de chaque malade un verre contenant seulement un ou deux deniers de nitre, et autant d'acide sulfurique, en ayant soin de remuer de tems en tems le mélange, et de le renouveler deux fois par jour.

III. Il faudra en même tems avoir soin d'établir constamment dans la chambre et autour du malade des courans d'air, soit en allumant du feu à la cheminée, s'il fait froid, soit en tenant une partie des rideaux ouverts, de manière, cependant, à ne pas lui donner trop de jour, soit enfin en ouvrant fréquemment les portes et fenêtres, s'il fait chaud.

Il faudra aussi observer la plus grande propreté, balayer fréquemment le plancher, enlever toutes les

par la douleur locale, et l'altération des fonctions de l'organe subjacent.

---

ordures, avoir soin que jamais les urines et les excrémens du malade ne séjournent dans la chambre, qu'il change souvent de linge, que celui qu'il quitte soit à l'instant plongé dans l'eau, rincé, étendu à l'air, séché et parfumé.

IV. Lorsqu'il s'agira d'un hôpital, il sera nécessaire en outre 1.° d'avoir constamment des salles de rechange pour pouvoir évacuer fréquemment les malades de l'une dans l'autre, afin de bien purifier celles qu'ils auront quittées, soit par les fumigations dont on vient de parler, soit en lavant soigneusement les bois de lits, le plancher et les lambris avec du vinaigre, ou ce qui vaudroit mieux encore avec de l'acide muriatique. 2.° De réserver toujours deux de ces salles, l'une, pour en faire une salle de bains, dans laquelle chaque nouveau malade, à sa réception dans l'hôpital, devra être dépouillé de tous ses habillemens, plongé dans l'eau et bien lavé, avant de le transporter dans le lit qui lui sera destiné, pendant que dans l'autre salle, qui devra être réservée aux fumigations, on parfumera soigneusement toutes ses hardes avec du soufre brûlé, ou avec le gaz nitrique.

V. Lorsqu'il s'agira d'une prison, on observera aussi les mêmes précautions; on aura des salles de rechange, pour évacuer fréquemment les prisonniers de l'une dans l'autre, une salle de bains pour laver et nettoyer chaque nouveau venu au moment de son incarcération, une salle de fumigations pour ses hardes, etc. Mais s'il y a des malades dans la prison, il sera toujours plus convenable de les transporter dans l'hôpital le

Toute inflammation se termine 1. ou par résolution, 2. ou par adhésion, 3. ou par

plus voisin. Si cela est impossible, il faudra au moins avoir dans la prison deux ou trois salles destinées à servir d'infirmerie, et dans lesquelles on aura soin de faire très-régulièrement les fumigations avec l'acide sulfurique et le nitre, particulièrement si les malades sont atteints de quelque maladie contagieuse, et surtout de la fièvre nommée *Fièvre des Prisons*.

En observant bien exactement toutes ces précautions, on aura la certitude que la maladie ne se communiquera point à ceux qui les servent, que les malades eux-mêmes ne s'en trouveront que mieux, qu'aucune des personnes présentes aux fumigations n'en sera incommodée, qu'elles entretiendront toujours l'air dans un grand degré de pureté, détruiront les mauvaises odeurs, et empêcheront efficacement la propagation d'un des plus terrible fléaux qui affligent l'humanité.

Quoique l'efficacité des fumigations ait surtout été éprouvée dans les fièvres malignes et contagieuses, qui doivent leur origine au rassemblement d'un grand nombre d'hommes dans un espace resserré, et qui se manifestent fréquemment dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les camps et sur les vaisseaux de transport, il y a lieu de croire cependant, qu'elles ne seroient pas moins efficaces dans tous les genres de contagion. Déjà leur salutaire influence a été reconnue dans la dysenterie et dans la fièvre rouge. Elles se sont aussi trouvées singulièrement utiles pour la guérison des ulcères contagieux, fétides et de mauvaise nature. Dans la coqueluche même, elles ont été essayées avec une apparence de succès; et loin que les malades en

suppuration, 4. ou par induration (squirrhe), 5. ou par gangrène.

---

fussent incommodés, ils n'en ont été que plus promptement guéris.

On ne sauroit donc trop recommander d'y avoir recours dans toutes les maladies contagieuses, de quelque nature qu'elles soient, sans négliger cependant les autres préservatifs dont l'efficacité a été bien constatée (1). Il est probable qu'elles réussiroient également bien pour la purification des étables et des écuries, dans les cas d'épizootie ou maladie des bestiaux. On doit au moins les employer de préférence au vinaigre, au genièvre et à tous les genres de parfums, dans tous les cas d'infection, dans la chambre des morts, dans les appartemens qui ont été long-tems fermés, etc.

Mais on ne doit jamais oublier en en faisant usage, qu'il est essentiel en même tems, d'observer la plus grande propreté, de renouveler fréquemment l'air, et de le faire circuler librement autour des malades. Si ces précautions seules n'ont pas toujours réussi jusqu'à présent pour écarter les dangers de la contagion, si cette considération les a trop fréquemment fait négliger, quoique tant de fois recommandées, elles sont indispensables aujourd'hui pour assurer le succès des fumigations, avec le secours desquelles on peut compter sur leur prompte et entière réussite. Ce n'est que par

(1) La vaccination, par exemple, est un préservatif contre la contagion de la petite vérole, bien préférable aux fumigations, parce que, même en supposant que celles-ci soient capables de détruire ce genre de contagion, ce qui est probable, mais non encore démontré, elles n'écarteroient que le danger du moment, au lieu que la vaccination en met à l'abri pour toujours.

On doit toujours tenter la résolution, surtout dans les inflammations intérieures, par la diète, le repos, les saignées générales et locales, le nitre et les autres réfrigérans (Nos. 14. 15. 24 et 26), les laxatifs, les fomentations, les cataplasmes émolliens, les vésicatoires. C'est ce qu'on appelle le *traitement antiphlogistique*.

Si la suppuration a lieu et qu'on puisse donner issue au pus, soit par des cataplasmes et des fomentations qui favorisent une rupture spontanée, soit en ouvrant l'abcès, il faut le faire, de peur que le pus par son séjour ne ronge les organes subjacens, ou ne produise d'autres maux. Car si la suppuration est intérieure, et que le pus n'ait point d'issue (1), il en résulte ordinairement ou une mort subite par la rupture de l'abcès dans quelque cavité,

---

la réunion de tous ces moyens de salut, et en persévérant dans leur emploi, qu'on peut se flatter de parvenir enfin à extirper tous ces germes de destruction qui ont si fréquemment fait la désolation du monde.

(1) On voit quelquefois des inflammations intérieures de la poitrine ou du bas-ventre, qui se terminent par suppuration, et dans lesquelles le pus se fait jour ou par l'expectoration, ou par les selles: quoique fort dangereuse encore dans ces cas-là, la maladie est cependant susceptible ou de se guérir complètement, ou de dégénérer en une infirmité habituelle, qui n'empêche pas le rétablissement de la santé à d'autres égards.

ou une *hectique,* ou fièvre lente et continue avec redoublemens quotidiens, grande maigreur, sueurs et diarrhées colliquatives, aphtes, œdème aux jambes, etc. Cette maladie devient mortelle, si par le lait d'ânesse, le kina, l'extrait de ciguë, donné en doses graduellement augmentées tant que le malade peut le supporter, on ne parvient pas à favoriser le repompement du pus, au point de calmer la fièvre, et de guérir l'ulcère par adhésion.

Si l'inflammation devient gangréneuse, ce qui se connoît, lorsque son foyer est visible, par la lividité et l'insensibilité de la partie affectée, et dans tous les cas par la foiblesse ou la nullité du pouls, il faut sur-le-champ recourir au kina en grandes doses à l'intérieur, et aux applications de charbon à l'extérieur (N°. 32).

Il y a trois sortes de maladies inflammatoires; 1. celles dans lesquelles l'inflammation est extérieure; 2. celles dans lesquelles elle est intérieure; 3. celles dans lesquelles il y a plutôt une disposition inflammatoire qu'une véritable inflammation, et qu'on peut appeler des *inflammations bâtardes.*

1.er Faisceau.

Des inflammations extérieures.

Les inflammations extérieures sont le *Phlegmon*, l'*Erysipèle*, l'*Ophtalmie*, et l'*Esquinancie.* Les remèdes résolutifs ne sont pas aussi nécessaires dans ces maladies que dans les inflammations intérieures, parce que la suppuration qui dans celles-ci est presque toujours mortelle, est pour l'ordinaire dans celles-là sans conséquence. Plusieurs des inflammations extérieures sont pour l'ordinaire des maladies locales, exemptes de fièvre ; mais comme elles ne diffèrent des autres maladies inflammatoires que par l'intensité des symptômes, que le traitement en est le même, et que souvent elles dégénèrent en maladies générales, on ne peut en bonne Nosologie, leur assigner une autre place.

1.er Genre.

Du Phlegmon.

Le *Phlegmon* est l'inflammation d'une partie extérieure, caractérisée par une grande chaleur, une rougeur vive, une tumeur circonscrite, élevée en pointe, tendant à suppuration, avec une douleur pulsative.

Il se guérit par les cataplasmes émolliens. Lorsque la suppuration est bien formée, ce qui se distingue par le ramollissement de la tumeur, ou si le mal est profond, par la fluctuation, et quelquefois par l'œdème, il faut ouvrir profondément l'abcès, et purger une ou deux fois le malade, pour prévenir les rechutes.

Dans les *Clous*, ou *Furoncles*, qui sont de petits Phlegmons, saillans, durs, d'un rouge vif, dans le centre desquels le pus est accumulé autour d'un noyau dur et fibreux, la sortie de ce noyau n'est pas moins nécessaire que celle du pus.

Dans le *Panaris* qui est un Phlegmon très-douloureux, situé sous l'ongle, ou sous l'extrémité du tendon fléchisseur des doigts, j'ai vu, après l'ouverture de l'abcès, réussir parfaitement bien pour nettoyer la plaie, et faciliter sa cicatrisation, les bains de solution de potasse ou de cendres de sarment.

Les Phlegmons qui surviennent aux seins des nourrices (*Mastodynia*) ont rarement besoin d'être ouverts. Ils se résolvent souvent par des embrocations avec l'onguent mercuriel.

Ceux qui se forment dans le conduit auditif externe (*Otalgia*) sont très-douloureux. On calme la douleur, et l'on facilite la résolution de l'abcès par des injections faites avec de

l'huile tiéde; du baume tranquille, ou du laudanum liquide.

Ceux qui se forment sur les gencives, et qui produisent ce qu'on appelle une *Fluxion* (*Parulis*) servent souvent de crise aux violens maux de dents et exigent pour leur résolution des applications émollientes et des gargarismes adoucissans, tels qu'une simple décoction de racine d'althéa coupée avec du lait. L'air froid les durcit.

2.d Genre.

De l'Erysipèle.

L'*Erysipèle* est une inflammation d'un rouge violet, d'un contour inégal, gagnant de place en place, presque sans tumeur, accompagnée d'une douleur brûlante sans pulsations, sur laquelle surviennent souvent des phlyctènes ou vessies remplies d'une sérosité âcre, et qui se termine par une desquamation de l'épiderme en écailles.

On en rencontre dans la pratique cinq variétés ou espèces différentes, qu'il importe de distinguer, soit à raison de la cause qui les produit, soit en considération du traitement qu'elles exigent.

a. La plus formidable est l'*Anthrax* ou le *Charbon*, furoncle malin très-douloureux, peu

élevé, gangréneux au sommet, entouré d'une violente inflammation érysipélateuse avec fièvre maligne, et dans lequel l'escarre gangréneuse s'étend promptement en cercle autour du foyer, laissant après elle, quand elle tombe, un grand ulcère difficile à cicatriser et qui suppure abondamment. C'est une maladie terrible, et souvent mortelle, mais heureusement rare dans nos climats, venant quelquefois spontanément, mais pour l'ordinaire produite par une espèce de contagion, pour avoir touché ou soigné des bêtes à corne atteintes de la pulmonie.

Elle se guérit par le kina en grandes doses, l'application réitérée des sangsues, de profondes scarifications, les bains, les fomentations, les cataplasmes de charbon avec de l'opium et du camphre. Sur la fin, il faut purger fréquemment le malade, entretenir toutes les sécrétions, et s'il survient des douleurs dans d'autres parties du corps, les couvrir de grands vésicatoires.

b. Le *Feu de St. Antoine*, appelé simplement *Erysipèle* (*Erysipelas Rosa*). C'est une maladie qui n'est ni épidémique, ni contagieuse, et à laquelle on devient d'autant plus sujet qu'on en a été plus fréquemment atteint. Voici sa marche. Après un ou deux jours d'une

forte fièvre, communément accompagnée de nausées et de vomissemens, il se manifeste au visage, au col, aux bras, ou aux jambes, rarement au tronc, une grande tache d'un rouge vif et uniforme, s'étendant de proche en proche, communément parsemée de grandes phlyctènes, mais peu nombreuses. Cette inflammation qui, loin de faire cesser la fièvre, ne fait que l'augmenter, dure de cinq à neuf jours, et se termine par desquamation.

Quelquefois elle se porte sur les organes intérieurs, particulièrement sur le cerveau, si l'Erysipèle est au visage; et alors c'est une maladie grave et dangereuse, dans laquelle il survient très-promptement des symptômes de malignité. Il faut dans ce cas se hâter de rappeler l'inflammation à la peau, par des vésicatoires, des sinapismes, ou d'autres rubéfians, et employer d'ailleurs le même traitement que si la maladie étoit idiopathique.

Quelquefois encore, lorsque l'Erysipèle affecte les extrémités, il produit une suppuration subcutanée qui, loin d'être contenue et circonscrite par le tissu cellulaire, comme dans les abcès phlegmoneux, le ronge au loin, gagne les interstices des muscles, et y engendre un grand nombre de fistules, par lesquelles le pus cherche à se faire jour, tellement qu'il se trouve

quelquefois répandu dans tout le bras ou dans toute la jambe, avant qu'on s'en soit douté. Les douleurs, le gonflement, l'œdème et la fluctuation dans le membre affecté sont les principaux indices du mal, qui ne laisse de ressource que dans de profondes ouvertures et contr'ouvertures, qu'on fait communiquer les unes avec les autres par des mêches, pour donner issue au pus.

Ces deux accidens arrivent surtout si l'on a employé pour calmer l'inflammation des applications répercussives, telles que l'eau de Goulard, ou émollientes, telles que les cataplasmes et les fomentations. Les seules qu'il soit convenable de faire sont les feuilles fraîches d'herbe à Robert, de Patience, de Pas-d'âne, ou de sureau, ou la farine d'avoine ou de seigle, légèrement grillée. La fièvre n'exige d'ailleurs qu'un traitement antiphlogistique général par la diète, le régime, et quelques réfrigérans. Si elle est forte, une ou deux saignées suffisent pour la calmer, à moins de quelque métastase sur les organes intérieurs.

Quelquefois, mais rarement et seulement lorsque l'Erysipèle affecte les jambes, les phlyctènes dégénèrent en ulcères gangréneux, difficiles à guérir, et qu'il seroit dangereux de cicatriser trop brusquement ou sans avoir au

préalable établi un cautère, ou quelque autre exutoire propre à prévenir de dangereuses métastases. Enfin, j'ai vu, mais plus rarement encore, l'Erysipèle devenir gangréneux et promptement mortel, sans ulcérations. Dans deux de ces cas, où le siége du mal étoit au visage, il gagna toute la tête, qui devint d'une grosseur énorme, tout-à-fait livide, et horriblement hideuse. Dans un autre, où l'Erysipèle s'étoit d'abord manifesté sur un bras, il se multiplia sur toute la surface du corps, qui se couvrit de grandes taches livides, et le malade périt dans l'espace de trois jours.

c. Le *Feu sacré* (*Erysipelas zoster*). Celui-ci qui n'affecte guères que le tronc (1), est caractérisé par de grandes taches rouges, recouvertes d'une multitude de petites phlyctènes très-douloureuses, accumulées en forme de grappes, avec peu ou point de fièvre. Au bout

(1) J'en ai pourtant vu en dernier lieu un cas, dans lequel il se manifesta tout à la fois par grappes détachées, sur la partie supérieure de la poitrine au-dessus du sein, au col, au-dessous de l'oreille, à la joue, à la nuque, et jusque dans le cuir chevelu, ce qui rendit le malade très-malheureux par l'impossibilité d'appuyer sa tête, ni du côté affecté, ni de l'autre. La maladie suivit d'ailleurs dans ce cas-là sa marche ordinaire.

de cinq à sept jours, ces boutons sèchent, en noircissant, comme s'ils menaçoient de gangrène, qui n'a pourtant jamais lieu; mais les douleurs durent souvent encore pendant deux ou trois semaines, et jusqu'à ce que les croûtes tombent. Les applications qui réussissent le mieux pour les calmer sont au commencement les feuilles de chou, et sur la fin un simple cérat fait avec de la cire et de l'huile d'olive. La maladie n'exige d'ailleurs aucun traitement particulier; mais après la dessiccation il convient de purger une ou deux fois le malade.

d. La *brûlure* (*Combustura*). C'est un Erysipèle produit par le contact d'un corps excessivement chaud. Si l'on peut prévenir les phlyctènes, et ce que j'ai toujours vu réussir le mieux dans ce but, c'est l'application immédiate de l'huile d'olives, ou de l'axonge bien fraîche (1), la brûlure se guérit facilement par résolution. Sinon, elle produit ordinairement une suppuration superficielle qui dégénère en plaies tres-difficiles à cicatriser, à cause de la destruction de la peau, et dangereuses, si la brûlure est bien étendue, par l'inflammation générale qui en résulte. Un traitement antiphlogistique, plus ou moins sévère, proportionné-

---

(1) V. la *Bibl. Brit. sc. et arts.* vol. XL. p. 337.

ment à la gravité de la maladie, et des applications sédatives et adoucissantes, telles que la pommade de Goulard, ou un cérat simple, avec addition d'opium, en cas de grandes douleurs, sont ce qu'il y a de mieux à faire pour la guérison du malade.

e. L'*Excoriation* (*Intertrigo*). C'est une inflammation érysipélateuse, produite soit par l'âcreté de la sueur et des urines, soit par trop d'embonpoint, soit par une longue compression. Elle se manifeste surtout dans les plis des articulations des petits enfans, sous les seins des nourrices qui ont beaucoup de lait, et au croupion des malades qui ont resté long-temps couchés sur le dos. Elle se guérit en saupoudrant la partie enflammée de lycopode, de fleurs de zinc, de pierre calaminaire, d'amidon, ou de quelque autre substance dessiccative.

Derrière les oreilles des petits enfans, elle fait souvent l'office d'un cautère, et facilite la dentition; on l'entretient avec des feuilles de poirée. Mais je l'ai vue quelquefois dégénérer soit là, soit dans les plis du col, en une espèce de gangrène grise très-dangereuse, et contre laquelle il m'a paru que le meilleur remède est un onguent composé d'onguent d'althéa, de litharge et d'opium (N°. 33).

Celle qui se manifeste au croupion des personnes alitées depuis long-temps, dégénère souvent aussi en escarres noires et gangréneuses, sous lesquelles s'engendrent des ulcères rongeans et de mauvaise nature, qui exigent le kina en grandes dóses à l'intérieur, et des pansemens avec l'onguent de styrax, ou le charbon à l'extérieur.

3.e Genre.

De l'Ophtalmie.

L'*Ophtalmie*, ou *Inflammation de l'œil*, se manifeste par la rougeur et la douleur de cet organe qui devient extrêmement sensible à la lumière. Il y en a deux espèces; 1. celle du globe, qui, quand elle ne se termine pas par résolution, laisse des taches ou de l'opacité sur la cornée qui empêchent ou troublent la vision; 2. celle des paupières, qui ulcèrant les petites glandes dont elles sont garnies, produit beaucoup de chassie, empêche l'œil de s'ouvrir, et fait tomber les cils.

L'une et l'autre sont souvent fort opiniâtres, et exigent l'application réitérée des sangsues près de l'œil, et des épispastiques à la tempe (N°. 54), ou des vésicatoires derrière les oreilles, ou à la nuque, des purgatifs irritans,

(N°s. 7 et 8) des collyres avec du vitriol blanc (N°. 35), du sucre de saturne ou des fleurs de zinc (N°. 36), et s'il y a beaucoup de chaleur et d'irritation, des applications émollientes, comme une infusion de mauves tiéde, un léger cataplasme, etc. Dans ce dernier cas, il faut avoir soin de faire chauffer les collyres avant de s'en servir. L'application de l'eau froide n'est convenable que lorsque l'inflammation est plutôt passive qu'active, c'est-à-dire, lorsque la rougeur de l'œil dépend bien plus de l'atonie et du relàchement des vaisseaux, que d'une augmentation réelle dans leur action, augmentation qui exige au contraire de fréquentes applications d'eau chaude.

Dans la première espèce, on peut de plus faire tous les jours de très-légères scarifications sur la conjonctive (1), ou si l'inflammation est

---

(1) Le meilleur instrument pour faire ces scarifications est un petit faisceau ou balai composé des barbes d'un épi d'orge, qu'on promène très-légèrement sur la membrane, dans une direction contraire à celle des piquans de manière à ne tirer que quelques gouttes de sang. J'ai vu plusieurs fois réussir admirablement bien ce genre de scarifications, qui sont tellement superficielles, qu'elles se cicatrisent très-promptement, et peuvent se répéter tous les jours, tandis que celles qu'on fait avec un bistouri, quelque légères qu'elles soient, sont presque

très-douloureuse, injecter, ou laisser tomber deux fois par jour dans l'œil une goutte de laudanum liquide, ou d'une solution aqueuse d'opium (N°. 37).

Dans la seconde, je me sers avec succès d'une pommade mercurielle fort affoiblie (N°. 38), ou faite avec le précipité rouge ou du sublimé incorporé dans du beurre frais (N°. 39), ou combinée avec les fleurs de zinc et l'opium (N°. 40). On se sert de l'une ou de l'autre de ces pommades pour en oindre les paupières avec un pinçeau, ou en insérer le soir la grosseur de la tête d'une épingle dans le coin de l'œil du coté du nez (1).

4.e Genre.

De l'Esquinancie.

L'*Esquinancie* (*Cynanche tonsillaris*).

Le gonflement inflammatoire des amygdales, de la luette et du voile du palais, joint à la douleur que le malade éprouve en avalant, caractérisent suffisamment cette maladie, qui,

---

toujours trop profondes pour pouvoir être répétées aussi fréquemment qu'il le faudroit pour en tirer parti, et font souvent plus de mal que de bien.

(1) L'effet de cette pommade est surtout d'empêcher que les paupières ne se collent pendant la nuit.

dans ce pays, n'est presque jamais dangereuse. Elle se termine souvent par résolution. Mais souvent aussi il se forme des abcès dans les amygdales qui s'annoncent presque toujours par un serrement spasmodique, et permanent de la mâchoire, lequel ne permet pas d'ouvrir la bouche, et qui augmente beaucoup la difficulté de la déglutition.

La rupture de ces abcès se fait successivement ou tout d'un coup dans l'espace de cinq à sept jours. Dans ce dernier cas, le malade, après avoir craché beaucoup de pus et de sang, passe subitement de l'état le plus angoissant et le plus pénible à un bien-être complet.

L'esquinancie est souvent périodique. J'en ai été moi-même atteint régulièrement tous les trois ans, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de trente-cinq. Au commencement, j'avois recours à la saignée, aux sangsues, aux vésicatoires, etc. Mais quand j'ai vu que tout cela étoit inutile et ne faisoit que prolonger la maladie en retardant la suppuration, sans la prévenir, je me suis abstenu tant pour moi que pour d'autres malades, de tout autre remède que de simples gargarismes, avec du miel, du vinaigre et de l'eau, ou avec quelque mucilage et un peu de borax, s'il y a des aphtes (N°. 41). Je tiens le malade à la diète; je préviens la cons-

tipation par des lavemens ; et après la suppuration, je termine la cure par un purgatif.

Quelquefois l'esquinancie a son siége dans le pharynx (*Cynanche pharingea*) ou dans l'œsophage (*Cynanche æsophagea*) fort au dessous des amygdales, et jusque près du cardia, ce qu'on reconnoît par la difficulté de la déglutition avec un sentiment d'angoisse et d'obstacle au passage des alimens. Si la maladie est légère, le régime antiphlogistique seul, et le sirop de mûres pris pur et par petites cuillerées, suffisent pour la guérir. Mais pour peu que les symptômes aient d'intensité, il faut avoir recours à la saignée et aux vésicatoires, pour prévenir la suppuration, qui pourroit dégénérer en ulcères rongeans et difficiles à cicatriser. J'ai vu une maladie grave de ce genre, qui dura plusieurs mois, et où après avoir inutilement employé un grand nombre de remèdes, je parvins enfin à arrêter les progrès de la suppuration et à guérir la maladie par l'extrait de ciguë, donné en doses graduellement augmentées (1).

(1) J'ai publié l'histoire de cette maladie dans une note de la *Bibl. Brit. Sc. et Arts. Vol. XXXVIII*, p. 58 ; à la suite de quelques cas analogues rapportés par le Dr. Percival. Comme elle présente un exemple très-remarquable de ce genre d'affection, et des bons effets de la ciguë dans les cas de suppuration intérieure,

Les nosologistes (Sauvages et Cullen) placent ici, comme une espèce d'esquinancie, et sous

---

je crois devoir la transcrire ici. — » En 1783, je fus appelé à voir en Suisse une demoiselle de 21 à 22 ans, d'un tempérament sanguin, très-irritable, et d'une grande sensibilité. Je la trouvai atteinte d'une fièvre lente, en conséquence d'un mal de gorge singulier. On n'apercevoit rien d'extraordinaire dans le pharinx; mais elle ne pouvoit absolument avaler aucun aliment solide, et les liquides mêmes ne passoient qu'en très-petite quantité à la fois, très-lentement, avec beaucoup de douleur et de difficulté. On les entendoit descendre comme par cascades. A chaque arrêt, ils produisoient de vives souffrances, des spasmes, des contractions et des soubresauts convulsifs. On me raconta que six semaines auparavant, jouissant d'une parfaite santé, mais ayant ses règles, elle avoit, en prenant le thé, reçu des nouvelles qui lui avoient fait de la peine; à l'instant, ses règles s'étoient arrêtées, elle avoit eu le cœur serré, et s'étoit trouvée dans l'impossibilité absolue de rien avaler. Bientôt il étoit survenu des accidens nerveux, de la fièvre et des douleurs. On l'avoit saignée, on avoit eu successivement recours aux bains, aux vésicatoires, aux sinapismes, aux antispasmodiques, aux calmans. Tout avoit été inutile. J'essayai encore plusieurs autres remèdes sans succès. Le lait d'ânesse ne passa pas mieux que les autres alimens, et ne lui fit aucun bien. Un médecin beaucoup plus ancien que moi fut consulté. Il conseilla un sirop mercuriel, qui augmenta beaucoup l'irritation et les douleurs. Il survint de la toux, ou pour mieux dire des vomissemens, qui

le nom de *Cynanche parotidea*, une maladie qui est fréquemment épidémique et contagieuse, vulgairement appelée les *Oreillons* ou les *Ourles*. Elle se manifeste par un gonflement dans les glandes parotides, d'abord peu considérable, mais qui prend ensuite tout le col, quelquefois d'un seul côté, mais pour l'ordinaire, des deux côtés à la fois, avec beaucoup de bouffissure, et une fièvre plus ou moins considérable. Le malade éprouve communément aussi un peu de difficulté à avaler, mais qui paroît dépendre de l'engouement de la mâchoire et des muscles du col, plutôt que du

---

chaque fois que la malade faisoit des efforts pour avaler, amenoient des matières purulentes, teintes de sang, et qui annoncoient évidemment quelque ulcération dans l'œsophage. Au bout de quelques mois, j'essayai enfin l'extrait de ciguë, délayé dans de l'eau, mais d'abord en très-petites doses. Elles les supporta beaucoup mieux que je n'aurois osé m'y attendre; et comme il parut dès le premier jour adoucir ses souffrances, on en augmenta la dose. Elle fut successivement portée jusqu'à 80 grains par jour, et au-delà, avec un succès toujours croissant. La malade encouragée par les bons effets de ce remède, persista long-tems dans son usage, et enfin dans l'espace de cinq à six semaines, la déglutition redevint facile et naturelle, tous les symptômes de la maladie disparurent, et j'obtins une guérison complète et solide.

pharinx. — La durée de la maladie n'est guères que de trois à cinq jours, tout au plus sept. Sur la fin, et lorsque le gonflement des parotides commence à diminuer, il en survient quelquefois un analogue aux testicules, ou aux seins, qui grossissent et durcissent beaucoup; et alors la fièvre se prolonge de quelques jours; mais je ne l'ai jamais vue avoir aucune mauvaise suite. On trouve cependant dans les Auteurs (1), des exemples de symptômes de malignité, survenus dans le cours de la maladie, et qui l'ont rendue promptement mortelle. Quoiqu'il en soit, telle que je l'ai vue, elle n'exige aucun remède particulier. Il suffit de tenir le malade au régime, et de le bien garantir de l'humidité, du froid et des courans d'air, pendant la maladie; après quoi, il est convenable de le purger une ou deux fois.

2.e FAISSEAU.

Des inflammations intérieures.

Les principales inflammations intérieures sont le croup, la phrénésie, l'inflammation de poitrine, l'inflammation d'entrailles, et la colique néphrétique.

---

(1) Voy. *Cullen's First Lines of the Pratice of Physick.* § 332 *et* 333.

1.er Genre.

Du Croup.

Le *Croup*, (*Tracheitis* , ou *Cynanche Trachealis*) est une inflammation de la membrane interne du larynx ou de la trachée artère; maladie perfide et souvent mortelle dans l'espace de deux ou trois jours, qui se manifeste tout d'un coup comme un accès de suffocation, avec de la fièvre, une respiration difficile, une inspiration bruyante, une toux retentissante, une voix rauque, et une légère douleur au milieu du gosier. Si l'on ne peut empêcher la suppuration, le malade crache quelquefois des fragmens de membranes purulentes, qui ont la forme de la trachée, ou bien le pus filtre le long de ce conduit dans les bronches, et suffoque le malade.

C'est pourquoi, dès la première apparence des symptômes, il faut très-promptement et à plusieurs reprises appliquer des sangsues et des vésicatoires près de la partie affectée, mais si la maladie s'annonce avec une grande violence, et qu'une saignée au bras soit praticable, c'est par où il faut commencer. Après ces premières évacuations, les moyens de guérison qui m'ont le mieux réussi, sont les bains tiédes, et de légers émétiques. Lorsqu'on est

éloigné de secours, il faut, dès les premiers momens et en attendant qu'on puisse saigner le malade, ou lui mettre des sangsues, il faut, dis-je, lui appliquer sur le col un cataplasme émollient, fréquemment renouvelé.

Si la fièvre cesse, et que le mal revienne par accès, ou que dès le commencement la maladie soit évidemment plus spasmodique qu'inflammatoire, celui de tous les antispasmodiques qui a le mieux réussi, c'est l'assafœtida (N°. 42). Mais l'on ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'inflammation, et j'ai vu périr au quatrième accès un enfant dont la maladie s'étoit manifestée comme une fièvre tierce, avec des intermissions complettes de deux jours l'un; à l'ouverture du corps, nous trouvâmes la trachée tapissée d'une membrane purulente fort épaisse, et les bronches remplies de pus (1).

---

(1) Cette maladie a singulièrement attiré en dernier lieu l'attention des médecins et du gouvernement. Elle est devenue l'objet d'un grand concours. L'une des questions proposées dans le Programme étoit relative à son origine et à sa fréquence actuelle. Voici ce que j'aurois répondu sur cette question, si j'avois été disposé à concourir. — On trouve sans doute dans les anciens auteurs quelques observations isolées, qui ont quelque rapport avec le croup. Mais certainement cette maladie étoit incomparablement plus rare autrefois qu'aujourd'hui. Je crois pouvoir affirmer que depuis quinze ans, elle est

2.d Genre.

De la Phrénésie.

2. La *Phrénésie* (*Phrenitis*) est une inflammation du cerveau, ou des méninges, mar-

---

devenue, au moins à Genève, beaucoup plus commune qu'elle ne l'était auparavant. J'ai commencé à pratiquer ici la médecine sur la fin de 1773. Dès lors jusqu'au 1.er janvier 1784, je n'ai vu qu'un seul croup bien caractérisé. Cependant durant ces dix premières années, j'ai vu un très-grand nombre de malades de tout âge, dans tous les quartiers de la ville, et dans toutes les classes de la société. Dans les dix années suivantes, depuis le premier janvier 1784 jusqu'à la fin de 1793, et c'est pendant ces dix ans que ma pratique a été la plus étendue, j'ai écrit soigneusement et de jour à jour l'histoire de tous les malades que j'ai vus, au nombre de 14 à 15000, parmi lesquels il n'y a que deux cas de croup, et encore dans l'un de ces deux cas, la guérison fut si facile et si promptement opérée par un simple cataplasme, que quoiqu'il présentât la réunion de tous les symptômes qui caractérisent la maladie, je suis fort tenté de la considérer comme une indisposition accidentelle et fugitive, plutôt que comme un véritable croup. Si donc on m'avoit interrogé en 1794 sur la fréquence du croup à Genève, j'aurois certainement répondu que cette maladie y étoit très-rare. Cependant elle y est devenue dès lors beaucoup plus fréquente, puisque dans ces seize dernières années, quoique ma pratique dans les classes inférieures de la société, ait

quée par une fièvre ardente, un violent mal de tête, la rougeur du visage et des yeux, un délire féroce ou sourd. Cette maladie est communément dans ce pays la suite d'une longue exposition au soleil.

Outre les saignées, les sangsues, les vésicatoires et le traitement antiphlogistique poussé avec vigueur, ce qui réussit le mieux pour sa guérison, c'est l'application d'une vessie à moitié remplie de glace sur la tête. On l'ôte quand le visage du malade pâlit ou se refroidit; on la remet, tant que les symptômes l'exigent, quand il reprend sa chaleur et sa rougeur.

3.e Genre.

De l'Inflammation de poitrine.

L'*inflammation de poitrine* (*Peripneumonia*), est une inflammation des poumons ou de la plèvre, caractérisée par une fièvre aiguë,

---

été beaucoup moins considérable que précédemment, j'en ai bien vu une trentaine de cas, tous plus ou moins graves et bien caractérisés. — A quoi tient cette augmentation? Je l'ignore. Ce seroit un beau travail à faire que l'histoire des révolutions qui ont eu lieu dans les maladies; le croup n'est pas la seule que j'aie vue augmenter considérablement de fréquence, depuis que je pratique la médecine. Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* vol. XXXVII. p. 199.

des douleurs dans la poitrine augmentées par l'inspiration, une toux sèche au commencement, ensuite humide, des crachats souvent teints de sang, et de l'oppression. Si le siége de l'inflammation est la plèvre, plutôt que le poumon même, ou seulement si elle y participe, la maladie porte le nom de *Pleurésie* (*Pleuritis*). Les symptômes en sont les mêmes, si ce n'est que dans ce cas, la douleur est plus vive, plus concentrée sur un seul point, et que le pouls est pour l'ordinaire plus dur et plus serré. Mais c'est au fonds la même maladie. Si l'on ne parvient pas à résoudre promptement l'inflammation, le malade périt, pour l'ordinaire dans l'espace de sept jours, ou par un épanchement de sang dans les cellules du poumon, épanchement qui amène la gangrène, ou par l'*empyeme*, soit accumulation de pus dans la cavité de la poitrine, accumulation qui suffoque promptement le malade, ou enfin par des symptômes de malignité. Si la maladie se prolonge, elle produit ou des adhérences qui demeurent long-temps irritées, et provoquent la toux et l'oppression, ou une *vomique*, soit sac purulent, qui donne lieu à une fièvre hectique, semblable à celle de la phthisie, et souvent mortelle (1).

(1) Il arrive pourtant quelquefois, mais bien rarement,

Il faut donc se hâter d'employer dès le début de la maladie et avec la plus grande vigueur les remèdes généraux, tels que la saignée, les vésicatoires, les réfrigérans, etc. et il faut y ajouter des démulcens, tels que l'huile d'amandes douces, la gomme arabique, et les sirops mucilagineux (N°s. 43 et 44). Les légers diaphorétiques, tels que le kermès minéral (N°. 45)

---

que le pus ayant une issue par l'expectoration, le sac se vide régulièrement tous les jours une ou deux fois, sans que le malade en éprouve dans les intervalles aucune incommodité. J'ai vu une dame, agée de 35 ans, qui étoit dans ce cas-là depuis une inflammation de poitrine qu'elle avoit eue 12 ans auparavant. Elle avoit tous les jours deux accès de toux, d'oppression et de suffocation, qui se terminoient par l'expectoration d'environ une tasse d'un pus très-fétide, après quoi elle se trouvoit parfaitement bien pendant tout l'intervalle d'un accès à l'autre. Cette évacuation se faisoit ordinairement à la même heure; mais ce qu'il y avoit de fort étrange, c'est que quoiqu'elle ne pût pas retarder la crise, elle pouvoit, quand cela lui convenait, l'accélérer à volonté de deux ou trois heures. Elle n'avait pour cela qu'à se pencher un peu de côté, ou à se gratter l'oreille gauche, ce qui ne manquoit jamais d'amener à l'instant l'accès. Il duroit environ un demi-quart d'heure, et lui laissoit ensuite quelques heures de libre, pendant lesquelles elle paroissoit jouir, et jouissoit en effet de la meilleure santé. Durant un séjour de quelques mois que cette dame a fait à Genève, j'ai été plusieurs fois témoin de ce phénomène.

et le tartre stibié en petites doses, sont très-convenables, après les premières évacuations de sang. Sur la fin de la maladie, si l'expectoration est difficile, l'on peut employer les scillitiques (N°. 46) et le seneka (N°. 47), qui nuiroient au commencement. — Si l'oppression est suffoquante et revient par accès, il faut appliquer des vésicatoires aux jambes plutôt qu'à la poitrine, et donner le camphre en grandes doses. — Si la toux est très-incommode, il faut employer les anodins et les bechiques, tels que le lierre terrestre, le baume de Tolu, et la myrrhe (N°s. 48, 49 et 50). — Si le crachement de sang est abondant, il faut avoir recours aux remèdes mucilagineux et légèrement astringens, tels que la colle de poisson (N°. 51), la peau d'âne (N°. 52), la gomme adragant, l'amidon (N°. 53), la conserve de roses, ou d'églantier, l'ipecacuanha ou la poudre de Dover en très-petites doses, et enfin s'il survient des symptômes de malignité, outre les remèdes ordinaires, j'ai vu le musc réussir parfaitement bien. Car il n'est pas rare que ces symptômes tiennent à un état spasmodique du cerveau, produit par une sorte de métastase, plutôt qu'à une atonie réelle.

Il arrive quelquefois qu'en guérissant l'inflammation de poitrine par des saignées abon-

dantes, on donne lieu sur la fin de la maladie à quelques symptômes d'hydropisie de poitrine. Mais ces symptômes se dissipent beaucoup plus facilement par les diurétiques, tels que la digitale (N°. 54), la squille (N°. 55), ou la terre foliée de tartre (N°. 56), que lorsqu'ils ont une autre origine ; et jamais ils ne doivent inspirer assez de crainte pour empêcher une saignée qui seroit d'ailleurs jugée nécessaire. Car dans toutes les inflammations intérieures, on a beaucoup plus fréquemment lieu de regretter d'avoir trop ménagé les saignées que de les avoir trop prodiguées.

La péripneumonie est quelquefois compliquée d'*Hepatite* ou *inflammation du foie,* maladie que nous voyons rarement seule dans nos climats, et dont la complication avec l'inflammation de poitrine ne demande dans le traitement de celle-ci aucune autre modification, que de rendre l'usage des purgatifs plus nécessaire, mais seulement après les saignées. Dans les Indes orientales, où l'Hépatite est une maladie fort commune, on la traite avec succès par le mercure, et depuis quelques années par l'acide nitrique. J'ai quelquefois employé ce dernier remède dans les cas de ce genre, et il m'a semblé en voir de bons effets ; mais il ne m'a paru agir que comme un réfri-

gérant, et je crois que tout autre acide auroit également bien réussi.

4.e Genre.

De l'inflammation de poitrine.

L'*inflammation d'entrailles* (*Enteritis*), affecte l'estomac, les intestins, ou le péritoine; elle est caractérisée par de grandes douleurs dans le bas-ventre, que l'attouchement augmente beaucoup, et qui sont accompagnées de fièvre, et souvent de vomissemens.

On peut en distinguer trois espèces, suivant la cause qui la produit, savoir : *a.* La colique inflammatoire proprement dite, qui vient pour l'ordinaire d'un coup de froid; *b.* La fièvre puerpérale qui survient aux femmes en couche, et *c.* l'inflammation produite par les poisons.

a. La *colique inflammatoire* est une maladie grave et perfide qui est quelquefois accompagnée de si peu de fièvre qu'on la prendroit pour une colique spasmodique, si les douleurs n'étoient pas singulièrement augmentées par la moindre compression, et si le pouls presque naturel, quelquefois même plus lent, ne devenoit pas plus plein et plus fréquent par les saignées, quoiqu'il le soit rarement autant que dans les autres inflammations.

Si par les secours les plus prompts et les plus actifs on ne parvient pas à résoudre celle-ci, elle se termine en peu de jours, quelquefois même dans l'espace de quelques heures, par une gangrène promptement mortelle, ou par une suppuration qui n'est guères moins dangereuse. Car le pus épanché dans le bas-ventre produit à son tour ou une gangrène secondaire, ou des symptômes de malignité, ou une fièvre hectique, qui détruit tôt ou tard le malade, à moins que par quelque crise salutaire, mais rare, le pus ne se fasse jour au-dehors. Cette crise s'opère ou par la formation d'un abcès extérieur, à l'aine ou au nombril, ou par le rassemblement du pus entre le rectum et la vessie ou la matrice, rassemblement au moyen duquel le pus perce l'intestin, et passe avec les selles (1). L'inflammation se termine aussi fréquemment par des adhérences douloureuses, et qui demeurant long-temps

(1) Il est remarquable que cette espèce de crise est souvent précédée et accompagnée de crampes très-douloureuses dans les jambes. Il y a environ 35 ans que je voyois une jeune dame qui en eut de si atroces quelques jours avant et pendant l'évacuation du pus par les selles, à la suite d'une colique inflammatoire, que ses os se disloquèrent, qu'elle en est restée estropiée, et que dès lors elle n'a pu marcher qu'à l'aide de bottines de fer qui la soutiennent.

irritées, donnent lieu à une espèce de fièvre lente plus ou moins dangereuse.

Outre les saignées et autres moyens généraux de guérison, qui doivent être poussés à raison des douleurs, et non à raison du pouls, la nature de la maladie indique suffisamment que les bains tièdes, les fomentations, les cataplasmes émolliens, doivent ici être d'une plus grande utilité que dans d'autres inflammations. Il en est de même des lavemens et des purgatifs doux, tels que la magnésie, la casse, et surtout l'huile de ricin, qui sont ici particulièrement nécessaires pour obvier à l'irritation qui résulteroit de l'accumulation des matières fécales dans les intestins. Enfin les émulsions, et les boissons mucilagineuses, telles que l'eau de poulet ou l'eau de riz, sont très-convenables pour délayer et émousser l'âcreté de la bile et des autres fluides contenus dans le canal alimentaire.

b. La *Fièvre Puerpérale* est une inflammation particulière du péritoine et des organes qu'il enveloppe, produite par toutes les causes d'irritation qui peuvent affecter ces organes dans une couche, et spécialement par l'extraction forcée du placenta. Elle se manifeste peu de jours après l'accouchement, par la détumescence subite des mamelles, des frissons

suivis d'une fièvre ardente, dans laquelle le pouls est beaucoup plus fréquent et moins serré que dans la colique inflammatoire, des nausées, des vomissemens et de grandes douleurs dans le bas-ventre au moindre attouchement. Ces symptômes vont rapidement en augmentant, et amènent enfin le météorisme, le hocquet, la diarrhée, les aphtes, une extrême foiblesse, l'oppression et la mort, qui termine ordinairement la maladie dans l'espace de cinq à six jours.

A l'ouverture, on trouve communément, outre les mêmes apparences d'inflammation que dans l'espèce précédente, un épanchement très-abondant de sérosité dans le bas-ventre, avec un grand nombre de flocons blancs, qui ont été pris pour du lait coagulé, mais qui ne sont qu'une modification particulière du pus, laquelle se voit aussi quelquefois, ainsi que l'épanchement séreux, dans les coliques inflammatoires ordinaires, même dans les hommes.

Si la maladie se prolonge, il survient des symptômes de leucophlegmatie et d'anasarque général, qui accélèrent quelquefois la mort, lorsqu'ils sont accompagnés d'une grande oppression, mais qui, pour l'ordinaire, si l'oppression n'est pas considérable, sont plutôt

de bon augure, peuvent alors être regardés comme critiques, et annoncent un danger moins immédiat.

Cette maladie peut se guérir par les mêmes moyens que la colique inflammatoire, c'est-à-dire, par les saignées et le traitement anti-phlogistique; mais le succès de ce traitement est beaucoup plus incertain que dans les autres inflammations. La méthode du Dr. Doulcet, qui consiste à donner, le plutôt possible, et tous les jours, de l'ipecacuanha, et dans l'intervalle, une émulsion avec du kermès, est beaucoup plus sûre. Il ne faut pas non plus négliger les fomentations, les sinapismes sous l'aisselle, la succion à l'aide d'un enfant ou d'un chien. Car si le lait revient, sur-tout dans les trois premiers jours, le danger cesse, la fièvre et les autres symptômes ne tardent pas à se dissiper, et la malade est sauvée. Elle peut l'être cependant, bien que le lait ne revienne pas; on voit même des fièvres puerpérales dans lesquelles le lait n'abandonne pas les seins, et qui n'en sont pas moins dangereuses.

c. L'inflammation qui vient des *poisons*, tels que l'eau-forte, le précipité rouge, le sublimé corrosif, le vert-de-gris, et sur-tout l'arsenic, avalés accidentellement ou volontairement en grande dose, diffère des précédentes, en ce

qu'elle tend plus à la gangrène qu'à la suppuration, et en ce qu'elle affecte les nerfs au point de donner des spasmes et des convulsions, qui subsistent quelquefois long-temps après l'inflammation.

Elle en diffère encore en ce que la première indication à remplir n'est pas de saigner le malade, mais d'évacuer le poison par des vomitifs et des laxatifs, au nombre desquels l'huile de ricin est sur-tout d'une singulière utilité; ou d'en diminuer l'effet, en le délayant et en le neutralisant par une boisson abondante, par des remèdes adoucissans, et par des antidotes particuliers; ceux-ci doivent presque toujours être pris dans la classe des absorbans et des alkalis, qui décomposent les sels métalliques et les convertissent en d'autres sels beaucoup moins dangereux. Le lait auquel on a vulgairement recours, est souvent plus nuisible qu'utile. Je l'ai vu se coaguler dans l'estomac par l'action du poison, et former dans ce viscère une masse énorme qui, en le dilatant, devoit nécessairement augmenter beaucoup l'irritation.

5.e Genre.

De la Colique néphrétique.

La *colique néphrétique* (*Nephritis*) est

une inflammation de l'un des reins, caractérisée par une douleur plus ou moins vive, qui suit le cours des urétères, et qui est accompagnée de fièvre, de nausées, de vomissemens, et de fréquens besoins d'uriner, avec dysurie ou ischurie, engourdissement dans la jambe, etc.

Cette maladie est très-douloureuse, mais courte. Elle n'exige aucun traitement particulier, se guérit pour l'ordinaire par les saignées et les bains tiédes, dans l'espace de deux ou trois jours, et est communément peu dangereuse.

Chez nous, elle est souvent produite par un principe de goutte ou de rhumatisme, jamais, comme ailleurs, par la pierre ou le gravier, qui sont dans ce pays des maladies presque inconnues. Elle revient quelquefois par accès irréguliers qui, quoiqu'accompagnés de fièvre, présentent rarement des symptômes inflammatoires d'une grande intensité. Aussi les anodins sont-ils ici plus convenables pendant l'accès que dans aucune autre inflammation. Dans les intervalles, je n'ai point trouvé de remède plus efficace pour prévenir le retour des accès, que le lait d'ânesse.

1.er FAISCEAU.

Des Inflammations bâtardes.

1.er GENRE.

Du Rhumatisme.

Le *rhumatisme* est une inflammation bâtarde des muscles, des tendons, des aponevroses, ou des ligamens, caractérisée par des douleurs que le moindre mouvement spontanée excite dans ces parties, mais que le repos appaise, et qui sont souvent accompagnées de tumeur dans les grandes articulations.

J'appelle cette inflammation *bâtarde* parce qu'elle ne suppure jamais, et qu'on n'observe ni chaleur, ni rougeur, ni tension douloureuse ou pulsative dans la partie affectée. C'est cependant une maladie inflammatoire, autant qu'on peut en juger par la nature de la fièvre, lorsque le mal est assez grave pour en produire, par la plénitude, et la dureté du pouls, et par l'apparence couenneuse du sang.

J'en distingue trois espèces, *a.* Le *rhumatisme vulgaire*, *b.* Le *rhumatisme aigu*, et *c.* Le *rhumatisme chronique.*

a. Le *rhumatisme vulgaire* est presque toujours produit par une exposition directe au

froid, ou à l'humidité. Il affecte le corps des muscles plutôt que les ligamens articulaires, ou les tendons. Les douleurs qui le caractérisent ont de l'analogie avec celles que procurent la fatigue, les luxations, ou de violentes contusions. Mais elles sont si fugitives que le malade peut à peine en désigner la place, elles se calment à l'instant par le repos, et se dissipent d'elles-mêmes au bout de quelques jours, le muscle affecté recouvrant peu à peu sa force et sa faculté de se contracter. Le mal change souvent de place, passant aux muscles voisins, et en affectant fréquemment plusieurs à la fois, soit contigus, soit éloignés. Pour l'ordinaire il n'y a point de fièvre, mais quelquefois il y en a beaucoup. Après sa guérison, le malade demeure long-temps beaucoup plus sensible qu'auparavant au froid et à l'humidité, et exposé par là à de fréquentes rechutes.

Cette maladie se guérit ou par le repos seul, ou par l'application de la laine sur la peau, ou par la chaleur d'une brique, ou d'un sachet de sel, ou de genièvre légèrement grillé, ou par des embrocations avec le baume tranquille, l'huile de lauriers, ou le liniment volatil (N°. 57), ou par l'application des sangsues ou des ventouses, ou par celle d'un vésicatoire permanent, ou volant, c'est-à-dire, appliqué

pendant une ou deux heures seulement sur la partie affectée, et renouvelé de quatre en quatre heures (1).

On donne en même temps au malade une décoction de bardane ou de douce-amère, ou une solution de sucre de lait (N° 58), ou simplement du petit-lait en abondance. On le tient à la diète; on a soin qu'il évite le froid ou l'humidité; et on lui donne au besoin quelque calmant pour la nuit.

Les meilleurs *prophylactiques*, ou moyens de prévenir les rechutes, sont une chemisette de flanelle portée habituellement sur la peau,

---

(1) Il ne produit alors aucun autre effet sensible ou apparent que la cessation des douleurs, ce qui rend l'emploi du remède incomparablement plus facile et d'une utilité plus générale. Si on laisse le vésicatoire sur la peau, plus de deux heures et moins de trois, il paroît aussi n'avoir produit aucun effet, mais au bout de quatre à cinq heures, on trouve l'ampoulle formée. L'action du vésicatoire se prolonge donc dans ce cas-là pendant quelques heures après qu'on l'a enlevé. Il y a lieu de croire qu'elle continue aussi pendant quelque temps lorsqu'on laisse l'emplâtre moins de deux heures. Car quoiqu'alors il ne produise ni rougeur ni ampoulle, il n'est guerres moins efficace lorsqu'on l'emploie de cette manière que lorsqu'on le laisse assez long-temps pour faire plaie. Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Art. Vol. XXXVII. p. 216.*

le lait d'ânesse, et les bains froids par immersion.

Lorsque le rhumatisme affecte les muscles lombaires, de manière à empêcher absolument le malade de se tenir debout, ou de faire aucun mouvement du tronc, la maladie prend le nom de *lumbago*. Outre les remèdes ci-dessus, j'emploie avec succès pour sa guérison des lavemens de térébenthine (N°. 59).

Une autre maladie analogue à cette espèce de rhumatisme, est l'*odontalgie*, ou *mal de dents*. Les douleurs ont communément ici pour foyer principal une dent cariée; mais souvent aussi elles se portent sur toute la mâchoire, ou sur les dents saines, passent de l'une à l'autre avec beaucoup de rapidité, se calment par momens, et reviennent par accès irréguliers plus ou moins longs, avec beaucoup de violence. S'il survient une fluxion (*parulis*) il faut en favoriser le développement par des cataplasmes; car elle est ordinairement critique, et fait cesser totalement les douleurs, qui d'ailleurs se montrent souvent rebelles à tous les remèdes.

Pour l'ordinaire cependant on parvient à les calmer, ou en appliquant à la tempe du côté affecté une mouche chargée de dix à douze grains d'opium, ou un vésicatoire derrière l'o-

reille, ou en excitant une grande salivation par la mastication de quelques morceaux de racine de pyrèthre, ou en frottant la gencive avec de la teinture de cantharides, ou en insérant dans la dent un grain d'opium, ou une goutte d'huile essentielle de gérofle ou de thym, ou en se gargarisant avec quelque liqueur spiritueuse, ou en prenant intérieurement, ou du kina en grandes doses, surtout si le mal revient par accès, ou, s'il est continu, des réfrigérans, tels que le nitre (N°. 60) ou les émulsions, purs ou combinés avec l'opium.

Enfin, de tous les remèdes celui dont je me suis le mieux trouvé pour moi-même, est d'avaler successivement, lentement et par bouchées une grande quantité d'eau fraîche que je laisse auparavant tiédir dans ma bouche. Quand j'en ai avalé ainsi trois ou quatre livres (un ou deux litres) j'éprouve un léger sentiment de fièvre qui dissipe solidement la douleur.

Mais si aucun de ces moyens ne réussit, surtout si la maladie est évidemment une maladie locale et que les douleurs aient toujours pour foyer une dent cariée et inutile, il faut l'arracher, à moins qu'elle ne soit susceptible d'être plombée.

b. Le *Rhumatisme aigu*, vulgairement appelé chez nous *rhumatisme goutteux*, est une

maladie fébrile, dans laquelle toutes les articulations, surtout les grandes, telles que les chevilles du pied, les genoux, les hanches, les lombes, les poignets, les coudes et les épaules, sont successivement affectées de douleur, d'enflure et d'immobilité. Le mal passe de l'une à l'autre sans aucun ordre régulier, et fait ainsi plusieurs fois le tour du corps, pendant deux ou trois semaines au moins, et souvent beaucoup plus long-temps, avec un pouls plein, dur et fréquent, jusqu'à ce qu'enfin, la fièvre et les douleurs cessent; il ne reste plus alors que de la roideur dans les articulations, roideur que quelques jours d'exercice suffisent pour dissiper, ou qui dégénère en rhumatisme chronique.

Si l'on saigne le malade, le sang est toujours couenneux, plus que dans aucune autre maladie inflammatoire, et il conserve toujours cette apparence depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, en sorte que même lorsqu'on pousse la saignée beaucoup au-delà du besoin, et jusqu'à faire cesser la séparation de la partie séreuse, celle de la lymphe coagulable, qui forme la couenne, a toujours lieu, mais cette couenne est moins tenace, et devient enfin gélatineuse.

Dans le cours de la maladie, il arrive quel-

quefois que le rhumatisme se portant, comme on dit, sur le cœur, sur les poumons, sur le foie, ou sur le cerveau, il en résulte divers symptômes graves et dangereux, tels que des palpitations, des syncopes, de l'oppression, de la toux, de la tension et de la douleur dans l'hypochondre droit, ou de violens maux de tête, avec délire, fureur, etc. Ces symptômes sont quelquefois promptement mortels; quelquefois aussi ils subsistent après le rhumatisme, et dégénèrent en maladies chroniques.

Telle est en particulier, une espèce de *fièvre hectique* qui n'est pas rare, et qui a pour foyer une inflammation lente du cœur, communément rhumatismale. Ses symptômes caractéristiques sont la fréquence et l'irrégularité du pouls, l'oppression et la toux. Elle est souvent accompagnée d'anasarque, et se termine ou par une mort subite, ou par les symptômes de colliquation ordinaires aux fièvres lentes.

Il est remarquable que quoique les malades atteints d'un rhumatisme aigu soient sujets à des rechutes, ce n'est que de loin en loin, au bout de quelques années seulement, et que dans les intervalles, ils ne sont pas plus sujets aux douleurs, pas plus susceptibles que d'autres personnes, d'être affectés par le froid ou l'humidité. En cela cette espèce de rhu-

matisme diffère beaucoup de la précédente, qui laisse toujours une grande susceptibilité de douleurs au moindre changement de température.

Elle en diffère beaucoup aussi par le traitement qui consiste essentiellement à entretenir toutes les sécrétions, à calmer la fièvre, à assoupir les douleurs, par une abondante boisson de petit-lait ou de sucre de lait, par des tempérans, tels que le tartre stibié, le nitre et la magnésie (N°. 14), comme dans les fièvres continues, par des anodins légèrement diaphorétiques, et par des embrocations avec le baume tranquille ou le liniment volatil.

Si le malade est robuste et pléthorique, il faut le saigner une ou deux fois au commencement.

On remédie à l'oppression par des vésicatoires sur les jambes; au mal de tête et au délire, par des sangsues aux tempes, un grand vésicatoire sur la nuque, et une vessie remplie de glace sur la tête; aux palpitations par des antispasmodiques (N°s. 16-20); à la tension de l'hypochondre par des purgatifs, etc.

Sur la fin, le rhumatisme aigu doit être traité comme le rhumatisme chronique (1).

---

(1) On a beaucoup recommandé le kina, même dans

S'il survient une fièvre hectique par l'affection du cœur, les principaux remèdes sont le repos, le régime et les réfrigérans, tels que le nitre et les acides, en réprimant comme dans les autres fièvres lentes l'anasarque par des diurétiques, la constipation par de doux laxatifs, la diarrhée par des astringens, etc.

c. Le *Rhumatisme Chronique* diffère des deux autres par la fixité, la permanence et la nature des douleurs qui sont plutôt accompagnées d'un sentiment de froid que de chaleur, durent sans fièvre pendant des semaines, des mois, des années, et se terminent souvent par des ankiloses, des contractures, des tumeurs et quelquefois par la paralysie.

Quant au traitement, la principale indication est de ranimer par tous les moyens possibles l'action des petits vaisseaux en général, et de ceux de l'articulation affectée en particulier, tant par des remèdes internes tirés de la classe des diaphorétiques et des stimulans, tels que le kermès minéral (N°. 45), le guayac et les autres bois sudorifiques, l'extrait d'aconit, la

---

le fort de la fièvre, pourvu que le malade ait été suffisamment évacué par quelque préparation d'antimoine. (Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts. Vol. XXXIV. p. 135 et suiv.*) Je n'en ai pas assez d'expérience dans cette maladie, pour rien prononcer sur son efficacité.

térébenthine, le calomel, etc. (Nos. 61 - 65); que par des topiques, tels que des frictions avec l'huile de laurier, l'opodeldoch (No. 66) ou le liniment volatil, des douches d'eau froide, des vésicatoires réitérés, des fumigations avec la vapeur d'une décoction de poussière de foin, des applications de nids de fourmis recueillis dans des sacs de toile, et cuits dans l'eau, etc.

Si aucun de ces remèdes ne produit l'effet desiré, on a recours aux bains d'eaux hydro-sulfureuses et très-chaudes, que le malade peut prendre ou à Genève, où depuis quelques années nous avons un établissement de ce genre qui réussit bien, ou à Aix en Savoye, ou dans tout autre endroit pourvu d'eaux thermales, dont on ait tiré le même parti.

Souvent enfin, je suis parvenu à guérir des rhumatismes très-opiniâtres, et qui avoient résisté à un grand nombre de remèdes, par un traitement sudorifique, qui consiste à faire coucher le malade avec une chemise de flanelle à manches, entre deux couvertures de laine, et sans aucun contact avec la toile, pendant trois jours consécutifs, pendant lesquels on lui administre des diaphorétiques, tels que le kermès minéral, le sel volatil concret, ou la poudre de Dover (Nos. 67 et 68), avec une

boisson abondante d'infusion de sureau. Il résulte toujours de ce traitement une sueur considérable et soutenue, qu'on entretient soigneusement jusqu'au quatrième jour. Alors on transporte le malade dans un autre lit, où on lui permet d'avoir des draps et une chemise de toile. On supprime les remèdes, et on se contente de le faire boire abondamment. Au cinquième jour, il peut se lever. S'il se trouve soulagé et que cela soit encore nécessaire, on recommence la cure au bout de quelques jours. Sinon, l'on y renonce; mais il est rare qu'elle ne favorise pas au moins l'effet des autres remèdes. Pour l'ordinaire, elle excite une fièvre assez forte, et quelquefois une éruption miliaire générale, semblable à celle que produisent les eaux de Leuck en Valais, lesquelles ont aussi été recommandées pour cette espèce de rhumatisme.

2.d GENRE.

De la Goutte.

La goutte (*arthritis*) est une inflammation bâtarde des articulations du pied ou de la main, et surtout du gros orteil, caractérisée par la tumeur, la rougeur et la douleur de la partie malade, revenant par intervalles, et alternant

souvent avec quelque affection de l'estomac ou des intestins.

Cette espèce d'inflammation ne suppure jamais; mais elle produit à la longue des tumeurs tophacées, remplies d'une matière blanche, dure, et friable comme la craie.

Les accès de goutte sont d'abord d'une nature évidemment inflammatoire, ne durent que quelques jours, mais reviennent tous les deux ou trois ans, avec d'excellens intervalles, pendant lesquels le malade jouit de la meilleure santé. Peu à peu les accès deviennent plus longs, plus fréquens, moins inflammatoires; mais alors les articulations affectées demeurent beaucoup plus long-temps enflées, roides, souvent œdémateuses, et les intervalles sont troublés par différens symptômes de dyspepsie et d'atonie générale, qui ont fait donner à la goutte sous cette forme, le nom de *goutte atonique*.

Lorsque la goutte quoiqu'inflammatoire, passe avec rapidité d'une articulation à l'autre, on l'appelle *goutte vague*. Il arrive souvent alors qu'elle se porte, comme le rhumatisme, sur les organes intérieurs, et produit par-là des affections très-graves, qui prennent le nom de *goutte remontée*, et peuvent devenir promptement mortelles, si, à l'aide des sinapismes

et des vésicatoires, ou d'autres applications stimulantes, telles que des bains de jambes, dans lesquels on verse une once d'acide muriatique, on ne parvient pas à rappeler la goutte aux extrémités.

C'est pourquoi, lorsqu'elle est régulière et qu'elle affecte les articulations des pieds ou des mains, il n'y a aucun remède à faire. Le régime seul suffit. Le malade doit éviter toute irritation, tant de l'esprit que du corps, se garantir soigneusement du froid et de l'humidité, se tenir le ventre libre par des lavemens, et vivre un peu plus sobrement qu'à l'ordinaire.

Mais dans la goutte atonique, un régime fortifiant est convenable, et les malades se trouvent souvent très-bien des stimulans spiritueux, tels qu'une infusion de guayac dans du rhum (N°. 69), ou autres remèdes semblables. Pour rendre aux articulations de la souplesse et de la force, rien ne réussit mieux que les douches d'eaux chaudes et hydrosulfureuses.

Les toniques proprement dits, tels que le kina et les amers, passent pour dangereux. Je ne les ai jamais employés comme antigoutteux. On croit qu'ils ont souvent contribué à déplacer la goutte, et à la porter sur l'intérieur.

III.e Ordre.

Des Exanthèmes ou maladies éruptives.

Les exanthèmes, ou maladies éruptives, sont caractérisées par des boutons ou des taches rouges, qui se manifestent sur toute la peau, après quelques jours de fièvre simple, continue, rarement intermittente ou rémittente, ordinairement accompagnée de mal de tête, de douleur à l'épigastre, de nausées, et de vomissemens. Au bout de deux à cinq jours, l'éruption se fait, et la fièvre cesse ou diminue. Cette éruption consiste ou en boutons remplis de pus, ou de sérosité, et enflammés à leur base; ou en petites taches rouges, élevées, sans suppuration, et ramassées en grappes; ou en taches rouges et inégales, plus ou moins étendues, mais sans tumeur.

La maladie suit un cours particulier, qui diffère dans chaque genre, mais dont elle ne s'écarte presque jamais. Sa durée est de 5 à 20 jours. Elle se guérit spontanément. Tout l'art du médecin ne peut que prévenir les accidens qui surviennent quelquefois, ou y remédier. Sur la fin de la maladie, il faut purger deux ou trois fois le malade pour éviter les phlegmons, et autres inflammations extérieures, qui en sont les suites ordinaires.

Ces maladies sont tout à la fois épidémiques et contagieuses (1). Elles passent pour avoir été inconnues aux Grecs et aux Romains, et paroissent avoir été apportées dans l'Europe par les Arabes. Elles ont ceci de particulier, c'est qu'il est très-rare que le même individu en soit attaqué plus d'une fois.

Nous ne connoissons guères dans ce pays que cinq genres principaux d'exanthèmes : 1. la petite verole ; 2. la petite vérole volante ; 3. la rougeole ; 4. la fièvre rouge ; et 5. la fièvre ourtilière.

---

(1) Il n'est pas inutile de remarquer ici que lorsqu'on veut se garantir de cette espèce de contagion, ce n'est pas assez de n'avoir aucune communication avec le malade pendant la maladie. Elle est encore susceptible de se propager de l'individu malade à un autre, long-temps après la guérison du premier. Van Swieten rapporte que dans une grande maison d'éducation à Vienne, où l'on avoit soin de séquestrer les malades de la petite vérole, dès qu'elle commençoit à se manifester, afin qu'elle ne se communiquât point aux autres élèves, on avoit trouvé que, quoique la maladie soit pour l'ordinaire complettement terminée au bout de six semaines, la durée du séquestre devoit être prolongée jusqu'à neuf ou dix semaines; et j'ai lieu de croire, d'après un grand nombre d'observations, qu'il en est de même de la rougeole, de la fièvre rouge, et même des oreillons dont j'ai parlé ci-dessus.

1.er Genre.

De la Petite vérole.

La *petite vérole* (*Variola*) est une maladie très-contagieuse, dans laquelle après deux ou trois jours de fièvre, il se manifeste sur tout le corps des boutons qui, dans l'espace de huit jours, suppurent, sèchent, et laissent quelquefois après eux une cicatrice creuse. C'est souvent une maladie très-bénigne, mais souvent aussi elle se présente sous une forme tellement dangereuse qu'elle cause annuellement en Europe la mort de la 15.e ou 16.e partie des hommes. Le danger paroît proportionné au nombre des boutons qui surviennent au visage, et ce nombre varie au point que tantôt il n'y en a que cinq ou six, et tantôt une si grande quantité qu'ils se confondent en un seul et ne forment plus qu'une seule croûte. Quoique ce ne soit là qu'une différence de degré dans l'intensité de la maladie, et non une différence spécifique, puisque le même venin peut la reproduire sous l'une et l'autre forme, et que d'ailleurs l'on observe toutes les nuances intermédiaires entre ces deux extrêmes, cette différence suffit cependant pour partager ce genre en deux es-

pèces très-distinctes, eu égard à la marche de la maladie, aux accidens dont elle est susceptible, et au traitement qu'elle exige.

a. La petite vérole discrète commence par une fièvre modérée qui dure trois ou quatre jours avec des maux de tête, des nausées, des vomissemens, une grande sensibilité à l'épigastre, et quelquefois des convulsions. Au 4.e jour, il survient par tout le corps et surtout au visage des boutons rouges, élevés et séparés. Alors les symptômes de fièvre cessent. L'éruption continue à se faire pendant trois jours, au bout desquels les boutons commencent à blanchir, grossissent et se changent en de petits abcès, pleins d'un pus jaunâtre, rouge, et enflammés à leur base. Au 9.e jour de la maladie, c'est-à-dire au 6.e de l'éruption, il survient une fièvre qu'on appelle *secondaire*, et qu'on attribue à la suppuration, parce qu'elle est proportionnée au nombre des boutons. Le visage et les paupières s'enflent, les yeux se ferment, l'enflure passe ensuite aux mains, et enfin aux pieds. Au 12.e jour, les boutons commencent à sécher dans le même ordre. Au 15.e jour, les croûtes commencent à tomber, la maladie se termine par un peu de diarrhée, et le malade reprend sa gaîté, son appétit, et ses forces.

Cependant, après la chute des croutes, il se forme de petites écailles, qui tombent et se renouvellent plusieurs fois de suite, jusqu'à laisser des creux, et le malade est marqué de taches bleuâtres qui durent plusieurs semaines. La maladie demeure contagieuse pendant près de deux mois.

Tel est le cours ordinaire de la maladie, et s'il ne survient point d'accidens, le médecin n'a presque rien à faire. Car, pourvu que le malade boive abondamment, pourvu qu'en le couvrant bien par le reste du corps, on lui fasse constamment respirer un air frais, surtout pendant la fièvre éruptive, et au commencement de l'éruption, pourvu enfin qu'aussitôt après la dessiccation, on le purge une ou deux fois, comme cela est convenable dans tous les exanthèmes, la maladie se termine toujours heureusement. Si les convulsions sont fortes, et que l'air frais ne suffise pas pour les dissiper, il faut avoir recours aux anti-spasmodiques, tels que les fleurs de zinc (N.os 18, 19 et 70); si les urines sont peu abondantes et chargées, à l'esprit de nitre dulcifié (N.° 31); si le malade a des soubresauts incommodes, à la liqueur minérale d'Hoffmann (N.° 17); s'il est tourmenté par l'insomnie, au sirop de Diacode, etc. Le ré-

gime antiphlogistique est le plus convenable, et la boisson qui m'a le mieux réussi, est l'eau fraîche, pure, ou coupée avec un quart de lait.

Mais si la suppuration se fait mal, et que les boutons se remplissent d'un pus limpide, avec une base pâle, c'est mauvais signe. C'est ce qu'on appelle une *petite vérole crystalline*, maladie heureusement assez rare, dans laquelle la fièvre est communément accompagnée de symptômes de malignité, et qu'il faut traiter par le kina (N.os 3 et 4), le régime fortifiant et les cordiaux (N.os 71 et 72).

b. La *petite vérole confluente* est précédée par une fièvre plus grave que la discrète, par des maux de tête et des vomissemens plus opiniâtres, par une extrême angoisse précordiale, des douleurs de colique et des maux de reins. Les convulsions sont plus rares. Au 2.d ou 3.e jour, il survient une multitude de petits boutons, pâles, et confluens, au visage et dans d'autres parties du corps. Ces boutons grossissent moins et plus tard; ils sont gris plutôt que jaunes, et leur base est peu enflammée. Ils deviennent très-fétides. L'éruption ne fait point cesser la fièvre éruptive. Pendant la fièvre secondaire, le visage enfle prodigieusement, les paupières

sont obstinément collées, et il se forme souvent sur le globe même de l'œil des ulcères graves, des taches, etc.; il survient aussi une salivation abondante, avec esquinancie. C'est au moment de la dessiccation, qui se fait toujours plus lentement et plus tard, que commence le danger. Le malade prend alors de l'oppression, ou une diarrhée très-opiniâtre, qui, si elle ne le tue pas promptement, dégénère en une fièvre lente très-dangereuse. Lorsque la maladie s'annonce sous de plus heureux auspices, les boutons se réunissent en une seule croûte noire et fétide, qui s'ouvre par grandes fissures, dont il découle un pus ichoreux, et ce n'est qu'au bout de plusieurs jours, avec une extrême démangeaison, et de grandes et vilaines cicatrices que le malade se guérit.

Quelquefois il survient dès les premiers jours de la maladie des *pétéchies* noires, ou des *taches* livides et gangréneuses, sur la poitrine et sur le reste du tronc, avec de tels symptômes de malignité que le malade meurt avant l'éruption, symptômes qui peuvent aussi survenir tout d'un coup et par un accident imprévu, même dans une petite vérole de bonne apparence, avec des convulsions prolongées au point d'empêcher l'éruption et de devenir mortelles.

Quant au traitement, il faut distinguer trois périodes dans la maladie : 1. depuis le commencement de la fièvre jusqu'à la fin de l'éruption. 2. Depuis la fin de l'éruption jusqu'au commencement de la dessiccation. 3. Depuis ce moment jusqu'à la fin de la maladie.

Dans le premier période, si la fièvre s'annonce avec des symptômes inflammatoires, le régime antiphlogistique, une boisson abondante d'eau et de lait, les remèdes tempérans, et surtout l'air froid, sont nécessaires; et même si le malade est adulte, jeune, robuste, pléthorique, une ou deux saignées peuvent être convenables. Mais si l'éruption est très-abondante et difficile, si les boutons sont petits et pâles, si le pouls est fréquent et concentré, ou s'il y a des accidens convulsifs, qui paroissent menaçans, ce qui m'a réussi le mieux, c'est de faire étendre le malade nud sur le plancher, et de lui faire jeter de l'eau froide sur tout le corps avec un arrosoir de jardin, après quoi on l'enveloppe dans une couverture de laine, et on le remet dans son lit. On réitère cette opération deux ou trois fois par jour. On recours en même tems aux vésicatoires, qu'on applique aux jambes, aux fleurs de zinc en doses graduellement augmentées, aux pou-

dres de la Comtesse de Kent, avec addition de kermès minéral, etc. (N.° 73.) 2. Dans le 2.d période, on continue les mêmes remèdes, s'ils sont encore nécessaires, mais avec ménagement; on substitue de simples lavages à l'arrosement; on administre des juleps acidulés ou antispasmodiques (N.os 17, 30 et 31.), et pour boisson de l'eau de Seltzer en abondance. 3. Enfin pendant la dessiccation, si la suppuration est de mauvaise nature, les toniques et les antiseptiques, tels que le kina et le vin, sont nécessaires.

Mais tous ces moyens de guérison sont bien inférieurs en succès à la méthode prophylactique, qui consiste dans *l'inoculation*, connue, à ce qu'il paroît, depuis un tems immémorial dans les Indes, d'où la petite vérole est originaire, introduite en Europe et pratiquée en Angleterre depuis près de 90 ans, adoptée à Genève depuis plus de 60 ans, et bien perfectionnée aujourd'hui par la découverte de la vaccine, qui la rend absolument exempte de tout danger, quoiqu'aussi sûre.

La *vaccine* est une maladie particulière aux vaches de certains pays, qui leur fait venir autour du pis des boutons bleuâtres remplis d'une sérosité limpide. Si avec une lancette humectée de cette sérosité, à laquelle on a

donné le nom de *vaccin,* on fait une légère piqûre sur le bras d'un enfant, au bout de 4 jours il survient à l'endroit de la piqûre un très-petit bouton rouge et élevé, qui peu à peu acquiert la grosseur d'un pois, devient vésiculaire, bien circonscrit, un peu creux dans le milieu, d'une couleur jaunâtre, et rempli d'une sérosité visqueuse, mais claire comme de l'eau, et parfaitement semblable au vaccin qui l'a produit. Au 8.e jour il survient de la fièvre, et bientôt après, le bouton s'entoure d'une rougeur vive d'un ou deux pouces de diamètre. Au 10.e jour, la fièvre cesse, la rougeur disparoît d'abord au centre, et ensuite dans les bords; le bouton sèche et se convertit en une croûte brune et lisse qui tombe au bout de quatre semaines. Telle est la marche constante de cette maladie qui n'est jamais contagieuse, mais presque toujours extrêmement légère et exempte d'accidens, quels que soient l'âge, le sexe, et le tempérament de l'enfant. On peut l'inoculer du premier individu vacciné d'après la vache même, à un second, de celui-ci à un troisième, et ainsi de suite indéfiniment, sans qu'elle change de nature, et sans lui faire perdre ses propriétés. On peut même conserver le vaccin liquide, dans un tube capillaire, hermétiquement fer-

mé, ou le faire sécher sur un verre, et le transmettre ainsi d'un endroit à l'autre pour s'en servir au besoin, en le détrempant dans de l'eau fraîche (car l'eau chaude le détériore). C'est de cette manière, ou par des moyens analogues que la vaccine s'est propagée assez rapidement dans tous les pays du monde.

Or, mille et mille expériences ont prouvé, que quoiqu'elle n'excite presque jamais de boutons sur aucune autre partie du corps qu'à l'endroit de l'incision, il suffit de l'avoir eue telle que je viens de la décrire pour être sûrement garanti, et pour toujours, de la possibilité de prendre la petite vérole. Et comme on peut dans toutes les saisons la donner à un enfant sans aucun danger, il est évident que si l'on avoit la précaution de vacciner tous les enfans peu après leur naissance, non-seulement on les garantiroit d'une des plus funestes maladies qui les menacent, mais encore on parviendroit infailliblement par là, et en très-peu d'années, à faire entièrement disparoître la petite vérole. C'est pourquoi en attendant que les Gouvernemens prennent tous cet important objet en considération, ou plutôt, en attendant que les sages mesures qu'ils ont déjà prises, pour généraliser la vaccination, aient leur entier

effet, il est du devoir de tous les Médecins et Chirurgiens, de faire tous leurs efforts pour parvenir à ce but, soit en exhortant les parens à ne pas négliger ce préservatif et en leur en faisant sentir les avantages, soit en vaccinant tous les enfans qu'on leur présente, et en se contentant d'honoraires, dont la modicité soit proportionnée au peu de peine que leur donne cette opération et aux facultés des parens de l'enfant.

Mais ils doivent avoir soin; 1. de choisir toujours le vaccin le plus frais et le plus limpide, en le prenant autant que possible avant le 8.e jour, et sur un enfant bien sain; 2. de ne faire à chaque bras qu'une ou deux piqûres ou incisions très-légères et très-superficielles, de la longueur d'une ligne ou une ligne et demie tout au plus (3 millimètres) et de manière à ne faire sortir de la plaie que peu ou point de sang; 3. de recommencer l'opération, pour peu que le progrès des incisions ou des piqûres, qu'il faut suivre avec soin, s'écarte de la marche ordinaire. Car il arrive quelquefois que le vaccin mal choisi ou dégénéré produit par l'inoculation une inflammation irrégulière, communément très-précoce, mal circonscrite, n'ayant qu'une fausse apparence de vésicule, mais accompagnée de suppuration

et de fièvre et terminée par une croûte molle, jaunâtre et cérumineuse. C'est ce qu'on appelle la *vaccine bâtarde*. Comme elle ne garantit point de la petite vérole, il faut prendre garde à ne pas la confondre avec la vraie vaccine. D'un autre côté si l'incision est trop profonde, elle produit quelquefois une *irritation érysipélateuse*, susceptible de s'étendre le long du bras, et de donner de l'inquiétude. Lorsque cela arrive, il faut avoir recours à des lavages d'eau et de vinaigre, ou d'eau de Goulard.

2.d Genre.

De la Petite vérole volante.

La *petite vérole volante* (*Varicella*), est une maladie toujours très-légère, qui n'exige d'autre remède qu'une ou deux purgations à la fin comme tous les autres exanthèmes, mais qu'il importe de bien distinguer de la petite vérole ordinaire, pour ne pas accréditer l'erreur, que l'on peut avoir celle-ci plus d'une fois. Voici en quoi elle en diffère : 1. la fièvre éruptive est beaucoup plus légère, au point d'être souvent inobservée ; 2. les boutons sont plus gros, remplis d'un fluide aqueux et limpide, qui ne suppure que rarement,

et jamais abondans au point d'être cohérens ou confluens ; 3. chaque bouton ne dure que trois jours, mais il se fait quelquefois plusieurs éruptions successives qui prolongent la durée de la maladie jusqu'à trois semaines.

J'ai vu le même individu être atteint plus d'une fois d'une maladie semblable ; mais peut-être est-ce une illusion ; j'ai quelque lieu de soupçonner qu'il y en a plusieurs espèces différentes, qui ne garantissent point l'une de l'autre (1).

---

(1) Telle est en particulier une maladie qui, survenue à quelques individus qui avoient eu la vaccine, a fait croire que celle-ci ne garantit pas de la petite vérole. Au premier coup-d'œil, cette maladie a en effet beaucoup de ressemblance avec la petite vérole bénigne ; mais elle en diffère essentiellement par les caractères suivans : 1. L'éruption est toujours beaucoup plus précoce ; elle se manifeste pour l'ordinaire dès le second jour de la fièvre, au plus tard le troisième, ce qui n'arrive jamais dans la petite vérole, que lorsqu'elle est confluente ou maligne. 2. Il y a toujours une succession de boutons, telle qu'on en voit à la fois quelques-uns de naissans, d'autres en suppuration, et d'autres en état de dessiccation ; ce qu'on n'observe jamais dans la petite vérole, où l'éruption est toujours uniforme. 3. La maladie dont je parle est toujours exempte de la fièvre secondaire, qui a toujours lieu au contraire dans la petite vérole, à l'époque de la suppuration. 4. La dessiccation des

5.e Genre.

De la Rougeole.

La *Rougeole* (*Rubeola*), est une maladie épidémique et contagieuse, dans laquelle, après une fièvre accompagnée de larmoiement, d'éternuement, d'enchifrénement, de toux, d'enrouement, et quelquefois d'angoisses et de vomissemens, il se fait au 4.e jour ou plus tard, une éruption générale de petits boutons, semblables à des piqûres de puce, mais un peu élevés, en grappes, et ayant une base large, inégale, et très-rouge. Au bout de 3 jours, ces boutons se terminent par écailles farineuses, qui laissent des taches violettes. La fièvre augmente pendant l'érup-

---

boutons est toujours plus prompte. Elle a lieu au plus tard le cinquième jour de l'éruption, tandis que dans la petite vérole la plus heureuse, elle n'a jamais lieu avant le neuvième jour. 5. Enfin elle se fait par desquamation seulement, et jamais par croûtes, comme dans la petite vérole. — Ces différences nous ont engagés à donner à cette maladie le nom de petite vérole volante irrégulière. Mais peut-être est-ce une maladie différente, et d'une nature particulière. J'ai vu un jeune homme en être atteint, quoique quelques années auparavant il eût eu une petite vérole inoculée très-abondante.

tion, et ne cesse qu'après la dessiccation. L'éruption est toujours plus égale que dans la petite vérole; mais la maladie elle-même varie beaucoup. La fièvre est quelquefois intermittente ou rémittente, mais pour l'ordinaire continue, quelquefois très-légère, souvent très-grave, tantôt subite, et tantôt annoncée long-tems à l'avance par la toux et le malaise. Le ventre est tantôt constipé, tantôt trop relâché. L'angoisse précordiale et les vomissemens sont souvent très-opiniâtres, surtout chez les adultes. La fièvre revient souvent après la dessiccation, sous la forme d'un catarrhe inflammatoire, et quelquefois mortel. Plus ordinairement les symptômes de catarrhe, la toux, l'enrouement, l'oppression, augmentent sans fièvre, et dégénèrent en vraie phthisie dans ceux qui y sont disposés. La diarrhée devient souvent une maladie chronique. Souvent aussi il survient des ophtalmies graves et rebelles, des furoncles, des engorgemens scrophuleux, et quelquefois, mais rarement dans ce pays, des ulcères malins et gangréneux (1).

---

(1) Telle étoit cette prétendue peste, qui fit tant de ravages à Athènes, la seconde année de la guerre du Péloponnèse, et que Thucydide a si bien décrite. Il y

Quant au traitement, si la maladie est légère, il suffit de tenir le malade au lit et

---

a déjà long-tems que j'ai hasardé cette conjecture (Voy. la *Bibl. Brit., Sc. et Arts, V. XXI.* p. 158), et jusqu'à présent, elle n'a été contestée par personne. En comparant phrase à phrase le récit de l'historien grec avec les descriptions de rougeoles malignes qu'ont publiées différens auteurs modernes, et spécialement le Dr. W. Watson, dans le IV.e vol. des *Medical Observations and Inquiries,* p. 132 et suivantes; on ne peut qu'être convaincu de l'identité des deux maladies. Thucydide nous apprend que celle-ci avoit été apportée à Athènes par un vaisseau venant d'Égypte, où elle s'étoit introduite par l'Abyssinie; et il ajoute expressément que jusqu'alors elle avoit été absolument inconnue dans la Grèce, que quand on l'avoit eue et qu'on avoit eu le bonheur de s'en guérir, on pouvoit impunément aborder d'autres malades, et leur donner des soins, sans courir le risque de la reprendre, quoiqu'elle fût très-contagieuse; que cela lui étoit arrivé à lui même, ce qui lui avoit donné occasion de voir un grand nombre de malades, et que par cette raison, il croyoit devoir entrer dans quelques détails sur les symptômes qui la caractérisoient afin que si dans la suite elle reparoissoit, on pût la reconnoître, et en apprécier d'avance le danger. Mais elle ne reparut point, parce qu'elle fut contenue et s'éteignit dans l'Attique, alors bloquée par un cordon de troupes étrangères, qui l'empêchèrent de se répandre. C'est pourquoi l'on n'observa plus dès lors en Europe aucune épidémie semblable, jusqu'au tems de son invasion par les Arabes.

au régime, de le garantir du froid pour ne pas augmenter les symptômes de catarrhe, et de la lumière pour prévenir l'ophtalmie, de lui donner abondamment à boire quelque tisanne adoucissante, telle que l'eau d'orge et la réglisse, de lui faire prendre fréquemment et par cuillerées une émulsion composée d'huile d'amandes douces et de gomme arabique (N.os 43, 44), ou, ce qui revient presque au même, un linctus fait avec un jaune d'œuf, du sucre, de l'eau de fleurs d'orange et un peu d'eau, et de le purger deux ou trois fois à la fin par quelque purgatif doux, tel que la manne, la magnésie ou l'huile de ricin.

Mais si la maladie est grave et inflammatoire, il faut avoir recours aux saignées, aux vésicatoires, au kermès minéral et aux remèdes tempérans (N.os 14, 15, 45), dans quelque période que ce soit de la maladie, même au milieu de l'éruption. Les symptômes subséquens, l'ophtalmie, la diarrhée, la toux, etc. se traitent par les remèdes qui leur sont propres.

Dans toutes les épidémies de rougeole, on observe des maladies éruptives qui lui ressemblent par l'apparence des boutons, mais qui en diffèrent en ce que l'éruption n'est ni aussi régulière, ni accompagnée et précédée de

l'appareil de catarrhe qui distingue la rougeole des autres exanthèmes. C'est ce qu'on appelle la *fausse rougeole*, maladie qui a fait croire à quelques Médecins qu'on peut avoir la rougeole deux fois. Quant à moi, je n'ai jamais vu d'exemple de cette récidive, mais j'ai fréquemment vu la fausse rougeole survenir avant ou après la véritable.

4.e Genre.

De la Fièvre rouge.

La fièvre rouge (*Scarlatina*), est une maladie épidémique et contagieuse, mais beaucoup moins générale que la petite vérole ou la rougeole. Elle s'annonce par une fièvre plus ou moins forte, accompagnée de mal de gorge et quelquefois de maux de cœur. Au second ou troisième jour, il se fait une éruption qui consiste ou en une rougeur générale de la peau, avec une multitude de points d'une couleur plus foncée, ou en grandes taches, d'un contour inégal, mais séparées et non ponctuées. Au sixième jour, l'éruption et la fièvre disparoissent. Ensuite, mais à une époque indéterminée, la peau pèle ou par écailles farineuses, ou par grands lambeaux. Cette desquamation dure cinq ou six semaines;

et pendant tout ce tems-là, si le malade est tant soit peu exposé au froid, à l'humidité, ou simplement à l'air libre, il court le danger ou d'enfler partout le corps, ou d'être suffoqué par l'oppression, ou de tomber dans une hydropisie ascite, ou dans un hydrocéphale, par l'épanchement de sérosités dans le bas-ventre, ou dans le cerveau; ce qui n'arrive jamais, si pendant quarante jours ou jusqu'à ce que la desquamation soit complettement terminée, il a bien soin de ne pas prendre l'air. Telle est la marche ordinaire de la maladie, mais elle est susceptible de beaucoup de variétés. La fièvre est plus ou moins bénigne, et quelquefois elle prend de très-bonne heure un caractère de malignité; l'esquinancie est souvent accompagnée d'aphtes très-douloureux, et quelquefois, mais rarement dans ce pays, elle devient très-dangereuse par la gangrène; enfin, la desquamation est tantôt prompte et tantôt tardive, tantôt très-légère, même après une forte fièvre ou une vive rougeur, et tantôt générale et abondante, même après une éruption peu considérable ou totalement inaperçue. Dans les épidémies de ce genre, on voit même des malades qui, sans aucune apparence de fièvre, de rougeur, ou de desquamation, sont tout d'un coup at-

teints d'anasarque ou d'oppression, comme si, après avoir eu la fièvre rouge, il s'étoient imprudemment exposés à l'air. Il n'est pas bien sûr que toutes ces variétés appartiennent à la même espèce de maladie. Quoiqu'il en soit, j'ai vu une personne qui a eu deux fois, et à une grande distance l'une de l'autre, une fièvre rouge bien caractérisée. Mais j'ai lieu de croire que ces exemples sont bien rares.

Quant au traitement, il est fort simple. La maladie n'exige, à proprement parler, aucun remède particulier, à moins qu'elle ne s'annonce, ce qui est extrêmement rare chez nous, par un mal de gorge gangréneux, et avec dess ymptômes de malignité, qui exigeroient un prompt emploi des vésicatoires, du kina et des autres antiseptiques, au nombre desquels je me fais un plaisir d'annoncer les fumigations d'acide nitrique dirigées sur les ulcères mêmes de la gorge. Elles ont eu le succès le plus complet dans une des Communes de notre Département, dont le Dr. Montfalcon de Carouge, a été appelé, il y a quelques années, à soigner presque tous les habitans, qu'une épidémie de ce genre plongeoit dans la désolation.

Hors de là, la fièvre rouge n'exige qu'un régime antiphlogistique, quelques remèdes

tempérans (N.os 14, 15), quelques gargarismes qui, s'il y a des aphtes, doivent être composés de miel rosat et de borax (N.o 41), et une ou deux purgations à la fin de la maladie, comme dans les autres exanthèmes. Mais ce qu'il y a de plus essentiel à observer, au moins dans ce pays, c'est de bien renfermer le malade non-seulement pendant la durée de la fièvre et des rougeurs, mais encore pendant tout le tems de la desquamation, c'est-à-dire, pendant cinq à six semaines, durant lesquelles il ne doit lui être permis de sortir de sa chambre, dont les portes et les fenêtres doivent être soigneusement fermées, que pour passer dans une autre chambre contiguë, dont la température doit constamment être la même que celle de la sienne. Dans l'une et dans l'autre, il doit toujours être bien à l'abri des courans d'air, fût-ce même de l'air chaud.

Pour accélérer la fin de la desquamation et fortifier la peau, je me suis bien trouvé de faire laver tout le corps et tous les jours, avec du vin rouge et de l'eau de savon chaude. Mais ces lavages doivent être faits avec précaution, par le moyen d'une éponge, sans immersion, et en essuyant bien le malade aussitôt après avec des linges chauds. Car on ne sauroit

trop insister sur la nécessité de le bien garantir du froid et de l'humidité.

Quand il aura achevé sa quarantaine, si la desquamation est complettement terminée, on lui permettra de prendre l'air, mais graduellement, par un tems sec seulement, en ayant soin qu'il ne s'arrête, ni à la promenade, ni dans les rues, et en l'habillant bien.

Si, pour avoir négligé l'une ou l'autre de ces précautions, il survient quelqu'une des suites que produit ordinairement l'accès de l'air pendant la desquamation, telle que de l'anasarque, de l'oppression, des maux de tête avec vomissement, assoupissement ou convulsions, une suppression totale, ou une grande diminution des urines, ou d'autres symptômes d'épanchement dans les cavités du cerveau, de la poitrine, ou du bas-ventre, il faut d'abord avoir recours aux vésicatoires et aux diaphorétiques, tels que le kermès minéral et les poudres de la C.tesse de Kent (N.° 73.), sans négliger les remèdes convenables dans des affections de ce genre, considérées en elles-mêmes, et sans aucun égard à la cause qui les produit; je veux dire les diurétiques, tels que la digitale, la scille, l'acétite de potasse etc. (N.os 54, 55, 56.), ou les antispasmodiques, tels que l'éther, la teinture de succin, l'alkali volatil, etc. (N.os 16, 25, 74).

5.e Genre.

De la Fièvre ourtilière.

La *fièvre ourtilière* (1) (*Urticaria*), est une maladie analogue à la fièvre rouge, dans laquelle, au second jour d'une fièvre éruptive très-légère, il survient par tout le corps de grandes taches rouges, avec des ampoules semblables à des piqûres d'orties. Cette éruption disparoît communément dans le jour, revient le soir avec un peu de fièvre, et cesse complettement au bout de quelques jours. Il y a souvent un peu de bouffissure au visage et aux mains, mais jamais ni desquamation, ni anasarque, ni aucune des conséquences de la fièvre rouge. Le traitement n'exige rien de particulier. Il est prudent de renfermer le malade pendant quelques jours.

La fièvre ourtilière dégénère quelquefois en une maladie chronique très-rebelle, appelée *essera* ou *porcelaine*, dans laquelle, au prin-

(1) C'est le nom qu'elle porte dans ce pays. D'autres auteurs l'appellent la fièvre *ortiée;* mais elle n'est guère mieux connue sous ce nom que sous l'autre. Si l'on vouloit conserver celui qu'elle porte en latin, en lui donnant une terminaison françoise, on pourroit l'appeler fièvre *urticaire*.

tems surtout, les ampoules reviennent tous les matins au visage et à la poitrine, avec bouffisure et démangeaison. Si le petit-lait, les eaux de Seltzer, les sucs d'herbes, surtout celui de fumeterre, et autres remèdes dépuratifs, ne réussissent pas, les bains de Leuck en Valais, qui ont la propriété de faire sortir une éruption générale laquelle dure quelques jours, sont ce qu'il y a de mieux à tenter.

IV.e Ordre.

Des Hémorrhagies.

Tout épanchement de sang par rupture s'appelle une *hémorrhagie*. Si le sang se fait jour hors du corps, on dit que l'hémorrhagie est *externe*, sinon, c'est ce qu'on appelle une hémorrhagie *interne*. Tel est, par exemple, l'épanchement de sang qui est si fréquemment la cause de l'apoplexie. Les hémorrhagies internes sont des causes présumées de maladie, plutôt que des maladies distinctes. Elles ne deviennent telles, que lorsque le sang épanché d'abord dans l'intérieur du corps se fait jour au dehors.

Les hémorrhagies externes se divisent en hémorrhagies *actives* ou *passives*, selon qu'elles proviennent de la trop grande impétuosité du

sang, ou du relâchement des vaisseaux. Les premières sont communément accompagnées de fièvre, et c'est par cette raison qu'elles constituent le quatrième ordre des *pyrexies* ou maladies fébriles, du second ordre desquelles elles se rapprochent d'ailleurs beaucoup. Car si l'on saigne le malade, le sang se trouve couenneux, comme dans les maladies inflammatoires, ce qui n'a pas lieu dans les hémorrhagies passives. Aussi relègue-t-on celles-ci pour l'ordinaire parmi les maladies *locales* dont elles forment un ordre séparé.

Mais cette distinction n'est pas toujours facile. Pour peu que la maladie se prolonge, une hémorrhagie d'abord active devient passive sur la fin. Les hémorrhagies passives tiennent souvent, d'ailleurs, à des causes générales, et quand elles sont considérables, leurs effets s'étendent aussi à toute la constitution.

Je traiterai donc ici de toutes les hémorrhagies, tant passives qu'actives, sauf celles qui étant produites par quelque force extérieure sont plutôt du ressort de la chirurgie que de la médecine.

Dans toute hémorrhagie, si le pouls est plein, fort et fréquent, il faut saigner et traiter le malade par le régime antiphlogistique,

la diète, le repos et les réfrigérans, tels que le nitre, les acides et les émulsions (N.ºs 75, 30, 76). Mais lorsqu'il n'y a point de fièvre, ou que les symptômes fébriles sont appaisés, et que l'hémorrhagie ne subsiste plus que comme passive, il faut avoir recours aux astringens, parmi lesquels on compte encore les acides, surtout les acides minéraux (N.° 30), et de plus, la conserve de rose ou d'églantier, l'alun, le cachou, l'ipecacuanha en petites doses, les noix de Galles, le kina, l'opium, le diascordium, et la teinture de corail, (N.ºs 27, 28, 29, 77, 78, 79 et 125). J'ai aussi employé avec succès, dans cette intention, la poussière de charbon à la dose d'une cuillerée à café quatre fois par jour. Je ne sais trop sous quelle indication théorique peuvent se ranger les remèdes glutineux ou inspissans, tels que la racine de consoude (N.° 80), la gomme adragant, l'amidon, la colle de poisson, et celle de peau d'âne (N.ºs 51, 52 et 53); mais j'en ai vu fréquemment de bons effets dans les deux périodes.

Les principales hémorrhagies, communes dans ce pays sont, 1. le saignement de nez; 2. le crachement de sang; 3. le vomissement de sang; 4. les hémorrhoïdes; et 5. les pertes rouges.

1.er Genre.

Du Saignement de nez.

Le *saignement de nez* (*Epistaxis*). C'est une hémorrhagie dans laquelle le sang se fait jour goutte à goutte par les narines. Il y en a deux espèces :

a L'une (*Epistaxis juvenilis*) à laquelle les enfans et les jeunes gens des deux sexes sont particulièrement sujets. Celle-ci est rarement accompagnée de fièvre, quoique dépendant presque toujours d'une trop grande impétuosité ou détermination du sang vers la tête. Elle n'est presque jamais trop abondante, et pour l'ordinaire c'est une évacuation critique ou salutaire qui prévient ou guérit quelque autre maladie. Aussi n'exige-t-elle jamais que quelques précautions de régime, ou tout au plus quelques bains de pieds et un peu de nitre matin et soir.

b L'autre (*Epistaxis senilis*), qui menace plus spécialement les vieillards, est au contraire une maladie grave, communément précédée et accompagnée de maux de tête, de vertiges, d'éblouissemens et quelquefois de fièvre. L'hémorrhagie est pour l'ordinaire ici très-abondante. J'ai vu des malades perdre,

en une seule fois, trois ou quatre livres de sang. Je n'ai vu personne qui en soit mort, mais j'en conçois la possibilité. J'ai vu du moins une très-grande foiblesse succéder à l'hémorrhagie.

Les moyens ordinaires suffisent rarement pour l'arrêter. Il faut souvent de plus introduire dans le nez des tampons de charpie trempée dans l'eau de Rabel (N.° 81), s'assurer qu'ils remontent assez haut pour atteindre le vaisseau d'où sort le sang, et les attacher à un fil pendant, pour pouvoir les retirer au bout de 24 ou 36 heures. Le malade doit d'ailleurs être gouverné pour le régime comme dans une maladie inflammatoire, tant pour prévenir le retour de l'attaque que pour empêcher qu'elle ne se renouvelle dans l'intérieur du cerveau, et ne produise une apoplexie, suite ordinaire de ces accidens.

2.d Genre.

Du Crachement de sang.

Le *crachement de sang* (*Hæmoptysis*) est plus ordinairement un symptôme accidentel de l'inflammation de poitrine, qu'une maladie simple. Quand le vaisseau rompu est assez considérable pour que le sang sorte à

gros bouillons, il ne tarde pas à remplir les bronches, et le malade meurt subitement, en rendant des caillots de sang qui ont la forme et le calibre des plus grosses ramifications de la trachée artère. Pour l'ordinaire cependant, l'hémorrhagie n'est pas à beaucoup près aussi effrayante. Le sang passe sous la forme de crachats de sang pur et d'une couleur vermeille, ou teints uniformément d'une couleur plus pâle, ou parsemés seulement de filets de sang. Dans tous les cas, mais surtout dans le premier, il est à craindre qu'un caillot de sang retenu dans les bronches, ou la rupture même du vaisseau, ne devienne le foyer d'une irritation inflammatoire et purulente, qui conduise à la phthisie, pour peu que le malade y soit disposé.

On n'a ici aucun moyen particulier de guérison. On s'en tient aux remèdes généraux, en insistant plus particulièrement sur la saignée, les réfrigérans, les calmans et les mucilagineux. Après quoi, le malade doit être gouverné, comme s'il étoit menacé de phthisie.

3.e Genre.

Du Vomissement de sang.

Le *vomissement de sang* (*Hæmatemesis*). Il y en a deux espèces :

a. L'une qui retient le nom du genre et qui est pour l'ordinaire produite par un état de pléthore artérielle jointe à quelque irritation spasmodique, en conséquence de laquelle l'estomac se contracte à rebours, et amène un vomissement qui rompant les petites artères de cet organe, produit une évacuation plus ou moins abondante d'un sang dont la couleur vermeille annonce suffisamment l'origine.

Cette maladie qui est plus fréquente chez les femmes que chez les hommes est beaucoup moins dangereuse qu'elle ne le paroît. Elle n'exige communément, pour sa guérison que quelque julep acidulé et quelques antispasmodiques. J'ai vu l'opium en particulier réussir parfaitement bien à prévenir les rechutes.

b. La *maladie noire* (*Melæna*) est un vomissement de sang veineux, précédé pour l'ordinaire par quelques douleurs sourdes dans l'estomac, et par des maux de cœur. Quelquefois aussi il survient subitement. Le malade rend tout d'un coup une grande quantité (quelquefois jusqu'à huit ou dix livres) de sang noir et à demi-coagulé. Il devient en même tems d'une pâleur extrême, il perd complètement ses forces, il a des demi-défaillances continuelles, les extrémités froides, le pouls petit, palpitant et presque nul. On croiroit

qu'il va mourir. Cependant, ces symptômes cessent pour l'ordinaire au bout de quelques heures; mais on sent encore pendant quelque tems à l'épigastre de fortes pulsations artérielles, et pendant trois jours les selles sont noires et poissées.

Telle est la marche de cette maladie qui tient presque toujours à une disposition hémorrhoïdale, et qui quand elle se borne à une seule attaque, n'a pour l'ordinaire aucune suite. Mais quelquefois le malade est sujet à des rechutes, et alors il a plus ou moins continuellement des palpitations à l'épigastre, des crampes à l'estomac, et autres symptômes de dyspepsie. Quelquefois encore le vomissement de sang revient tous les jours, et alors il n'est pas aussi abondant; mais il survient de la fièvre avec des symptômes d'irritation qui dégénèrent facilement en symptômes de malignité. Quelquefois enfin, l'hémorrhagie ne se fait que dans les intestins sans vomissemens, et alors elle peut être, ou asssez abondante pour devenir mortelle par elle-même, ou accompagnée de symptômes de gangrène qui ne sont pas moins redoutables. Mais ces accidens sont très-rares, et en général, la maladie noire telle que nous la voyons ici, quoique très-effrayante, n'est presque jamais une maladie bien dan-

gereuse, à moins de quelque complication.

Au surplus, il ne faut pas la confondre avec les *vomissemens fuligineux* qui surviennent dans les cas de squirrhe au pylore, et qui sont toujours un symptôme grave. Dans ceux-ci, on n'aperçoit aucune trace de sang, ni dans les matières rendues, ni dans les selles subséquentes.

Le traitement de la maladie noire est fort simple. Quand il n'y a point de complication, je me borne à prescrire un julep acidulé (N.° 30) et des poudres laxatives composées de crême de tartre et d'ipecacuanha (N.° 82) La fièvre, s'il y en a, doit être traitée comme une fièvre continue, selon la nature des symptômes; si le mal tient à une suppression d'hémorrrhoïdes, il faut les rappeler par des fumigations, des suppositoires et des sangsues. Si la maladie dégénère en maladie chronique, les sucs d'herbes sont, comme dans toutes celles qui dépendent d'un engorgement dans le système de la veine porte, le meilleur remède. Les symptômes dyspeptiques exigent des stomachiques antispasmodiques.

4.e Genre.

Des Hémorrhoïdes.

Les *Hémorrhoïdes* (*Hœmorrhoïdes, Mariscœ,* etc.) sont un engorgement des veines du rectum, qui produit des tumeurs variqueuses dans l'intestin même, ou autour du fondement, ce qui donne d'abord lieu à distinguer les hémorrhoïdes en *internes* et *externes.* Ces tumeurs s'ouvrent par fois, et il en résulte une évacuation de sang plus ou moins abondante; on les nomme alors des *hémorrhoïdes fluentes.* Sinon, c'est ce qu'on appelle des *hémorrhoïdes sèches.* Quelquefois encore il n'en sort point de sang, mais seulement des mucosités plus ou moins mêlées de lymphe coagulable; elles portent alors le nom d'*hémorrhoïdes blanches.* Les tumeurs hémorrhoïdales sont quelquefois très-douloureuses, et quelquefois point du tout, ce qui les fait encore distinguer en hémorrhoïdes *irritées* ou *indolentes.*

L'hémorrhagie est plus abondante dans les hémorrhoïdes internes que dans les externes, et la maladie noire, elle-même, ne peut être considérée que comme une affection de ce genre, mais dans laquelle l'engorgement

variqueux, au lieu de se borner aux veines du rectum, s'étend à d'autres parties du canal alimentaire. L'irritation hémorrhoïdale produit souvent de la fièvre, des maux de tête, des vertiges, et quelquefois des accidens locaux assez graves, tels que des ulcères fistuleux, la chute du fondement, etc. Quelquefois encore les hémorrhoïdes se portent sur le col de la vessie, et produisent le *pissement de sang*, ou la *dysurie*.

Sous quelque forme qu'elles se manifestent, les hémorrhoïdes sont toujours une maladie difficile à guérir, à moins qu'elles ne soient purement accidentelles et provoquées par la fatigue d'une grande course, d'une couche laborieuse, ou de quelque autre irritation locale. Si elles sont constitutionnelles, comme c'est l'ordinaire, elles n'admettent guères que des palliatifs. En fait d'applications locales, celles qui réussissent le mieux, sont l'onguent de peuplier, le beurre de cacao, les cataplasmes anodins, les tranches de veau, et les fumigations. D'un autre côté, l'accumulation des matières dans le gros boyau étant une cause d'irritation qui augmente toujours beaucoup l'engorgement et les douleurs hémorrhoïdales, il convient de tenir le ventre très-libre par des laxatifs doux, tels que le soufre, l'é-

lectuaire lénitif, ou la marmelade de Tronchin (N° 83), qui sont bien préférables non-seulement aux laxatifs résineux, tels que l'aloës, mais encore à la magnésie, et à l'huile de Ricin, lesquels quoique fort doux en général, occasionnent presque toujours plus ou moins d'irritation au fondement. Si les tumeurs sont dures, sèches, ou polypeuses, il faut les lier ou les couper; si elles sont bien douloureuses et ne fluent pas, l'application des sangsues devient nécessaire. En fait de remèdes propres à détruire à la longue la disposition hémorrhoïdales, je ne connois rien de plus efficace que les sucs d'herbes, et un régime antiphlogistique long-tems observé.

Mais nous sommes beaucoup plus fréquemment appelés à exciter les hémorrhoïdes qu'à les guérir. Car il arrive souvent que l'irritation hémorrhoïdale, se portant ailleurs qu'au fondement, occasionne des accidens plus ou moins graves, pour lesquels le meilleur moyen de guérison est de l'y rappeler par des fumigations, des suppositoires, des pilules aloëtiques (N.os 84, 85), ou d'y suppléer par l'application des sangsues fréquemment réitérée.

5.e Genre.

Des Pertes rouges.

Les *pertes rouges* (*Menorrhagia*) sont une évacuation excessive ou irrégulière, par le vagin, d'un sang susceptible de coagulation. Cette maladie, souvent très-opiniâtre et très-difficile à guérir, est pour l'ordinaire produite ou par des mouvemens brusques et violens, ou par des emmenagogues irritans, ou par une couche laborieuse, par le déchirement ou l'extraction forcée du placenta, par son détachement dans la grossesse, détachement dont l'*avortement* est souvent la conséquence, ou par un relâchement général de tout le système, en conséquence d'une vie molle et sédentaire, ou enfin par un état variqueux des vaisseaux de la matrice ou du vagin. Quelle que soit son origine, les boissons chaudes et les mouvemens des bras augmentent beaucoup cette infirmité.

Quant aux remèdes, la saignée et les réfrigérans sont particulièrement utiles dans les grossesses, les antispasmodiques et les fomentations froides avec de l'eau ou du vinaigre dans les couches, et les astringens, les toniques, un régime sec et fortifiant, dans les autres cas.

V.e Ordre.

Des Maladies muqueuses (*Profluvia*).

Le cinquième ordre des maladies fébriles est composé de deux genres qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, si ce n'est l'évacuation d'une certaine quantité de mucosité. Mais le siége de la maladie, la nature des symptômes, et la méthode de cure n'ont rien de commun. Il faut donc les traiter séparément

1.er Genre.

Du Catarrhe.

Le *Catarrhe* est une maladie dont le principal caractère est une irritation de la membrane qui tapisse le nez, la gorge, la trachée artère et les bronches, irritation qui donne lieu à l'éternuement, au larmoiement, à l'enchifrénement, à l'enrouement, à la toux, et à l'oppression, selon que l'irritation a son siége dans la partie supérieure, moyenne, ou inférieure de cette membrane. Cette irritation est quelquefois très-légère; elle ne produit alors qu'un simple *rhume de cerveau*, ou de *poitrine*. Souvent au contraire elle est assez grave pour produire de la fièvre. C'est ce

qu'on appelle une *fièvre catarrhale*, maladie dont les symptômes peuvent avoir un tel degré d'intensité qu'il n'y a aucune ligne de démarcation bien prononcée entre la fièvre catarrhale et l'inflammation de poitrine.

La membrane qui est le siége du catarrhe est naturellement tapissée d'une mucosité qui la garantit des impressions trop vives. L'irritation produite par le catarrhe en tarit d'abord la source. Il en résulte de la sécheresse, des efforts continuels et douloureux, mais inutiles, pour moucher et cracher. Mais ensuite l'irritation augmente l'action des vaisseaux qui produisent la mucosité. Elle devient abondante, d'abord âcre et séreuse; mais peu à peu elle s'épaissit, et la morve ou les crachats viennent avec facilité; c'est ce qu'on appelle un *rhume mûr*.

Les crachats sont quelquefois si abondans et si épais que la difficulté de les expectorer entretient la toux, donne de l'oppression, de l'angoisse, des douleurs vagues dans la poitrine. La pituite remplit alors les bronches au point de menacer le malade de suffocation, et gêne tellement la circulation par l'embarras des poumons qu'il en résulte quelquefois un épanchement de sérosités dans les extrémités, dans la cavité du thorax, ou dans les cellules

même des poumons. Cette espèce de catarrhe porte le nom de *catarrhe des vieillards.* Souvent cette incommodité devient habituelle, et dure des années de suite. Le malade tousse et crache, sinon perpétuellement, au moins tous les matins, et ce n'est qu'après avoir rendu une grande quantité de pituite qu'il a quelques intervalles de repos. J'ai connu des personnes qui en rendoient ainsi de cinq à huit onces par jour, pendant plusieurs années de suite.

Les causes occasionnelles du catarrhe, sont :

1. Le *froid* et l'*humidité*, tant de l'air qu'on respire, que de celui qui nous environne et du terrain sur lequel on marche. Ce n'est pas le froid absolu qui enrhume, mais le froid relatif, d'où il suit qu'on peut y être exposé en été comme en hiver. L'habitude, c'est-à-dire, la longue durée d'un catarrhe ou sa fréquente répétition, augmente à cet égard la susceptibilité des malades. — Cette espèce de catarrhe a la plus grande analogie avec le rhumatisme vulgaire. Il est produit par les mêmes causes et presque toujours compliqué de douleurs (de la même nature que celles qui caractérisent le rhumatisme) dans les muscles du col et de la poitrine. C'est à une complication de ce genre, qui ressemble par les douleurs,

la toux, la fièvre et l'oppression, à une inflammation de poitrine, qu'on a donné le nom de *fluxion de poitrine* ou *peripneumonie bâtarde.*

2. La *Contagion.* On voit tous les quatre ou cinq ans des catarrhes éminemment épidémiques et contagieux, dont on ignore l'origine, qui quelquefois parcourent rapidement toute l'Europe, si ce n'est le monde entier, qui affectent la presque totalité des habitans de la ville ou du village où ils pénètrent, donnent aux uns de simples rhumes de cerveau ou de poitrine très-légers et promptement terminés, à d'autres des fièvres catarrhales plus ou moins graves; les personnes disposées à l'asthme ou à la phthisie en sont particulièrement menacées, et il en meurt un grand nombre dont la vie auroit probablement été prolongée de quelques mois ou de quelques années sans cette circonstance. Ces épidémies portent le nom de *grippes* ou *influenzas.* Quoiqu'elles fassent assez de ravages parmi les vieillards et les personnes mal disposées, la maladie qui en résulte est pour l'ordinaire assez légère, et ne dure pas long-tems, parce que l'habitude qui augmente la susceptibilité des malades relativement à l'impression du froid la diminue relativement à

celle de la contagion (1). Aussi ces catarrhes ne durent communément que quelques jours, et l'épidémie gagnant avec une grande rapidité tous les habitans du lieu, sans se renouveler, cesse au bout de quelques semaines.

Le catarrhe étant toujours, quelle que soit son origine, analogue par ses premiers symptômes aux maladies inflammatoires, exige au commencement, presque dans tous les cas, un régime antiphlogistique plus ou moins sévère, et si les douleurs sont vives, si le pouls est plein, dur ou fréquent, surtout si le malade est dans la force de l'âge, on doit avoir recours

---

(1) Dans l'une des îles Hébrides (Saint-Kilda), dont les habitans n'ont que peu ou point de communication avec les autres îles, ou avec le continent, l'on assure que toutes les fois que quelqu'étranger y aborde, ce qui n'arrive guères qu'une fois l'année, mais à des époques différentes, tous les habitans de l'île, jeunes et vieux, sans exception, deviennent enrhumés, les uns plus, les autres moins; ce que le Dr. Cullen attribuoit à un principe de contagion, que les habitans du continent portent constamment avec eux, mais auquel ils sont tellement accoutumés, qu'il ne les affecte que lorsqu'il acquiert un certain degré d'intensité, tandis que les habitans de l'île dont je parle, en sont facilement atteints, parce qu'ils n'en ont pas l'habitude. Voyez sur ce fait : *The History of Saint-Kilda, by the Rev. Kenneth Macaulay. in-8. Lond. 1764, p. 200 - 210.*

à la saignée, aux remèdes tempérans, et en cas d'oppression aux vésicatoires. Mais indépendamment de ces moyens généraux, le traitement doit être dirigé d'après plusieurs indications très-différentes. Car,

1.° Comme il y a lieu de croire que la suppression de la transpiration, conséquence ordinaire du froid et de l'humidité, contribue beaucoup à l'irritation catarrhale, il y a lieu de croire aussi que le rétablissement de cette sécrétion peut sinon faire cesser tout d'un coup la maladie, en diminuer au moins beaucoup la violence et en abréger la durée. Sous ce point de vue, les boissons chaudes, le petit-lait au vin, une légère infusion de fleurs de sureau, le kermès minéral etc. (N.° 45.), indépendamment de la réclusion, dans une chambre bien garantie des courans d'air, et de la gestation continuelle d'un gilet ou chemisette de laine sur la peau, sont les premiers remèdes recommandés.

2.° Comme l'organe affecté est par l'effet de la maladie dans un état de sécheresse et d'irritation, qui augmente beaucoup la toux, il faudroit pouvoir lui rendre la mucosité qui le tapisse et le garantit dans l'état de santé des impressions extérieures. C'est ce à quoi l'on parvient jusqu'à un certain point par l'usage

des démulcens, tels que les gommes pures ou combinées avec l'huile (Nos. 43, 44.), les jaunes d'œufs, les sirops, les tablettes, les linctus, les infusions ou décoctions pectorales d'herbes, de racines, de semences, de fleurs ou de fruits mucilagineux et doux, etc. remèdes qui agissent directement sur la membrane de la bouche et du gosier, et indirectement par sympathie sur la trachée artère et les bronches.

3°. Comme la toux est elle-même une grande cause d'irritation par l'insomnie et la fatigue qu'elle produit, il faut tâcher de la calmer, en diminuant la sensibilité de l'organe, au moyen des anodins, soit en dose complète le soir, soit en petites doses fréquemment répétées dans le jour.

4°. Comme lorsque le rhume est mûr, une des causes principales qui l'entretiennent et le prolonge, est l'abondance avec laquelle se forme la pituite, il faut tâcher de la réduire par des remèdes propres à augmenter les autres sécrétions, tels que les laxatifs ou les diurétiques doux, les eaux de Seltzer, la manne, le sucre de lait, etc.

5°. Comme la difficulté de l'expectoration est encore une des principales causes qui aggravent le catarrhe, il faut la faciliter par le tartre stibié

(N°. 46.), l'ipécacuanha, la squille, la gomme ammoniaque (N°. 86), le seneka (N°. 47.) et d'autres stimulans dont l'action se porte particulièrement sur les bronches. Je ne sais si c'est à ce titre que le lierre terrestre, soit en infusion, soit en poudre ou en électuaire avec la conserve de lys (N°. 48.) réussit souvent parfaitement bien.

6°. Enfin, comme le relâchement des vaisseaux et l'atonie qui succède à leur irritation sont souvent le principal obstacle à la cessation de la toux, les toniques, tels que le vin d'Espagne, la résine de kina (N°. 87), la myrrhe, le baume de Tolu, etc. (N°s. 49 et 50) sont souvent très-utiles : le lichen d'Islande dont nous voyons les meilleurs effets, est tout à la fois tonique par son amertume, et adoucissant par son mucilage (N°. 88). L'ipecacuanha en très-petites doses a aussi un effet astringent équivalent à celui des toniques, et qui en fait souvent un très-bon remède sur la fin des vieux rhumes.

Le catarrhe chronique, surtout si le malade est disposé à la phthisie ou à l'asthme, doit être traité en considération de ces maladies, et par les moyens de guérison qu'elles exigent.

Les *prophylactiques* sont les mêmes que pour le rhumatisme, la laine ou le coton sur

la peau, le lait d'ânesse et les bains froids par immersion, à quoi on doit ajouter un exercice modéré fait tous les jours en plein air, quelque temps qu'il fasse, en se garantissant bien du froid et de l'humidité, par de bons vêtemens et une bonne chaussure fréquemment renouvelée.

2.d Genre.

La Dyssenterie.

La *dyssenterie* est une maladie grave et souvent mortelle, qui se manifeste par de fréquens ténesmes, des évacuations glaireuses et sanguinolentes, de grandes douleurs dans les intestins, surtout dans le rectum, et une fièvre plus ou moins aiguë, qui a de la disposition à devenir maligne. La dyssenterie est fréquemment épidémique et contagieuse, produite par les mêmes causes que les fièvres intermittentes et rémittentes, funeste surtout aux armées. A Genève, elle est presque toujours sporadique, rarement maligne, et plus rarement encore contagieuse, quoique dans les villages voisins, et surtout dans le Pays-de-Vaud, elle ait souvent le même caractère de malignité et de contagion qu'en d'autres pays.

La *cause prochaine* de cette maladie paroît

être un resserrement inflammatoire du rectum à son origine, lequel empêche le passage des grosses matières, et occasionne dans la partie inférieure de l'intestin une irritation érysipélateuse. Lorsque le malade commence à faire de véritables matières fécales, c'est communément le prélude d'une guérison prochaine. Quelquefois la maladie devient chronique, et dégénère en une fièvre lente, entretenue par l'ulcération de l'intestin. Quelquefois aussi l'inflammation devient gangréneuse. Alors les douleurs cessent, l'hémorrhagie augmente, et le malade meurt promptement de foiblesse. Mais ces accidens sont rares, et pour l'ordinaire la dyssenterie se guérit fort bien ici dans l'espace de 8 à 15 jours.

Voici le traitement qui m'a le mieux réussi. Je mets le malade à un régime antiphlogistique assez sévère. Je lui fais donner pour boisson, de l'eau de veau ou de poulet avec un peu de riz et d'amidon. Je lui administre dès les premiers jours un ou deux vomitifs composés d'un denier d'ipecacuanha (1). Je lui fais donner

(1) Ce remède opère quelquefois la guérison de la dyssenterie presqu'instantanément. J'en ai moi-même éprouvé cet heureux effet dans une maladie de ce genre que j'eus en 1783; j'avois espéré qu'il suffiroit, pour me guérir, d'observer un régime, de prendre beaucoup de boissons adoucissantes, et de me borner, en fait de

tous les jours, s'il peut les recevoir, deux ou trois lavemens composés de graine de lin et d'amidon, auxquels on ajoute occasionnellement de deux à six grains d'opium. J'alterne ensuite les anodins avec les purgatifs. Celui qui réussit le mieux est la rhubarbe combinée avec $\frac{1}{6}$ de calomel. Lorsque la maladie devient chronique, il faut avoir recours à la décoction de simarouba (N.° 89), ou à d'autres astringens, tels que le diascordium (N°. 27), ou le café de glands, (N°. 90) sans négliger les lavemens mucilagineux et anodins. S'il y a quelque crainte de gangrène, le kina en grandes doses est le seul remède sur lequel on puisse compter.

Quoique la dyssenterie soit rarement chez nous une maladie contagieuse, il est bon cependant de faire matin et soir des fumigations d'acide nitrique dans la chambre du malade, parce

---

remèdes, à quelques laxatifs raffraichissans, tels que la pulpe de casse ou de tamarin; mais au cinquième jour, souffrant toujours beaucoup de douleurs et de ténesmes qui n'aboutissoient qu'à l'évacuation de quelques glaires sanguinolentes, je me déterminai à prendre un denier d'ipécacuanha. Il produisit son effet sans beaucoup d'efforts au bout d'un quart d'heure, et à l'instant je me trouvai parfaitement bien; la fièvre et tous les symptômes de la maladie cessèrent presque subitement et ne revinrent point.

qu'indépendamment de leur pouvoir anti-contagieux, elles ont la propriété de détruire les mauvaises odeurs, et deviennent parlà un moyen de soulagement dont le malade et les assistans se trouvent toujours bien.

IIe. Classe.

Des Neuroses, *ou maladies nerveuses.*

La seconde classe des maladies comprend les *maladies nerveuses* (*Neuroses*), qui affectent les organes de la pensée, du sentiment et du mouvement à leur origine, et dont le siége est supposé dans le cerveau, le cervelet ou la mouëlle épinière.

On les distingue en 4 ordres :

I. Les maladies *comateuses* (*comata*), dont le principal caractère est une suspension complète, ou une grande diminution de la faculté d'exécuter les mouvemens volontaires, accompagnée d'un assoupissement profond, qui ôte en même temps tout sentiment.

II. Les maladies *atoniques* (*adynamiæ*); consistant dans une grande diminution des mouvemens involontaires, qui servent à l'exercice des fonctions animales, vitales ou naturelles.

III. Les maladies *spasmodiques* (*spasmi*), qui se manifestent par des mouvemens irréguliers dans les organes de ces fonctions.

IV. Les *maladies de l'âme* (*vesaniæ*), qui consistent dans une altération quelconque des facultés intellectuelles, sans fièvre et sans assoupissement.

Ier. Ordre.

Des maladies comateuses.

Le *maladies comateuses* peuvent se distinguer en trois genres : 1. l'*asphyxie* qui est la suspension complète de tout sentiment et mouvement : cette maladie ne diffère en réalité de la mort que parce que le principe de vie, quoiqu'en apparence éteint, subsiste encore et est susceptible d'être ranimé, ce qu'on ne peut connoître que par l'événement. 2. L'*apoplexie*, dans laquelle les mouvemens volontaires seuls sont suspendus par un assoupissement profond et subit, tandis que l'action des organes qui servent à la circulation et à la respiration, est au contraire plus forte que dans l'état de santé; 3. l'*hydrocéphale*, dans lequel l'assoupissement n'est ni subit, ni complet, et où ce n'est que graduellement et partiellement que le malade perd la faculté d'exécuter les mouvemens volontaires.

1.er Genre.

De l'Asphyxie.

L'*asphyxie* est une suspension complète de la respiration, qui produit toujours une mort apparente. Il y en a cinq espèces principales ; 1. l'asphyxie par *étranglement*, soit en conséquence de la suspension, soit par les efforts d'un accouchement laborieux ; 2. l'asphyxie par *submersion* ; c'est celle qui a lieu lorsqu'on se noie ; 3. l'asphyxie par l'effet des *vapeurs méphitiques*, telles que celle du moût de vin, ou celle de la braise mal allumée ; 4. l'asphyxie par l'effet d'un *froid* excessif, dont il résulte une extrême tendance au sommeil, qui dégénère bientôt en une asphyxie promptement mortelle ; 5. l'aphyxie par l'effet d'un violent *spasme*, produit lui-même par quelque cause morale ou physique, comme cela arrive quelquefois aux femmes hystériques, et comme on doit toujours le soupçonner dans une mort subite, dont on ne connoît pas la cause.

Dans les unes et dans les autres, les principaux moyens de guérison à employer sont, l'insufflation, les frictions, la chaleur extérieure et en général tous les moyens de réveiller l'irritabilité suspendue. Ces moyens doivent être

continués sans interruption pendant quelques heures. Si l'on parvient à rétablir la respiration, le malade est pour l'ordinaire sauvé. Il ne tarde pas à reprendre ses facultés, et il suffit de quelques précautions de régime pour le ramener en peu de temps à son état naturel.

Outre ces moyens généraux et convenables dans toutes les espèces d'asphyxie, chacune exige quelques précautions particulières.

a. L'asphyxie produite par l'*étranglement* est toujours accompagnée d'un état de pléthore dans le cerveau, en conséquence de la compression des veines jugulaires, compression qui empêche le retour du sang et l'accumule dans la tête. Aussi le visage est-il presque toujours dans ces cas-là d'un rouge livide ; les vaisseaux sont gonflés, et la saignée est plus convenable dans cette espèce d'asphyxie que dans toutes les autres. J'ai vu des enfans morts en apparence en venant au monde, qui ont été sauvés par une saignée accidentelle produite par la rupture du cordon.

b. L'asphyxie produite par la *submersion*, étant toujours accompagnée d'un grand froid exige plus particulièrement le secours de la chaleur extérieure, jusqu'à ce que le malade ait repris sa chaleur naturelle. On a beaucoup recommandé dans cette espèce d'asphyxie les

lavemens de fumée de tabac; et dans un grand nombre de villes, la police a fait placer dans les endroits voisins de ceux où ces accidens arrivent le plus souvent en été, des boîtes qui renferment les ustensiles propres à l'administration de ces lavemens. Mais des expériences modernes ont prouvé qu'ils peuvent avoir un effet narcotique très-dangereux (1). Si des boîtes sont nécessaires, il vaudrait mieux qu'elles renfermassent les ustensiles propres à souffler de l'air pur dans les poumons. Car c'est là, comme dans toutes les asphyxies, le moyen de guérison le plus efficace. Mais comme le succès des secours dépend surtout de leur promptitude, il faut prendre garde que les établissemens de ce genre ne fassent pas perdre un temps précieux, en persuadant au peuple qu'on ne peut donner aucun secours à un noyé jusqu'à-ce que la boîte soit arrivée.

c. L'asphyxie produite par des *vapeurs méphitiques*, exige, outre les moyens généraux, le grand air et les arrosemens d'eau froide.

---

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XIII, ou le Recueil de ces différens morceaux, que j'ai publié séparément sous le titre d'*Observations sur les morts apparentes, traduites librement de l'Anglais*, in-8. chez Paschoud, libraire à Genève. An 8.

On sait que les malheureux chiens qu'on asphyxie dans la grotte *del cane*, pour satisfaire la curiosité des voyageurs, reprennent à l'instant connoissance, si on les plonge dans le lac voisin.

d. L'asphyxie qui est l'effet du *froid* sembleroit devoir exiger beaucoup de chaleur extérieure. Mais l'expérience a démontré qu'il ne faut faire usage de ce moyen qu'avec circonspection et graduellement, qu'il faut commencer le traitement de cette espèce d'asphyxie par des frictions avec la neige, ou l'eau froide, et que ce n'est que peu-à-peu qu'on doit avoir recours à une chaleur plus forte, tout changement brusque de température pouvant produire la gangrène qui est la suite naturelle de l'application long-temps continuée d'un froid excessif, surtout lorsqu'elle est locale, plutôt qu'universelle.

e. Enfin, l'asphyxie produite par un *spasme*, exige, outre les précautions générales, l'emploi des antispasmodiques, tels que l'æther, l'alkali volatil, l'assa fætida, le musc, etc. soit en lavemens, soit en embrocations sous le nez et aux tempes, soit en potion, dès que le malade se trouve en état d'avaler.

Dans toute mort subite, dont la cause n'est pas bien apparente, il faut prendre les mêmes précautions que pour l'asphyxie, et différer

l'enterrement jusqu'à la putréfaction ou l'ouverture (1).

(1) On a plusieurs exemples de rétablissement complet dans des cas où la vie avoit été suspendue pendant plusieurs heures et sous les circonstances les plus défavorables; on a même des exemples de résurrection, s'il est permis de se servir de ce terme, au moment de l'ensevelissement. J'ai lieu de croire que ces sortes d'événemens ont toujours été bien plus rares à Genève qu'ailleurs, parce que depuis près de trois siècles, on y observe un réglement de police fort sage. Aucun mort ne peut y être enterré sans avoir été examiné avec soin, quelques heures après son décès, par un chirurgien-visiteur, chargé de s'assurer de l'extinction complète du principe de vie et des causes qui ont produit la mort. Ce réglement n'est qu'imparfaitement observé dans les campagnes; aussi ai-je eu connoissance d'une fille de de vingt à vingt-cinq ans, El. R. qui faillit, il y a trente ans, à être enterrée vivante. Elle demeuroit à deux lieues de la ville et étoit depuis long-tems sujette à des attaques nerveuses, dans lesquelles elle perdoit complettement connoissance. Dans une de ces attaques, plus forte que les autres, ses parens appelèrent un chirurgien qui étant à moitié ivre décida qu'elle étoit morte. On le crut; on l'enveloppa d'un linceuil, et on l'exposa sur les planches de son lit. On prit jour et heure pour ses funérailles, auxquelles on invita ses parens et ses amies. Dans le nombre se trouvoit une fille de son âge, qui demeuroit à une ou deux lieues de là, et qui accourut aussitôt, pour voir et embrasser son amie, avant qu'on l'ensevelit. Elle défit le linceuil, couvrit le visage et les lèvres de la défunte de baisers,

2.e GENRE.

L'apoplexie.

2. L'*apoplexie* est une maladie comateuse, dans laquelle quoique le malade soit plongé dans un assoupissement profond, qui lui ôte absolument tout sentiment, la respiration et le pouls sont plus élevés que dans l'état naturel, en sorte que pour l'ordinaire il ronfle fortement, et que le pouls est plein, dur et souvent fréquent. Des maux de tête, des vertiges, des éblouissemens précèdent communément la maladie. Tout-à-coup ces symptômes augmentent, le malade se sent incapable de faire les mouvemens qu'il médite, il chancelle, il tombe, il essaie de parler, et ne le peut qu'avec peine, en balbutiant, et en cherchant ce qu'il veut dire. Il s'agite dans des angoisses qui aboutissent au bout d'une heure ou deux à l'assoupissement profond, qui fait le caractère de la maladie. Au 3e. jour, le ronflement dégénère en agonie, le pouls baisse et le malade meurt. A l'ouverture on trouve du sang, ou une sérosité jaunâtre et limpide, épanchée dans les ven-

---

et crut s'apercevoir qu'elle respiroit encore. Elle redoubla ses caresses, et fit si bien qu'elle la rappela à la vie. Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* XIII, p. 59.

tricules du cerveau, ou un simple engorgement des vaisseaux de la surface; mais si le malade sortant peu-à-peu de sa léthargie, reprend insensiblement connoissance, il se trouve pour l'ordinaire complètement impotent et *paralytique* d'un côté du corps. Il est rare que la léthargie cesse sans produire un accident pareil.

La maladie varie soit par son invasion, soit par sa durée, soit par les symptômes concomitans, qui l'ont fait distinguer en apoplexie *sanguine* et *séreuse*, selon que la rougeur ou la pâleur du visage, la plénitude ou la foiblesse du pouls, le plus ou moins de gonflement des vaisseaux sanguins, la respiration plus ou moins élevée, etc. font présumer que l'épanchement est sanguin ou séreux.

Cette distinction qui paroîtroit devoir être d'une grande importance dans la pratique ne m'a pas paru telle. Car dans tous les cas, lorsque l'âge du malade ne permet pas de supposer une diathèse ou disposition inflammatoire, je trouve la saignée plus nuisible qu'utile. Elle abat pour l'ordinaire les forces du malade, et accélère la catastrophe. Les sangsues ont moins d'inconvéniens. Mais encore ne faut-il les employer qu'avec circonspection.

Il seroit plus utile de prendre pour caractère spécifique, la cause occasionnelle; ce qui donne-

roit cinq espèces d'apoplexie, dans chacune desquelles le traitement doit être un peu différent.

a. L'apoplexie pléthorique, dans laquelle on ne distingue aucune autre cause occasionnelle que la plénitude des vaisseaux de la tête. C'est dans cette espèce à laquelle les vieillards sont particulièrement sujets, que l'attaque est communément précédée de quelques-uns des symptômes précurseurs cités ci-dessus, et qu'elle se termine pour l'ordinaire par la paralysie. Le traitement qui m'a le mieux réussi, et qui est d'autant plus convenable qu'il est également admissible dans les autres espèces d'apoplexie, consiste à appliquer d'abord trois vésicatoires, un à la nuque, et deux aux jambes, après quoi, si le malade peut avaler, on lui donne de deux en deux heures une potion laxative, émétique et antispasmodique (N.° 91); ou, si l'organe de la déglutition est déjà affecté, des lavemens avec le tartre stibié, ou le vin antimoniel (N. 92). On continue ces remèdes pendant tout le temps de la léthargie, en éloignant, ou rapprochant les doses, suivant le plus ou moins d'effet qu'ils produisent.

b. L'apoplexie traumatique, qui est produite immédiatement par une chute, ou un coup violent sur la tête. Lorsqu'à la suite d'un accident semblable, le malade tombe aussitôt

en léthargie avec des symptômes apoplectiques, il y a toujours lieu de soupçonner ou quelque fracture et dépression subséquente des os du crâne, ou quelque extravasation du sang entre le crâne et les membranes, extravasation qui, comprimant le cerveau, est la cause immédiate de la maladie; ce qui exige un examen attentif pour y remédier aussitôt, s'il y a lieu, par l'opération du trépan. Cette opération consiste à enlever par une scie circulaire une portion de l'os sur lequel a porté le coup, afin de donner issue par cette ouverture aux fluides extravasés, et surtout afin de se procurer par-là un point d'appui, au moyen duquel on puisse relever les os déprimés. Indépendamment de cette précaution, la saignée et l'application réitérée des sangsues, sont presque toujours nécessaires dans cette espèce, pour prévenir l'inflammation; et les évacuans ne sont pas moins utiles pour faciliter la circulation du sang et diminuer la pléthore.

c. L'apoplexie par empoisonnement. Ici l'ipécacuanha, et le tartre stibié sont surtout nécessaires, tant pour évacuer le poison, s'il se trouve encore dans l'estomac, que pour servir d'antidotes et obvier ainsi à ses mauvais effets. J'ai vu ces remèdes réussir admirablement bien, sans produire cependant aucune évacua-

tion, dans un cas de cette espèce, où la malade avoit pris volontairement une dose excessive d'opium, dans l'intention de s'empoisonner. A l'aide de l'ipécacuanha et surtout du tartre stibié donné successivement en grandes doses, je parvins à arrêter entièrement l'effet narcotique du poison ; et au bout de 36 heures, une purgation avec l'huile de ricin acheva le rétablissement complet de la malade.

d. L'apoplexie par métastase. Il arrive souvent que les personnes sujettes à la goutte, ou au rhumatisme, ainsi que celles qui sont atteintes de quelque affection cutanée, tombent tout d'un coup, par le transport de la maladie primitive sur le cerveau, dans une espèce d'apoplexie qui exige surtout l'emploi des rubéfians, des vésicatoires multipliés et des cautères, entre lesquels le plus efficace est sans contredit l'établissement d'un séton à la nuque ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse d'ailleurs avoir recours aux évacuans, comme dans l'apoplexie idiopathique, ou pléthorique.

e. Enfin *l'apoplexie spasmodique* qui est primitivement produite par quelque affection nerveuse, exige surtout, outre les moyens généraux, l'emploi des antispasmodiques les plus actifs. J'ai vu le musc opérer dans cette espèce d'apoplexie les cures les plus merveilleuses tant

par la promptitude que par l'intégrité de la guérison (1).

5.e Genre.

L'hydrocéphale, ou *hydropisie de cerveau.*

L'hydrocéphale, ou *hydropisie de cerveau*. C'est une maladie dont la cause ou l'effet est un épanchement de sérosités dans les ventricules du cerveau. Quoiqu'elle ait probablement toujours existé, elle n'est cependant bien connue que depuis la description qu'en a publiée le Prof. Whytt d'Edimbourg, il y a près

(1) J'en rappellerai ici une très-remarquable que j'ai publiée en détail dans un autre ouvrage (Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et arts.* vol. XXXIII. p. 233.). C'étoit un homme hypocondriaque, âgé de près de 50 ans, qui, pour avoir bu de suite une très-grande quantité d'eau, eut une attaque complète d'apoplexie. Au troisième jour de la maladie, l'inutilité des remèdes employés pour sa guérison, et l'aggravation successive du mal faisoient désespérer de la vie du malade, lorsque tout à coup une forte dose de musc le fit passer de l'état d'un mourant à celui d'un homme plein de vie et de santé. Ce changement subit parut bien être l'effet immédiat du remède. Chaque fois que le malade l'avoit pris en doses inférieures, il y avoit eu un commencement d'action; aussitôt que la dose fut suffisante, son effet devint complet et durable.

de 40 ans (1), et il semble qu'elle devienne tous les jours plus commune qu'autrefois, au moins à Genève. Les enfans y sont incomparablement plus sujets que les adultes. Les premiers symptômes par lesquels elle se manifeste, sont des maux de tête accompagnés de vomissemens et d'un dépôt très-blanc, pesant, et plus ou moins abondant dans les urines qui sont d'ailleurs très-limpides, d'un jaune citron, et souvent parsemées de points brillans. Il survient ensuite de l'assoupissement. Le pouls se rallentit; puis il devient plus fréquent. Le malade est affecté de cris, d'angoisses, d'agitation difficiles à bien définir, mais qui, aux yeux d'un Médecin exercé, décèlent la nature de la maladie longtemps avant qu'elle soit clairement caractérisée par l'affection des yeux. Cette affection, qui est ordinairement précédée d'un regard louche, consiste dans une dilatation extraordinaire, ou plutôt dans des oscillations lentes et successives de la prunelle qui se dilate et se contracte alternativement et irrégulièrement à l'approche de la lumière. L'assoupissement dégénère alors peu à peu en une léthargie permanente, mais

(1) Voyez aussi un *Mémoire sur l'hydrocéphale interne*, que j'adressai en 1779 à la Société royale de médecine de Paris, et qui fut inséré dans le volume de ses Mémoires, publié en 1782, p. 194 et suiv.

incomplète. Il survient des convulsions dans les yeux, qui sur la fin deviennent rouges et chassieux, des crampes, des affections paralytiques, des vomissemens vermineux, des selles vertes, etc. et le malade meurt, communément dans l'espace de 12 à 20 jours, souvent beaucoup plus promptement, mais quelquefois beaucoup plus tard.

A l'ouverture, on trouve dans les ventricules du cerveau une grande quantité de sérosité jaunâtre, limpide, non coagulable par la chaleur et les acides, sans aucun engorgement extraordinaire dans les vaisseaux.

Cette maladie est quelquefois idiopathique, et paroît alors tenir à quelque prédisposition de famille. Souvent aussi elle se manifeste pendant la dentition, dont elle est plus communément aujourd'hui qu'autrefois un des principaux accidens. Souvent encore elle survient tout d'un coup dans le cours des fièvres continues les plus bénignes en apparence, ou dans des maladies chroniques qui paroissoient devoir se terminer différemment, ou subséquemment aux maladies éruptives, et particulièrement à la fièvre rouge, lorsque pendant la desquamation le malade a été imprudemment exposé à l'air; enfin elle est fréquemment occasionnée par une grande peur ou par quelque coup violent sur la tête.

Cette dernière cause est la plus ordinaire ; elle précède souvent de loin l'hydrocéphale ; on est du moins toujours à temps de prévenir ses effets par l'application des sangsues aux tempes immédiatement après l'accident, pour peu qu'il soit suivi de symptômes de contre-coup, ou de grande émotion dans le cerveau, (tels qu'un évanouissement, des vertiges, des nausées, de l'assoupissement, des convulsions, ou seulement une grande pâleur), quelque fugitifs que soient ces symptômes. S'ils ont beaucoup d'intensité, il faut de plus appliquer un vésicatoire à la nuque, et donner au malade une ou deux purgations brusques. Il faut employer les mêmes précautions après une grande peur ; et ces précautions sont dans l'un et l'autre cas d'autant plus importantes que si, soit pour les avoir négligées, soit par quelque autre cause imprévue, la maladie se déclare d'une manière bien prononcée, il n'est aucun moyen connu de guérison sur lequel on puisse compter, je ne dis pas avec certitude, mais même avec un certain degré de probabilité. A peine guérit-on deux ou trois malades sur cent, et encore ces guérisons sont-elles pour l'ordinaire imparfaites. Le malade demeure presque toujours ou paralytique, ou sujet à l'épilepsie et aux convulsions, ou il est atteint à quelque distance de l'hydrocéphale d'une maladie lente, prove-

nant de quelque affection du cœur, ou il succombe enfin sous quelque rechute mortelle. Les exemples de guérison complète sans accidens subséquens sont bien rares.

Cependant j'en ai vu quelques-uns, et comme dans ces cas-là la maladie a quelquefois parcouru tous ses périodes avant qu'on pût obtenir aucun symptôme d'amélioration, comme nous réussissons souvent d'ailleurs à guérir des enfans que nous avions bien des raisons de soupçonner atteints d'un hydrocéphale commençant, on ne doit jamais négliger les moyens de guérison qui ont paru dans l'un et l'autre cas avoir le plus de succès.

Ces moyens sont dans le commencement de la maladie, lorsque le visage est rouge, le mal de tête violent, les yeux très-sensibles à la lumière, etc. les sangsues aux tempes, les vésicatoires à la nuque ou sur la tête, le tartre stibié, les purgatifs et le mercure tant à l'intérieur (N.os 93, 94) qu'à l'extérieur en frictions (1). Mais lorsque la maladie fait des progrès, et que l'indication principale est de soutenir les forces et de réprimer les convulsions, on emploie les juleps avec l'æther et la teinture de succin ou

(1) Voyez le Mémoire cité ci-dessus. Voyez aussi *Bibl. Brit.*, *Sc. et Arts*, Vol. XXXVIII, p. 249.

de valériane, le kina, l'alkali volatil; le vin, le phosphore dissous dans de l'huile d'amandes douces (N.° 95) (1), et en cas de grandes douleurs, l'opium, que j'ai vu dans deux ou trois malades qui paroissoient souffrir beaucoup, réussir parfaitement bien, non-seulement comme palliatif, mais encore comme remède curatif.

II.e Ordre.

Des Adynamies ou des maladies Atoniques.

Le second Ordre des maladies nerveuses comprend celles dont le principal symptôme est une grande diminution dans le ton ou la contraction habituelle des muscles qui servent à l'exercice de nos fonctions, mais sans léthargie. (*Adynamiæ.*)

J'en compte quatre genres; 1. la *Paralysie;* 2. la *Dyspepsie;* 3. la *Chlorose;* 4. la *Leucorrhée.*

1.er Genre.

La Parylisie.

1. La *paralysie* est l'impossibilité, ou au moins une très-grande difficulté de remuer à

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, Vol. XXXIII, p. 236.

volonté cartaines parties du corps, sans aucune douleur ou aucun vice apparent dans ces parties. On en distingue deux espèces : *a.* l'*hémiplégie* qui affecte tout un côté du corps, de haut en bas ; et *b.* la *paraplégie*, qui n'affecte que les extrémités inférieures.

a. L'*hémiplégie* est pour l'ordinaire la suite de l'apoplexie, lorsque celle-ci ne se termine pas par la mort. Elle est produite par les mêmes causes, et communément accompagnée non-seulement d'une grande difficulté dans l'organe de la parole, mais encore de quelque désordre dans les facultés intellectuelles. La mémoire, par exemple, est défectueuse, le malade prend fréquemment un mot pour l'autre, il pleure avec beaucoup de facilité, souvent il s'imagine être composé de deux corps, etc. Dans la plupart des cas, il y a tout à-la-fois paralysie de sentiment et de mouvement ; mais quelquefois aussi la sensibilité du côté paralysé demeure intacte ; et quelquefois encore, mais bien rarement, la paralysie n'affecte que le sentiment, les muscles pouvant encore au gré de la volonté exécuter leurs mouvemens.

Quoique la paralysie soit pour l'ordinaire une suite de l'apoplexie, je l'ai cependant vue se manifester subitement et complètement sur tout un côté du corps sans aucun symptôme

de léthargie, et sans aucun dérangement dans les facultés intellectuelles ; mais cela est rare (1).

Dans les deux cas, il faut employer d'abord les vésicatoires et les évacuans, qu'on doit continuer ensuite, mais avec plus de réserve et combinés avec les stimulans et les toniques, tels que l'infusion de raifort sauvage (N.° 96), la moutarde en graine, les fleurs d'arnica, les

(1) Il y a près de trois ans que j'ai vu aussi, ce qui est probablement bien plus rare encore, la paralysie affecter le sentiment d'un côté du corps, et le mouvement de l'autre; c'est-à-dire que le malade conservoit toute sa sensibilité du côté gauche, quoique tous les mouvemens de ce côté fussent plus difficiles et plus foibles, tandis que du côté droit, dont tous les membres avoient conservé leur force et leur agilité ordinaires, il étoit insensible aux piqûres et aux changemens de température. L'attaque avoit été subite, et sans aucun dérangement dans les facultés intellectuelles ; mais le malade avoit perdu la voix. Il l'a peu à peu recouvrée, quoiqu'avec quelqu'altération. Il a aussi repris la faculté de marcher et d'exécuter toutes sortes de mouvemens du côté gauche ; mais le côté droit est demeuré insensible aux changemens de température à tel point que s'il tient un morceau de glace dans sa main elle lui paroît tiéde, et que quand il plonge tout le corps dans de l'eau très-froide, il n'éprouve la sensation du froid que du côté gauche. Il jouit d'ailleurs à tous égards d'une bonne santé.

bouillons de vipère, etc. Enfin lorsqu'il y a lieu de croire que la foiblesse des membres paralysés n'est plus qu'une affection locale, les remèdes extérieurs, tels que les frictions sèches, ou avec l'onguent martiat mêlé de baume de Fioraventi (N.° 97), l'électricité, les bains et les douches d'eaux thermales et sulfureuses, etc. sont souvent d'un grand secours pour le rétablissement complet du malade.

Souvent aussi, l'hémiplégie est incurable, et lors même que les remèdes réussissent en apparence, le malade est sujet à des rechutes de plus en plus graves, et enfin mortelles. A l'ouverture, on trouve communément quelque épanchement de sang ou de sérosité, quelque tumeur ou abcès, ou quelque autre cause de compression extraordinaire dans le cerveau, du côté opposé au côté affecté.

b. La *paraplégie* est une paralysie des extrémités inférieures, qui peut être produite par deux causes très-différentes;

1. Par quelque *affection organique* de la moëlle épinière, affection qui peut être subite ou graduelle, spontanée ou accidentelle, évidente et accompagnée d'une courbure visible dans l'épine, ou sans aucune saillie apparente, mais qui est pour l'ordinaire incurable. Dans le cours de la maladie, il arrive quelquefois

que le mal paroît diminuer, quoique sa cause augmente, parce que la courbure de l'épine faisant un angle moins aigu, la compression qui en est l'effet, quoique plus étendue, est moins brusque. Quand l'affection paralytique n'est pas stationaire, la vessie et l'anus viennent enfin à y participer, et il en résulte que le malade perd ses urines sans s'en apercevoir et que l'évacuation des matières fécales ne se fait qu'en le secouant comme un sac, à moins qu'il n'ait la diarrhée. La maladie dure communément fort long-temps, et quelquefois bien des années. Elle se termine pour l'ordinaire par une maladie comateuse et mortelle. Indépendamment des remèdes convenables dans l'hémiplégie, on a recommandé pour cette espèce de paralysie l'application des mèches ou d'un séton sur l'épine du dos. Je n'ai pas été assez heureux pour en voir de bons effets.

2. Le rhumatisme, la goutte et d'autres principes généraux de maladie peuvent aussi se fixer sur la moëlle épinière, sans y produire aucune affection organique, et donner lieu néanmoins à la paraplégie. Mais celle-ci est beaucoup plus susceptible de guérison. C'est ici surtout que l'application des vésicatoires, des mèches ou des sétons, peut être utile, si la sensibilité du malade permet qu'on

ait recours à des moyens aussi douloureux. Mais le remède qui m'a le mieux réussi en pareil cas, ce sont les bains dans le marc de raisins rouges (1). J'ai une fois imité ces bains avec succès en substituant au marc de raisins du tan en fermentation. Les stimulans et les toniques recommandés ci-dessus, doivent en même temps être employés et combinés avec les remèdes propres à combattre le principe qui a produit la maladie.

Indépendamment de l'hémiplégie et de la paraplégie, on voit assez fréquemment des

---

(1) On peut, pour cet effet, conserver très-long-tems le marc du raisin après la vendange, en l'accumulant par grands tas bien serrés, qui, quoiqu'exposés à l'air n'entrent point en fermentation, à cause de l'obstacle qu'y apportent la compression et le froid. Lorsqu'on veut s'en servir, on en détache assez pour couvrir tout le fond d'une baignoire d'une couche de 5 à 6 pouces d'épaisseur, sur laquelle le malade s'assied. On le recouvre alors entièrement et jusqu'au dessous des seins, de marc peu serré. On verse ensuite sur le tout un verre d'eau bouillante, qui suffit pour le faire entrer en fermentation, et produire par là très-promptement une chaleur d'environ 32 degrés du thermomètre de Réaumur. Le malade reste une heure ou deux dans sa baignoire, qu'on a soin de couvrir d'un grand drap ou d'une couverture de laine : ce bain se répète tous les jours une ou deux fois.

affections paralytiques, qui d'abord ne se manifestent que par un léger engourdissement de la main ou de quelqu'autre partie du corps, sans aucune affection comateuse, si ce n'est quelquefois un peu de pesanteur dans la tête, et quelques vertiges. Peu à peu le mal augmente, et au bout de quelques mois ou de quelques années devient une paralysie générale.

Il m'a paru que dans ces cas-là (qu'on pourroit considérer comme une troisième espèce, si elle exigeoit quelque remède particulier ou différent de ceux qui conviennent dans les deux autres), le mal, quoique dépendant pour l'ordinaire d'un principe de rhumatisme ou de goutte, n'est pas aussi graduel qu'il le paroît, mais qu'il doit être considéré comme une très-légère attaque, qui se répétant fréquemment, rend à chaque répétition l'engourdissement et la foiblesse plus étendus et plus considérables, jusqu'à-ce qu'enfin elle se termine par une attaque complète d'apoplexie ou foudroyante, ou très-promptement mortelle. Le traitement de cette maladie ne diffère point de celui des autres paralysies. On la guérit quelquefois par les vésicatoires, les évacuans et les frictions. Mais pour l'ordinaire tous les remèdes sont inutiles, et le malade va en déclinant jusqu'à la mort.

2.^{d} Genre.

La Dyspepsie.

La *dyspepsie* est une maladie de l'estomac, qui rend la digestion difficile ou douloureuse; difficile, lorsque la maladie tient plus à l'atonie qu'à l'irritabilité de l'organe; douloureuse, lorsqu'il y a plus d'irritation que d'atonie.

De là, deux espèces principales de dyspepsie, auxquelles on peut en ajouter deux autres dont le caractère spécifique exige un traitement un peu différent.

a. Dyspepsie par atonie. Les symptômes essentiels de celle-ci sont le dégoût, les gonflemens, les vents, les aigreurs, les nausées et les vomissemens après le repas, joints à une constipation habituelle, ou du moins à des selles irrégulières. Les graisses, les acides végétaux, et les alimens cruds ou indigestes augmentent ces symptômes, surtout si le malade mène une vie sédentaire. Cette maladie commune dans les villes et parmi les riches, est difficile à guérir et devient souvent habituelle.

Pour la traiter avec succès, il faut surtout faire une grande attention au régime. En gé-

néral les boissons chaudes, telles que le thé (1) et le café, celles qui sont susceptibles de fermentation, telles que les acides végétaux, la bière et les vins blancs légers, les alimens gras, peu dissolubles, ou dont la décomposition produit beaucoup d'acide carbonique, tels que les fruits, les herbages acidules et les légumes à gousse, sont les plus pernicieux. Mais dans cette maladie plus que dans aucune autre on voit souvent des bizarreries qui font exception aux règles générales les mieux fondées en théorie, et il est toujours plus prudent de s'en tenir à cet égard à l'expérience individuelle du malade, qui doit soigneusement éviter, tant relativement à la quantité qu'à la qualité ou à la combinaison de ses alimens et de ses boissons, ce qu'il a le plus fréquemment éprouvé lui être nuisible, lors même qu'on auroit de la peine à comprendre comment.

En fait de remèdes on peut avoir recours successivement aux stimulans aromatiques, tels que la menthe, la moutarde, la cannelle, le poivre blanc; aux toniques, tels que les martiaux, le kina, le colombo, l'angustura, le bois de Surinam, ou autres amers; aux antizymi-

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, Vol. XXXVII, p. 198.

ques, ou remèdes propres à prévenir la fermentation des alimens, tels que les acides minéraux, et particulièrement l'acide ou l'élixir vitriolique, aux laxatifs absorbans, stimulans ou toniques, tels que la magnésie, l'aloës, et les différentes préparations de rhubarbe. Enfin il ne faut négliger ni l'exercice, ni les bains froids par immersion, pourvu qu'on les fasse avec une grande régularité, et qu'on y accoutume graduellement le malade.

b. Dyspepsie par irritabilité. Cette espèce très-commune à Genève, et à laquelle j'ai cru voir que le mouvement des bras dispose particulièrement, diffère de la précédente, en ce que le malade n'a pas de dégoût, et que quelle que soit la nature des alimens qu'il prend, il éprouve toujours dans l'estomac, une ou deux heures après le repas, un poids douloureux, un sentiment pénible de crampes qui se terminent pour l'ordinaire par des nausées et des vomissemens.

Après avoir pendant bien des années traité cette maladie avec peu de succès par les stomachiques et les antispasmodiques ordinaires, j'ei eu enfin le bonheur de découvrir en 1786 un remède qui, lorsqu'il n'y a pas de complication, réussit beaucoup mieux qu'aucun autre, sans avoir jamais aucun inconvénient. C'est

l'oxide blanc ou magistère de bismuth, à la dose de 6 à 12 grains quatre fois par jour (1). J'ai vu aussi de bons effets quoique bien moins constamment de l'oxide noir de manganèse, de l'eau oxigénée, des emplâtres gommeux et fétides, des pétales du cresson des prés combinés avec l'alun, etc. (N.° 98).

Ces deux espèces de dyspepsie sont souvent compliquées l'une avec l'autre, ainsi qu'avec d'autres maladies. Par exemple,

c. L'*Hypocondrie* est une espèce de dyspepsie compliquée de mélancolie avec tristesse, pusillanimité, langueur, engourdissement et crainte. Le malade est sans cesse concentré sur

---

(1) Ce fut dans le Journal de médecine de Paris que je publiai mes premières observations sur ce remède, au nombre de près de quatre-vingts. Ce Mémoire fut réimprimé dans le Journal encyclopédique; mais dès lors mes observations se multiplièrent au point qu'en 1790 M. le Dr. Belcombe, actuellement médecin à Yorck, se trouvant à Genève, et ayant eu par moi communication de mes Journaux cliniques, en recueillit environ six cents. Il les rangea par colonnes, suivant la nature de la maladie, et les effets du remède, et en composa un mémoire, qu'il adressa à la Société royale de Gottingue, dont il étoit membre. C'est de ce Mémoire que le Dr. Murray a tiré les détails qu'il a publiés sur ce sujet dans son *Apparatus medicaminum.* Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* Vol. XXVII, p. 240, et XXXIV, p. 52.

sa santé. Il ne pense qu'à lui ; il raisonne beaucoup sur la nature, les causes et les effets de sa maladie, s'en fait des idées très-chimériques et se livre quelquefois à sa mélancolie au point d'attenter à sa vie. Il paroît que cette modification de la dyspepsie tient pour l'ordinaire à un engorgement général dans le système de la veine-porte. C'est pourquoi aux remèdes propres à la dyspepsie j'ajoute l'application des sangsues au fondement et les sucs d'herbes. Il y a quelquefois plus de tension que d'atonie et dans ce cas les bains tièdes, l'eau de poulet, et les adoucissans conviennent mieux que les toniques.

Dans tous les cas, la distraction des voyages, et les eaux minérales, telles que celles de Spa ou de Plombières, prises sur les lieux, sont, tant au moral qu'au physique, d'excellens moyens de guérison, si les facultés ou les convenances du malade le permettent.

d. Enfin, j'ai vu quelquefois une espèce de *dyspepsie* produite *par* la *luxation* du cartilage xiphoïde dont la pointe se recourbe en dedans, et irrite le cardia : on la distingue facilement en ce que la douleur se borne ici à un seul point répondant à l'extrémité du cartilage, qu'il suffit de relever en appuyant sur l'extrémité de l'os, pour faire cesser le mal. J'ai guéri cette maladie

par un bandage ou un emplâtre, tel que celui d'André De la Croix, propre à assujettir le cartilage à sa place.

5.° Genre.

La Chlorose.

La *Chlorose* (*Pâles couleurs*), est une maladie qui tient à la suspension des règles, ou hémorragies naturelles à l'âge nubile. Elle se manifeste par une pâleur excessive, par des symptômes de dyspepsie et surtout par des appétits extraordinaires et irréguliers, par une grande lassitude dans les jambes, des palpitations, de l'oppression, etc. Ces symptômes durent plus ou moins, jusqu'à-ce que l'hémorragie arrive avec assez d'abondance et de régularité. Quelquefois la pâleur est accompagnée de bouffisure et d'anasarque; et l'accident le plus à redouter, lorsque la maladie prend cette tournure, c'est l'épanchement subit dans l'une des cavités de la tête, de la poitrine ou du bas-vendre. Cependant la maladie est rarement mortelle; elle se guérit avec le temps par les toniques, tels que les martiaux, la rhubarbe, les aloëtiques et le bain froid, ou en cas d'irritation par la camomille, le pouliot et la garance, avec quelques aromates.

Les femmes nubiles éprouvent souvent des retards ou des suspensions accompagnées pour l'ordinaire de symptômes de dyspepsie plutôt que de chlorose. On y remédie par les mêmes moyens auxquels on peut avec succès ajouter les bains de pieds stimulans, les sangsues au fondement et les suppositoires. Mais il faut toujours être sur ses gardes contre une grossesse, de peur de procurer l'avortement.

4.e Genre.

La Leucorrhée.

La *Leucorrhée* (*Pertes blanches*), est une maladie fréquente dans les villes parmi les femmes qui vivent mollement et font abus de boissons chaudes. C'est une évacuation plus ou moins constante de mucosités blanches par les vaisseaux du vagin ou de la matrice sans douleur et sans engorgement sensible dans cet organe. Il y en a deux espèces.

a. Celle où la perte n'est accompagnée d'aucune dysurie, cuisson, démangeaison, ou d'aucun sentiment d'âcreté dans les parties affectées. Elle tient alors uniquement au relâchement des vaisseaux et ne demande que des toniques et des astringens pour sa guérison. Le régime doit être le même que pour les ménor-

rhagies passives. Les remèdes généraux qui m'ont le mieux réussi sont le kina, l'alun, le suc d'orties et le bain froid. Les remèdes qui agissent plus spécialement sur le vagin, la matrice et les environs, réussissent encore mieux. Tels sont le bain de fauteuil, l'élixir de gayac et la teinture de cantharides en doses graduellement augmentées jusqu'à produire un peu de dysurie.

b. Celle où la dysurie, la chaleur et la démangeaison des parties affectées, et même une rougeur dartreuse dans les environs indiquent l'âcreté de la perte. Ici, outre le kina, l'alun, le bain froid et le suc d'orties, j'emploie les yeux d'écrevisse à grandes doses, jusqu'à demi once par jour en quatre fois, et les lavages avec l'eau de Goulard. Mais je ne donne ni la teinture de cantharides, ni même l'élixir de gayaç.

Lorsque la perte résiste à tous ces moyens, particulièrement si elle est fétide, teinte de sang ou d'une couleur suspecte, et accompagnées de maux de reins, ou de douleurs dans la région hypogastrique, il y a lieu de craindre qu'elle ne soit entretenue par quelque engorgement squirreux, ou quelque ulcération cancéreuse du col, ou du corps même de la matriçe, ce dont il importe de s'assurer, en

faisant examiner la malade par un chirurgien expérimenté.

III.e Ordre.

Spasmes.

Le troisième Ordre des maladies *nerveuses* comprend les *maladies spasmodiques*, caractérisées par une grande irrégularité dans les mouvemens des muscles ou des fibres musculaires, sans aucune intervention de la volonté; à proprement parler, toutes les maladies sont en ce sens des maladies spasmodiques; mais on ne donne ce nom qu'aux maladies générales, dans lesquelles il n'y a ni fièvre, ni cachexie, et plus spécialement à celles dont un mouvement brusque, involontaire et violent des muscles fait le caractère principal.

On divise les maladies spasmodiques en trois faisceaux, selon qu'elles intéressent les muscles qui servent à l'exercice des fonctions animales, vitales ou naturelles.

I.er Faisceau.

Des spasmes qui intéressent les fonctions animales.

Les principaux genres renfermés dans ce premier faisceau, sont : 1. les *Convulsions ;* 2. la

Danse de St. Guy; 3. l'*Epilepsie*, et 4. le *Tetanos.*

1.er Genre.

Les Convulsions.

Les *Convulsions* sont plutôt un symptôme d'autres maladies qu'une maladie distincte. Ce sont des mouvemens brusques, involontaires et souvent très-violens des muscles de la face, de la bouche, du col, ou des extrémités, mouvemens qui se font, pour l'ordinaire, à l'insçu du malade, en conséquence de quelque cause irritante, telle que la dentition, les vers; la peur, le chagrin, ou d'autres passions de nature à faire une impression vive et subite. Les maladies éruptives, et spécialement la petite vérole, occasionnent souvent aussi des convulsions, au moment où l'éruption se manifeste. Une extrême foiblesse, telle que celle qui est produite par une hémorragie excessive et subite, ou par les angoisses de la mort, est encore une cause fréquente de convulsions. D'un autre côté, la suspension ou la diminution subite d'une évacution habituelle et périodique, telle que celle des règles, ou permanente, telle que la suppuration d'un cautère, ou d'un vieux ulcère, si on le guérit trop brusquement, en donne aussi quelquefois. Il en survient encore

de la même manière dans les maladies chroniques de la peau, telles que la teigne, la gale, les dartres, ou autres maladies de ce genre, lorsqu'on les traite imprudemment par des remèdes répercussifs, sans une préparation convenable, ou lorsque l'éruption disparoît naturellement d'une manière trop subite. Enfin, soit en conséquence d'un mauvais lait, ou de quelque dérangement dans les organes de la digestion, ou de quelque autre cause inconnue, les petits enfans y sont fort sujets dès les premiers jours de leur vie, et long-tems avant que l'on puisse les croire sous l'influence de la dentition, ou des vers. C'est surtout dans ces cas-là que la maladie peut être considérée comme une maladie distincte et idiopathique.

Dans tous les cas, si la cause occasionnelle du mal est apparente, il faut l'éloigner, la détruire, ou en prévenir le retour. Si elle est inconnue, ou qu'il ne soit pas en notre pouvoir de la faire cesser, il faut chercher à diminuer l'irritabilité en général par les antispasmodiques. Ceux qui m'ont le mieux réussi, sont les fleurs de zinc (N.^{es} 18 et 19) et le bain tiède pour les enfans; le musc ou la valériane (N.ºs 20 et 107), pour les adultes. Mais tous les autres, tels que l'æther, le castor, l'assa fœtida,

la racine de pivoine, l'alkali volatil, l'opium, etc. (N.os 16, 74, 99, 100, 101, 102 et 103), peuvent être employés avec succès. Quelquefois, spécialement dans la petite vérole, il suffit d'exposer le malade à l'air froid pour faire cesser à l'instant les accidens convulsifs les plus formidables.

Quant aux prophylactiques, le kina et les bains froids sont les meilleurs, si l'on a lieu de présumer chez le malade de la foiblesse, ou un excès de mobilité, qui exige des toniques; mais si au contraire, on a des raisons de craindre la pléthore, le régime antiphlogistique et la saignée générale ou locale sont nécessaires. L'application des sangsues derrière les oreilles est souvent, par exemple, un moyen très-efficace de rendre la dentition facile et moins dangereuse. Enfin, si l'irritation est de nature à être rappelée et concentrée à la surface, les vésicatoires, les sétons, les cautères et les différens genres d'exutoires sont les remèdes les plus convenables.

Une espèce de convulsions assez fréquente, c'est la *crampe*, ou contraction permanente de certains muscles, accompagnée de douleurs plus ou moins vives dans le muscle affecté. Elle survient quelquefois de jour, mais plus ordinairement de nuit, et pendant le sommeil;

toutes les parties du corps peuvent en être affectées, mais symptomatiquement ; la crampe proprement dite n'attaque guère que le gras de jambe, les orteils, ou les doigts. On la fait cesser en exposant au froid la partie affectée ; et surtout en l'appuyant contre quelque corps dur. Et pour en prévenir le retour, on peut avoir recours aux antispasmodiques toniques, tels que le kina, la valériane, les fleurs de zinc, et l'oxide noir de manganèse (N.° 104), qui m'a réussi dans deux ou trois cas graves, dans lesquels d'autres remèdes avoient échoué.

Dans le *Tic douloureux*, espèce de crampe qui se manifeste pour l'ordinaire à la joue, qui ne se guérit guères que par le temps, et n'admet en fait de remèdes, que des palliatifs et des calmans, tels que l'opium et les narcotiques, on a proposé la section du nerf aboutissant aux muscles affectés. Mais outre qu'on risqueroit par-là de les paralyser, on n'est pas toujours assez sûr du nerf qu'il faudroit couper, pour détruire complètement leur sensibilité, et souvent elle est excitée par des nerfs collatéraux, qu'il ne seroit pas facile d'atteindre par cette opération.

2.^d Genre.

La danse de St. Guy.

La *Danse de St. Guy*, ou *Chorea*, est une maladie qui n'affecte guères que les jeunes gens dans l'âge de puberté, ou un peu au-dessous, mais qui dure quelquefois fort au-delà de cet âge, et qui leur fait faire des mouvemens fort extraordinaires, brusques, irréguliers et presque ridicules, quand ils veulent saisir quelque chose, marcher ou parler. On diroit qu'ils dansent, gesticulent et font les baladins. Cette maladie affecte souvent un côté du corps plutôt que l'autre. Quelquefois aussi elle est générale, et quand elle acquiert beaucoup d'intensité, les soubresauts qui la caractérisent se rapprochent beaucoup, par leur violence et leur durée, des convulsions proprement dites; mais elle ne procure d'ailleurs jamais aucun assoupissement. Dans un degré très-léger, elle ne se manifeste que par des *tics* et des *grimaces* ou mouvemens à demi volontaires, fréquemment répétés, sans aucun but, et qui deviennent facilement habituels.

Si la volonté fortement excitée par quelque moyen moral, n'est pas suffisante pour les réprimer (1), ou si la maladie est complète, les

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXI, p. 31, où après avoir rappelé la belle cure de ce genre que fit

principaux remèdes à employer sont les antispasmodiques toniques, tels que le bain froid par immersion, la valériane et les fleurs de zinc.

Boerhaave dans l'hôpital des enfans trouvés à Harlem, je rapporte le cas suivant, qu'il n'est pas inutile de transcrire ici. Un jeune homme de 12 à 13 ans, demeurant chez une dame sujette à de violens spasmes hystériques, dont il étoit plusieurs fois le témoin, en fut tellement frappé qu'il me demanda un jour, avec un air de terreur, si ce n'étoit pas là ce qu'on appeloit le mal caduc. Deux ou trois jours après, je me trouvois avec lui en grande compagnie. Permettez monsieur, me dit la dame, que je vous consulte pour le jeune B. : depuis quelques jours il est sujet à une maladie singulière; c'est une palpitation extrêmement violente dans la joue droite, qui revient fréquemment dans le jour, dure quelques minutes, et se termine par une grande quantité d'écume qui lui sort par la bouche. Je compris à l'instant que l'imagination du jeune homme avoit été frappée, et qu'un remède moral réussiroit probablement mieux que des drogues. En vérité, Monsieur, lui dis-je devant tout le monde et en élevant la voix, après l'explication que je vous avois donnée l'autre jour, je n'aurois pas cru cela de vous. Comment n'avez-vous pas honte d'avoir une maladie de femme? Ne savez-vous pas que les hommes qui se permettent de semblables simagrées, sont les jouets de leurs camarades, et qu'ils n'osent plus se montrer dans la société? Mais Monsieur, dit le jeune homme en pâlissant, ces palpitations viennent malgré moi. Il ne dépend pas de moi de les arrêter. Comment, Monsieur! repartis-je, préten-

3.e Genre.

De l'Epilepsie.

L'*Epilepsie* est, à proprement parler, une maladie comateuse, revenant par accès, dans chacun desquels le malade tombe dans un assoupissement profond qui lui ôte tout sentiment, et qui est accompagné de mouvemens convulsifs dans toutes les parties du corps, tels que pour l'ordinaire, il se mord la langue jusqu'au sang, et qu'il lui sort de la bouche une grande quantité d'écume. Ces accès viennent quelquefois tout d'un coup, sans être précédés par aucun symptôme. Plus communément, ils s'annoncent un peu d'avance par des maux de tête, des vertiges, des éblouissemens,

---

dez-vous donc me faire croire cela, à moi qui vois tous les jours les femmes les plus délicates surmonter ces accidens, quand elles le veulent bien? Sachez qu'il ne faut pour cela qu'un grand effort de volonté; et si vous n'en avez pas le courage, si vous n'en sentez pas la nécessité, voici ce que j'ai de mieux à vous conseiller; à l'instant où vous vous apercevez que vous allez avoir une de ces palpitations, croyez-moi, courez vite à votre chambre, enfermez-vous y, jetez-vous sur votre lit, et prenez garde que personne ne vous voye, car tout le monde se moqueroit de vous. Le jeune homme se le tint pour dit et n'eut plus aucun accès.

et quelquefois par une sensation particulière, comme d'une crampe, ou d'un vent frais qui remonteroit de l'extrémité d'un doigt ou d'un orteil, le long du bras, ou de la jambe, jusqu'à la tête, sensation qu'on a appelée *aura epileptica*. On peut quelquefois dans ces cas-là prévenir l'accès par une ligature faite sur le bras, ou sur la jambe, au moment où l'*aura* commence, et assez serrée pour arrêter la circulation dans le membre affecté, et intercepter la communication des nerfs avec le cerveau (1).

---

(1) En voici un exemple remarquable, qui montre en même tems, 1.° que, comme je le dis plus bas, les funestes effets d'un coup sur la tête ne se manifestent souvent que très-long-temps après; 2.° que l'*aura epileptica* n'est pas toujours une preuve que la cause irritante est éloignée du cerveau, et que même dans les cas où elle dépend uniquement d'une affection organique de la tête, la ligature peut néanmoins avoir un succès plus ou moins durable. — Un ancien militaire, qui s'étoit trouvé en 1755 à la bataille de Rosbach, et qui y avoit reçu sur la tête un coup de sabre, dont il se croyoit bien guéri, me consulta en 1775 pour des crampes qu'il éprouvoit assez fréquemment depuis quelques mois seulement au petit doigt de la main droite. Je lui prescrivis quelques remèdes qui n'eurent aucun succès. Les crampes augmentèrent en fréquence et en intensité. Elles s'étendirent d'abord jusqu'au poignet, puis jusqu'au coude, ensuite jusqu'à l'épaule, et enfin jusqu'à la tête, en remontant toujours depuis le

Souvent encore les accès ne reviennent que la nuit, et lors même qu'ils surviennent aussi le jour, le malade y est plus disposé après le

---

petit doigt, comme dans l'*aura epileptica*. Effectivement, lorsqu'elles arrivoient à la tête, il tomboit sans connoissance, et entroit en convulsions. Cela me fit espérer que si l'on pouvoit arrêter ces crampes dans leur cours par une forte compression, on préviendroit peut-être l'accès épileptique. En conséquence de cette idée, je lui fis faire un cordon tel qu'en en tirant l'extrémité qui demeuroit suspendue entre le gilet et la chemise, on serroit fortement le bras en deux endroits, savoir entre l'épaule et le coude, et entre le coude et le poignet, au point d'arrêter complettement le pouls de ce côté. L'occasion d'en faire usage ne tarda pas à se présenter, et cette première expérience réussit fort bien. L'accès commença, comme à l'ordinaire, par une crampe au petit doigt, laquelle remonta jusqu'au poignet. Le malade tira alors son cordon, et la crampe cessa sans passer outre. Quelque temps après, un second accès se manifesta de la même manière, et fut aussi arrêté par le cordon; bref, tous les accès subséquens furent pendant deux ou trois ans arrêtés de même. Le malade jouissoit du plaisir de pouvoir aller partout, sans crainte d'une attaque. Dès qu'il sentoit la crampe du petit doigt, il tiroit son cordon, sans que personne s'en aperçut, et les symptômes précurseurs du mal se calmoient à l'instant, sans qu'il en éprouvât jamais aucun inconvénient. Le cordon, son fidèle gardien, ne l'abandonnoit pas même la nuit, et s'il lui arrivoit d'être réveillé par une crampe, il en arrêtoit

sommeil que dans aucun autre moment. Ces accès sont quelquefois si légers qu'ils se bornent à une légère absence d'esprit, communé-

---

aussitôt les progrès. Malheureusement un jour qu'il étoit à Lyon avec quelques amis, il oublia le régime qui lui avoit été prescrit. Il fit une débauche de pâtés d'anguilles. Il mangea beaucoup et but à proportion. Il eut une forte indigestion, au milieu de laquelle il eut une violente crampe. L'ivresse lui fit oublier son cordon. La crampe augmenta, remonta au coude, puis à l'épaule et enfin à la tête. Il perdit connoissance et eut une forte attaque de convulsions. Dès ce moment, le cordon devint inutile. Il perdit toute son influence sur les accès. Il ne les arrêta plus, ils se succédèrent enfin fréquemment, toujours sous la forme épileptique, et commençant toujours par des crampes au petit doigt de la main droite. En même temps le malade s'affoiblissoit peu à peu de ce côté, prenant une apparence paralytique, traînant un peu la jambe, et ayant de la peine à se servir de sa main. Le 9 mars 1784, il eut même une attaque complète de paralysie de la langue et du bras gauche. Il s'en remit jusqu'à un certain point; mais il étoit encore bien foible, et sa mémoire paroissoit avoir beaucoup souffert, au point d'avoir bien de la peine à trouver ses expressions. Il languit encore un an dans cet état d'infirmité. Enfin le 25 mars 1785, il mourut dans un accès de fièvre carotique. — A l'ouverture, nous trouvâmes d'abord, sur l'os pariétal du côté gauche la trace du coup de sabre que le malade avoit reçu jadis; précisément à l'endroit correspondant de l'intérieur du crâne, nous vîmes sur l'os une pro-

ment accompagnée de quelques légers spasmes dans les yeux, ou dans les muscles du col, symptômes qui ne durent qu'une ou deux minutes. Mais quelquefois le malade est tourmenté par les convulsions les plus violentes. Il pousse des cris aigus, ou plutôt des hurlemens, et se débat avec fureur, jusqu'à-ce qu'enfin il survienne un assoupissement léthargique, qui dure plus ou moins long-temps, et qui termine l'accès. Quelquefois il se renouvelle très-fréquemment pendant plusieurs jours de suite, laissant après cela de longs intervalles, parfaitement lucides. Plus ordinairement, l'attaque se borne à un seul accès, qui revient plus ou moins fréquemment, mais avec des intervalles égaux.

L'épilepsie est souvent produite ou par quel-

---

tubérance inégale, avec une apparence de carie, et immédiatement au-dessous de la dure-mère, dans ce même endroit, une tumeur sanguine, de la grosseur d'une très-grosse pomme, molle, et à peu près de la consistance et de la couleur de la rate, recouverte d'une fine membrane, à demi transparente. Cette tumeur s'étoit fait un lit dans le cerveau, dans la substance duquel elle pénétroit presque jusqu'à la base du crâne, comprimant extrêmement le ventricule latéral gauche, tandis que le droit, qui étoit très-dilaté, contenoit, ainsi que les autres ventricules, une grande quantité de sérosité limpide. Toutes les autres parties du cerveau, et tout le reste du corps étoient sains.

que violence extérieure, dont les suites ne se manifestent quelquefois que long-temps après, ou par les mêmes causes qui produisent les convulsions, ou par un travail forcé de l'esprit, ou simplement par l'âge qui accumulant le sang dans les veines en rend le retour au cœur plus difficile. Aussi voit-on fréquemment des vieillards de 60 ans et au-dessus, devenir épileptiques, quoiqu'ils n'aient eu aucune atteinte de ce mal dans leur enfance. Les enfans y sont cependant plus sujets par une suite de leur excessive irritabilité, qui les rend plus susceptibles de toutes les impressions vives, telles, par exemple, que celle de la peur, qui est une des causes les plus fréquentes de cette maladie.

Quant au pronostic, on distingue communément les épilepsies qui ne proviennent que d'un excès d'irritabilité, de celles qui dépendent de quelque affection organique. Celles-là sont regardées comme susceptibles de guérison, celles-ci comme incurables. Cette distinction, juste en elle-même, ne m'a pas paru fondée sur des caractères faciles à reconnoître. Lorsque la maladie dure trop long-temps, résiste aux remèdes, altère dans les intervalles les facultés intellectuelles, (altération qui va quelquefois jusqu'à une imbécillité complète) lors surtout qu'elle paroît avoir pour cause première

quelque coup violent sur la tête, on regarde généralement cette maladie comme étant de la dernière espèce, on s'attend à voir périr le malade par quelque accès qui, plus violent que les autres, dégénère en une apoplexie mortelle, et à trouver à l'ouverture quelque engorgement dans les vaisseaux du cerveau, quelque épanchement de sang, de pus, ou de sérosité dans ses cavités, quelque tumeur dans sa substance, ou quelque autre affection visible ou palpable, de nature à le comprimer, et à l'irriter mécaniquement. Mais j'ai vu des épileptiques dans lesquels la maladie se manifestoit avec tous ces caractères, et qui cependant se sont parfaitement et solidement guéris. J'en ai vu d'autres qui n'ont pas eu le même bonheur, mais à l'ouverture desquels on n'a trouvé aucun engorgement, aucun épanchement, aucune altération visible des organes (1). J'en ai vu enfin pour

(1) J'en citerai un exemple remarquable. Un enfant de sept ans, très-robuste, né de parens très-sains, élevé à la campagne et très-bien portant, fit une chute de 20 à 25 pieds de hauteur dans une grange. Il tomba sur du foin, et ne se fit pas beaucoup de mal en apparence. Il en fut quitte pour un léger étourdissement, dont il se remit assez promptement. Sept ans se passèrent, pendant lesquels il jouit de la meilleure santé. A l'âge de 14 ans il commença à avoir des absences,

lesquels on n'avoit aucune raison de soupçonner rien de pareil, et qui se sont trouvés cependant avoir une affection organique bien marquée et

---

qui, malgré tous les remèdes, dégénérèrent peu à peu en de véritables accès d'épilepsie. Ces accès, qui revenoient à peu près toutes les six semaines, allèrent graduellement en augmentant de violence, au point d'être alors continuels pendant huit jours, pendant lesquels le malade étoit alternativement atteint de convulsions terribles, et d'un délire furieux, qui obligeoit ses parens à l'enfermer pendant ce tems-là dans une chambre garnie de tous côtés de matelas, de peur qu'il ne se cassât la tête contre les murailles. Dans les cinq semaines d'intervalle, il étoit assez bien, quant au corps; mais ses facultés intellectuelles s'affoiblissoient toujours davantage, il perdoit de plus en plus la mémoire, et tomboit graduellement dans une imbécillité complète, lorsqu'il mourut enfin dans un accès plus violent que les autres, à l'âge de 25 ans. La longue durée de cette maladie, son augmentation graduelle, malgré tous les remèdes, la violence des accès, qui alloit toujours en croissant, la dégradation successive des facultés intellectuelles, ne me laissoient point douter qu'à l'ouverture on ne trouvât quelqu'affection organique, que je croyois pouvoir attribuer à la chute grave que le malade avoit faite dans son enfance, quelque antérieure qu'elle fut à la maladie; mais nous ne trouvâmes rien, tout le corps étoit dans un état parfaitement sain, et la beauté de l'organisation de ce jeune homme étoit telle qu'il auroit pu servir de modèle pour une description anatomique. Seulement les deux nerfs optiques étoient

considérable. J'estime donc que le médecin n'a aucun moyen sûr de décider la question d'après les symptômes, et que s'il n'a pas le plaisir de pouvoir, en aucun cas, se flatter à coup sûr de guérir son malade, il ne doit jamais non plus en désespérer. Car il est de fait que quoique l'épilepsie résiste souvent à tous les remèdes, on a cependant un très-grand nombre d'exemples de guérison opérées dans des cas, même en apparence très-alarmans, ou spontanément et avec le temps, ou par une fièvre intermittente qui en suspend pour l'ordinaire les accès, et qui, si elle dure long-temps, est peut-être le meilleur de tous les remèdes, ou enfin par les secours de l'art.

Dans tous les cas, après avoir attaqué les causes prédisposantes ou occasionnelles par la saignée, les sangsues, les vésicatoires, les purgations, les vermifuges, etc., il faut avoir recours successivement à différens antispasmodiques, jusqu'à-ce qu'on en trouve un assez efficace pour rendre les accès moins fréquens et moins violens, et alors il faut le continuer ré-

---

entourés d'une couche pierreuse et calcaire, comme du tuf, d'une ligne d'épaisseur, dans la longueur d'un pouce, ou environ, avant leur entrée dans l'orbite. Cependant le malade avoit la vue très-bonne, et l'on ne s'étoit jamais aperçu d'aucune altération à cet égard.

gulièrement et long-temps de suite jusqu'à la guérison complète du malade. Ceux qui m'ont le mieux réussi sont la valériane, les fleurs de zinc, le cuivre ammoniacal (N.° 105), et la pierre infernale, ou nitrate d'argent (N.° 106), en doses graduellement augmentées. S'il survient une fièvre intermittente, il faut bien se garder de la couper, à moins que les accès n'augmentent graduellement d'intensité, ne se compliquent de quelques symptômes de malignité, ou ne dégénèrent enfin en fièvre carotique : le régime doit être dirigé selon les apparences de pléthore ou de foiblesse.

4.e Genre.

Du Tetanos.

Le *Tetanos* est une maladie formidable qui se manifeste par un serrement de la mâchoire, suivi d'une rigidité permanente dans les muscles du col, du dos et du ventre, avec de fréquentes secousses convulsives des muscles affectés, souvent une grande difficulté à avaler, et de grandes angoisses, au milieu desquelles le malade meurt communément dans l'espace de deux ou trois jours. Quelquefois la maladie se prolonge, et laisse même de bons intervalles, mais elle n'en est pas moins mortelle. Il est très-rare qu'on la guérisse.

On n'a donc encore que quelques indices sur le meilleur traitement à suivre quand elle est déclarée. D'abord le bain tiède, qui paroîtroit bien indiqué, m'a paru, ainsi qu'à d'autres praticiens, décidément nuisible. Les antispasmodiques les plus actifs et les plus poignans, tels que le musc, l'æther, l'alkali volatil, etc. n'ont aucune prise sur la maladie. Les seuls qui m'aient paru avoir quelque succès sont l'opium et le mercure, mais seulement en très-grandes doses (1). Car un des moyens les plus sûrs de reconnoître le caractère du tetanos dans une affection douteuse, c'est l'essai de l'opium, en doses graduellement et rapidement augmentées. On le supporte en doses incomparablement plus grandes dans cette maladie que dans toute autre circonstance. Je crois, sans pouvoir l'affirmer positivement, qu'il en est de même du mercure. Mais soit que le cours de la maladie soit trop rapide, pour que ces remèdes aient le temps d'agir, soit que la difficulté d'a-

---

(1) J'ai vu en 1774 un exemple mémorable d'une guérison de ce genre, opérée par l'opium et le mercure en grandes doses, dans une jeune fille de 13 à 14 ans. M. le Dr. De La Roche, qui la soignoit avec moi, en a publié l'histoire en détail dans le *Journal de médecine* de M. Roux. J'en ai parlé dans la *Bibl. Britann. Sc. et Arts*, vol. XXXVII. p. 107 et 111.

valer empêche de les administrer comme il faut, soit qu'enfin le mal soit supérieur à tous les moyens de guérison, il est rare qu'on en trouve aucun qui réussisse (1).

C'est donc vers les *causes occasionnelles* du *tetanos* que doit être principalement dirigée l'attention du Médecin, pour tâcher de le prévenir. Or, voici celles que j'ai eu occasion d'observer.

1.° Les *Blessures avec contusion*, ou *dé-*

---

(1) Cependant il faut distinguer ici le tetanos général, qui est presque toujours incurable, du *trismus*, ou simple serrement spasmodique de la mâchoire, lequel en est ordinairement le premier symptôme, mais qui est souvent susceptible de guérison, pourvu que l'on emploie les remèdes à temps, et avant que le mal gagne le reste du corps. Outre l'emploi tant extérieur qu'intérieur de l'opium et du mercure, un autre moyen qui paroît avoir bien réussi dans ces cas là, mais auquel je n'ai pas encore eu occasion d'avoir recours, c'est le bain froid, ou plutôt les aspersions réitérées d'eau froide sur tout le corps. Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXXVII, p. 99. — Je ne sais s'il réussiroit dans cette espèce de *trismus*, auquel les enfans qui viennent de naître sont très-sujets dans les climats chauds, et dont j'ai vu quelques exemples même à Genève, quoique bien rares. J'ai guéri un ou deux enfans, qui en étoient légérement atteints, et cela par de simples antispasmodiques ; mais pour l'ordinaire il est très-promptement mortel, vu l'impossibilité où est le malade d'ouvrir la bouche et d'avaler.

chirement de quelque nerf, aponévrose ou tendon ; les fractures compliquées, et les blessures avec une arme à feu sont sous ce rapport plus dangereuses que celles qui sont faites à l'arme blanche, ou avec un instrument tranchant. Le tetanos se manifeste ordinairement dans ces cas-là au 10.[e] ou 11.[e] jour, quelquefois sans aucun symptôme antérieur, qui ait pu le faire prévoir, mais souvent aussi après avoir été précédé pendant quelques jours de soubresauts dans le membre blessé. Dans le pansement de ces plaies, on doit donc avoir grand soin de couper les nerfs et les tendons offensés, de bien débrider la plaie, de fendre les aponévroses trop tendues, et de ne laisser aucun foyer d'irritation. A la première apparence de soubresauts, ou de serrement dans la mâchoire, il faut donner l'opium et le mercure en grandes doses, panser la plaie avec une forte décoction d'opium, et l'examiner fréquemment et avec soin pour enlever les esquilles et autres causes d'irritation qui pourroient avoir échappé au premier pansement. Si malgré cette attention, le tetanos se manifeste, l'amputation, quoique rarement utile, réussit cependant quelquefois (1), et comme dans un cas aussi désespéré

(1) J'en ai cité un exemple dans la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*. Vol. XXXVII, p. 113.

c'est, pour ainsi dire, l'unique ressource, il ne faut pas hésiter d'y avoir recours.

2.° Les *piqûres* pénétrant dans une aponévrose ou dans un tendon produisent souvent des contractions et des soubresauts qui menacent de tetanos. Les fumigations d'huile sont en pareil cas le meilleur remède. Je les ai vues opérer merveilleusement bien, et résoudre sur-le-champ le spasme.

3.° La compression ou le tiraillement de quelque nerf compris dans une *ligature*, soit après l'amputation d'un membre, soit après l'opération pour une hernie épiploïque. Il faut donc autant que possible éviter les ligatures en masse.

4.° L'irritation d'un nerf dans son cours par le *passage du pus*. J'ai vu des coliques inflammatoires qui s'étoient terminées par la suppuration, et dans lesquelles l'irritation du nerf sciatique par le passage du pus dans l'intestin rectum où il s'étoit fait jour, a produit pendant long-temps dans les jambes des crampes effroyables, au point même de disloquer les os. J'ai vu encore un homme qui pour avoir négligé une fluxion provenant d'un engorgement inflammatoire dans une des glandes parotides, et s'être imprudemment exposé à l'air froid, périt de tetanos et d'empyeme; à l'ouverture on trouva dans la poitrine une grande

quantité de pus qui y avoit filtré du foyer principal, le long de la trachée artère.

5.° Quoiqu'en puissent dire les dentistes, et quelque inconnue que soit encore la cause de ces accidens, j'ai vu le tetanos survenir à la suite de l'insertion des *dents à pivots*, même lorsque cette opération n'avoit été ni accompagnée ni suivie d'aucune douleur. J'ai lieu de croire qu'on éviteroit ce malheur en se garantissant soigneusement du froid, et en fixant la dent de manière à pouvoir l'ôter tous les jours pendant la nuit. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aux premières apparences de la maladie, il faut à l'instant même ôter les dents suspectes.

6.° Enfin, j'ai vu, comme d'autres praticiens, le tetanos produit sans aucune blessure ou irritation apparente, pour s'être livré au sommeil dans le gros de l'été *sur l'herbe fraîche*; et cette espèce ne m'a pas paru moins dangereuse que les autres.

De l'Hystérie et de l'Hydrophobie.

Quoique l'hystérie et l'hydrophobie affectent pour l'ordinaire les organes de nos fonctions naturelles, puisque dans l'une et dans l'autre l'œsophage paroît être le principal siége des spasmes qui les caractérisent, il convient cependant de les placer à côté des maladies spasmo-

diques qui intéressent particulièrement les fonctions animales, parce qu'elles ont plus d'affinité avec ces maladies, soit par la généralité de leurs symptômes, soit par leur influence directe sur les organes immédiats du sentiment et du mouvement, qu'avec celles qui troublent spécialement les fonctions vitales et naturelles.

5.e Genre.

De l'Hystérie.

L'*Hystérie* est une maladie rare chez les hommes, mais très-commune parmi les femmes, surtout parmi celles qui ont été accoutumées dès leur enfance à mener une vie molle, et à croire qu'il n'y a rien de plus intéressant qu'une grande sensibilité. C'est de toutes les maladies la plus irrégulière et la plus variée. Elle prend toutes sortes de masques, présente souvent les symptômes les plus bizarres et les plus extraordinaires, se complique avec toutes sortes de maux, et se fortifie tellement par l'habitude qu'elle produit enfin une disposition permanente à des spasmes que les moindres causes provoquent, et qui modifie toutes les maladies accidentelles.

Voici sa marche régulière. La malade éprouve d'abord un sentiment pénible de crampe et de mal aise à l'estomac, comme si une boule se

remuoit dans son ventre. Tout-à-coup elle sent cette boule remonter à son col, s'y fixer, et lui ôter la faculté de parler, d'avaler et même de respirer. C'est ce qu'on appelle *le globe hystérique*. Bientôt la boule semble se partager en deux, et montant de chaque côté de l'occiput elle va se fixer sur le sommet de la tête comme un *clou* très-douloureux. Alors la malade paroît s'assoupir. On diroit qu'elle a perdu toute connoissance. Cependant pour l'ordinaire elle voit, elle entend, elle jouit de tous ses sens; mais elle est immobile, si ce n'est que par momens elle a des soubresauts et des contorsions qui dégénèrent quelquefois en d'épouvantables convulsions.

La longueur de l'attaque est fort inégale. Tantôt elle ne dure que quelques minutes, tantôt plusieurs heures. Enfin la malade éprouve un besoin pressant de pleurer ou d'uriner. Elle verse un torrent de larmes avec des sanglots et des gémissemens, interrompus quelquefois par des éclats de rire immodérés sans aucune cause; ou bien elle remplit un pot de chambre d'urines crues et limpides comme de l'eau; ou bien encore, mais plus rarement, une selle copieuse et en diarrhée en tient lieu. Après l'évacuation l'attaque finit tout d'un coup; mais la moindre

cause, un son imprévu, un mot, un regard, suffisent pour la renouveler.

Quelquefois l'attaque se borne au spasme de l'œsophage ou du gosier, avec plus ou moins d'angoisses. Souvent ce sont de simples secousses convulsives, locales, dans la mâchoire, la paupière, l'une des extrémités, ou générales par tout le corps; ou bien ce n'est qu'une crampe violente dans un point déterminé de la tête, ou des éblouissemens et des vertiges, que j'ai vu portés au point de faire pirouetter la malade sur elle-même long-temps de suite, ou un assoupissement plus ou moins complet, pendant lequel tantôt les membres retiennent la situation qu'on leur donne (c'est ce qu'on appelle *catalepsie*), tantôt la malade conserve sur ses actions un empire qui retrace tous les prodiges du *somnambulisme*, tantôt enfin le mouvement du cœur s'affoiblit au point de produire une vraie *asphyxie*.

Les facultés de l'ame participent à ce désordre. La malade est dans une sorte de délire qui tantôt la fait parler avec incomparablement plus de volubilité, de précision et de saillies qu'à l'ordinaire, tantôt lui ôte la mémoire et la jette dans une apparence d'imbécillité, mais presque toujours la fait passer rapidement de la gaîté la plus exaltée à la plus profonde tris-

tesse, et réciproquement. Elle est alternativement remplie de courage et de force ou de pusillanimité et de crainte. Elle chante, elle pleure, elle rit, presque dans le même instant.

Souvent aussi l'hystérie se cache sous la forme d'une autre maladie en apparence très-différente. Je l'ai vue se manifester avec les caractères d'une fièvre tierce, continue ou inflammatoire, produire des hémorragies évidemment influencées par les passions, ressembler à l'apoplexie, à l'épilepsie, à la danse de St. Guy, au tetanos, à l'asthme, à la coqueluche, à la folie, produire la jaunisse, et même des tumeurs squirrheuses. En un mot, il n'est presque point de maladie, dont celle-ci ne prenne quelquefois le masque, et ce n'est que par l'événement et la disposition habituelle de la malade qu'on peut l'en distinguer.

Quant aux causes qui la produisent, il est difficile de distinguer ici les causes prédisposantes des causes occasionnelles proprement dites. Les premières, qui ne font qu'augmenter la mobilité, agissent souvent avec tant de force que les stimulans naturels les plus ordinaires et les moins aperçus suffisent pour la mettre en jeu. L'action des secondes, qui produisent directement le spasme, donne lieu, quand elle est fréquemment répétée, à une prédisposition

réelle et indépendante de tout autre agent, par l'effet seul de l'habitude. En général, les affections hystériques sont presque toujours le résultat immédiat ou éloigné de l'une ou l'autre de ces quatre causes :

1. Les *émotions de l'ame* subites et imprévues. Souvent on s'y trompe, parce qu'on n'aperçoit aucune proportion entre la cause et l'effet. C'est qu'il ne faut calculer l'intensité de ces émotions que d'après le genre de sensibilité de l'individu qui les éprouve. Or cette sensibilité étant pour l'ordinaire passive plutôt qu'active, fait naître le désir d'intéresser et d'attirer sur soi l'attention des autres, bien plus qu'elle n'inspire une tendre compassion pour les malheureux, jointe à un besoin pressant de les secourir, sans aucun retour sur soi-même : d'où il suit que la susceptibilité de l'égoïsme concentré, les ressentimens de l'amour jaloux ou mal partagé, ceux de la vanité offensée, de la coquetterie humiliée, et plus fréquemment encore un saisissement de peur ou de crainte personnelle ont communément bien plus d'influence à cet égard que les élans généreux de la philantropie et de la pitié, qui pourtant produisent aussi quelquefois de semblables effets.

2. *L'imitation*. On a souvent remarqué dans les hôpitaux et dans les nombreuses assem-

blées de femmes, que si l'une d'entr'elles prend inopinément des maux de nerfs, quelques-unes des autres, et quelquefois toutes sont saisies successivement des mêmes accidens, de la même manière que dans une grande compagnie il suffit souvent que quelqu'un baille pour faire bailler tout le monde. C'est par une suite de ce penchant à l'imitation que l'épilepsie et les autres maladies nerveuses ont souvent été regardées comme contagieuses. Un grand effort de volonté suffit pour l'ordinaire pour réprimer ce penchant; mais cet effort n'est pas toujours facile à obtenir, et passé le premier moment on n'est plus à temps d'arrêter les mouvemens qu'il auroit pu prévenir (1).

3. Tout ce qui fatigue, épuise ou *relâche* subitement, comme une course forcée, une attention trop soutenue à quelque objet capable d'émouvoir les passions, de grandes évacuations, un manque subit de tension, un relâchement habituel de la matrice, etc.

4. Enfin, toutes les causes d'*irritation*, soit à l'intérieur, telle que la pléthore, les vers, les alimens indigestes, etc. soit à l'extérieur, telles que les sensations brusques et vives, ou seulement les impressions qui les rappellent.

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXI, p. 71.

Traitement. Les *moyens moraux* de guérison ont souvent ici plus d'efficacité que les drogues. Dans les grandes calamités publiques, ces maladies sont beaucoup plus rares que dans les temps prospères et tranquilles. Les malheurs particuliers ont souvent le même effet (1). Tout

---

(1) Est-ce à la révolution, aux malheurs publics et particuliers qu'elle a produits, à l'extrême agitation dans laquelle se trouvoit depuis quelques années notre république avant sa réunion, ou à quelque autre cause inconnue qu'on peut attribuer la grande diminution de fréquence des affections hystériques parmi nous depuis 20 ans? Je l'ignore; mais le fait est certain, et les 20 dernières années de ma pratique ne ressemblent absolument point à cet égard aux 20 premières. Autrefois j'étois presque tous les jours appelé à donner mes soins à quelque femme atteinte de grands accès d'hystérie, tels que je viens de les décrire; aujourd'hui rien n'est plus rare, et ceux de mes collégues, qui ont pu voir les deux périodes dont je parle, ont fait la même observation. Cependant je n'aperçois dans nos mœurs et dans notre manière de vivre aucun changement essentiel, auquel on puisse attribuer cette rareté actuelle des maladies nerveuses, si ce n'est peut-être que l'éducation morale des jeunes filles s'est perfectionnée; on attache bien moins de prix qu'autrefois à une excessive sensibilité; les intrigues amoureuses sont devenues bien moins fréquentes; on n'entend presque plus parler d'inclinations malheureuses, ni de mariages désunis dans les premières classes de la société; ce n'est guère que dans les classes inférieures que ces sortes

ce qui donne de l'activité à l'ame, et la dirige vers un but utile et suivi, tend à diminuer cette excessive mobilité qui n'est jamais qu'une source de malheur tant pour la femme qui l'éprouve que pour ceux qui l'entourent. C'est peut-être sous ce point de vue, plus que sous celui de l'amour satisfait, que le mariage est souvent un excellent remède.

Les médecins n'ont guères à leur disposition que les *moyens physiques*. La *saignée* et les sangsues sont quelquefois nécessaires; mais il ne faut y avoir recours qu'avec réserve pour ne pas trop affoiblir la malade, et uniquement en cas de pléthore évidente. J'en dis autant des *vomitifs*, des *purgatifs*, des *vermifuges*, et autres moyens de remédier aux causes prédis-

---

d'évènemens sont encore assez fréquens; aussi voit-on encore là, et parmi les paysans, dont l'éducation est bien moins soignée, quelques affections hystériques assez graves. Elles ont presque entièrement disparu parmi les gens bien élevés. — Quoi qu'il en soit, je le répète, d'autres maladies, telles que les inflammations, le rachitisme, les scrophules, sont aussi devenues beaucoup moins fréquentes, tandis que le croup, l'hydrocéphale, les fièvres malignes, se sont certainement bien multipliées parmi nous. J'ignore à quoi tiennent ces différences, et je ne saurois trop inviter les médecins qui me succéderont à en étudier avec soin la marche et les causes.

posantes et occasionnelles bien démontrées. L'effet heureux des *vésicatoires* est souvent plus moral que physique. Indépendamment de ces moyens qui ne peuvent être considérés que comme des auxiliaires, les remèdes propres à l'hystérie sont les *antispasmodiques* et les *toniques*. Dans le temps des attaques, il faut donner la préférence aux antispasmodiques les plus poignans, et dont l'effet est le plus prompt, tels que l'eau de fleurs d'orange, les liqueurs æthérées, l'alkali volatil, le musc, l'assa-fœtida, la teinture de valériane ou de castor (N°s. 107 et 108). L'odeur du papier brûlé, ou d'une chandelle qui s'éteint, ou de quelque autre substance fétide suffit quelquefois pour mettre fin à l'attaque ; mais si la malade souffre beaucoup, ou que les convulsions soient opiniâtres, il faut avoir recours à l'opium. Dans les intervalles, l'indication essentielle est de diminuer la mobilité par les toniques proprement dits, tels que le kina, le bain froid, les amers (N°. 109), l'exercice, et par ceux des antispasmodiques qui jouissent jusqu'à un certain point de la même propriété, tels que les différens oxides métalliques, la valériane, l'eau oxigénée, etc. ou ceux dont l'effet est plus permanent, tels que le camphre, et les gommes fétides, le galbanum, la myrrhe, le sagapenum,

l'assa-fœtida (N.° 110), etc. — Le *bain tiède* n'est utile que dans l'accès même, ou dans les intervalles, lorsque les accès sont assez rapprochés l'un de l'autre pour que le premier ne puisse pas être terminé avant que le second survienne, ou bien encore lorsque le mal tient évidemment à quelque cause irritante de nature à produire plutôt une tension permanente que l'atonie, qui est toujours le résultat subséquent d'une irritation momentanée.

Mais lorsque le mal tient à des causes morales, tous les remèdes échouent complètement, à moins qu'ils ne soient secondés par un changement essentiel dans la manière de vivre, de penser, et de sentir.

6.e Genre.

De l'Hydrophobie.

L'*hydrophobie* est une maladie contagieuse (1), provenant de la morsure d'un animal en-

(1) Elle ne l'est qu'à la manière de la vaccine, c'est-à-dire, qu'elle ne se transmet jamais que par une espèce d'inoculation, par la morsure d'un animal enragé. Je doute qu'il y ait aucun exemple bien attesté de sa transmission par d'autres moyens. Sauvages parle de sa communication par un simple contact et sans morsure; mais cela me paroît fort douteux, car j'ai vu les parens

enragé, et qui a pour caractère principal la crainte de l'eau ou plutôt de toute espèce de boisson. Au moment où la maladie se déclare, c'est-à-dire, environ quarante jours après la morsure, et quelquefois plus tard, le malade sent la douleur et l'inflammation de ses plaies se ranimer. Il éprouve des frissons, des maux de cœur, un mal aise inexprimable dans l'estomac et dans le gosier. Si on lui offre à boire, il tressaille et déclare que cela lui est impossible; si on insiste, et qu'il prenne le verre, il ne le tient qu'en tremblant et ne le porte à sa bouche que par des mouvemens à demi-convulsifs, qui augmentent à l'instant où la boisson touche ses lèvres, particulièrement si elle est transparente, ou contenue dans un vase transparent. Toutes ses sensations deviennent

---

d'un enfant qui en mourut, l'embrasser au fort de la maladie, et lorsqu'il avoit la bouche remplie d'écume, le couvrir de baisers, porter leurs lèvres au même vase que lui, pour l'engager à boire, s'exposer en un mot de toutes les manières au danger, s'il y en avoit eu, et cela impunément. Cependant ce n'est-là, j'en conviens, qu'une preuve négative, et sans abandonner les malades à leur mauvais sort, il est toujours plus prudent de ne négliger aucune des précautions compatibles avec l'humanité, que pourroit suggérer l'opinion contraire.

plus vives. Le bruit, les odeurs, les mouvemens de l'air qui l'entoure, lui sont insupportables. Bientôt le pouls devient fréquent. Le malade commence à avoir constamment un besoin de cracher et de rendre, sa bouche se remplit d'écume. Les angoisses augmentent par accès. Il survient des convulsions générales, quelquefois du délire, et enfin au troisième jour le malade meurt; sans que sa mort soit, à ce qu'il m'a paru, précédée ni de grandes souffrances ni de circonstances bien extraordinaires dans son délire. Si jamais, comme on l'a dit, les hydrophobes ont le désir de mordre, s'ils aboient comme des chiens, j'ai lieu de croire que ce n'est que par l'effet de leur imagination et parce qu'ils ont entendu dire que cela arrivoit ainsi.

On n'a découvert jusqu'à présent *aucun remède* pour cette maladie. Elle est toujours mortelle; ou si l'on a quelques exemples de guérison dans des cas bien prononcés, ils sont si rares qu'on doit les compter pour rien. On peut et l'on doit tenter les antispasmodiques, l'opium, le mercure et la teinture de cantharides (N.° 111), dont on assure avoir vu de bons effets. Mais tous ces remèdes sont infiniment précaires, et le seul moyen sûr et légitime de sauver la vie d'une personne mordue par un

animal décidément enragé, c'est de brûler profondément et avec un fer bien rouge chacune des morsures. Sans doute il vaut mieux faire cette opération aussitôt après l'accident. Mais je suis bien convaincu que c'est une erreur de croire qu'on ne soit plus à temps au bout de quelques jours; et puisqu'on peut toujours arrêter le cours de la vaccine ou de la petite vérole inoculée, pourvu qu'on ait recours à la cautérisation des plaies avant la fièvre éruptive, je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas par le même moyen prévenir en tout temps celui de la rage, en détruisant le virus avant son développement.

On a proposé trois autres prophylactiques, l'excision de la partie mordue, le lavage à grande eau tombant de haut, et le mercure. Plusieurs praticiens dignes de foi assurent en avoir obtenu de grands succès. Je le crois sur leur parole; mais je pourrois citer des exemples de personnes mordues qui ont employé ces trois moyens et qui n'ont pas été préservées par là de la maladie; tandis que je n'en connois aucun, où la brûlure, quand elle a été bien faite et sur toutes les morsures, n'ait pas complètement réussi (1). Cette considération

(1) L'enfant dont je viens de parler avoit été mordu à la lèvre supérieure par un chien très-suspect. On

décide péremptoirement le conseil que doit donner tout médecin consulté pour une personne mordue par un animal suspect. Il faut absolument faire bien rougir au feu un fer assez large pour couvrir toute la morsure, et l'appliquer dessus comme si l'on cachetoit une lettre, jusqu'à ce que la peau soit détruite et s'exhale en fumée. Si la dent de l'animal a pénétré dans les chairs, il faut dilater la plaie, et porter le fer rouge jusqu'au fond. On panse ensuite cette brûlure, qui est beaucoup moins douloureuse qu'on ne se l'imagine, avec un onguent simple, tel que celui de diapalme ou de Goulard.

IIe Faisceau.

Des Spasmes qui intéressent les fonctions vitales.

Les maladies spasmodiques qui affectent les

---

l'avoit fait brûler aussitôt après la morsure; mais le chirurgien ne brûla que la plaie extérieure. Il ne pensa pas que l'enfant ne pouvoit pas avoir été mordu dans cet endroit, sans avoir aussi une plaie intérieure qu'on négligea. Au 40.e jour elle s'enflamma, quoique l'enfant eût subi dans l'intervalle un traitement mercuriel complet; l'hydrophobie se manifesta très-promptement, et le malade mourut au troisième jour. Si l'on avoit eu soin de brûler les deux plaies, on l'auroit probablement sauvé.

organes de nos fonctions vitales sont : 1. les *palpitations* (à l'occasion desquelles je traiterai aussi de la *syncope*, et de tous les accidens que peut produire l'irrégularité de l'action du cœur) 2. *l'asthme*, et 3. la *coqueluche*.

1.er Genre.

Des Palpitations et autres maladies du cœur.

Les *palpitations* sont, à proprement parler, la sensation pénible que nous fait éprouver, au-dessous du sein gauche, le battement du cœur, lorsqu'il est trop fort, ou au creux de l'estomac, celui de l'aorte ou de l'artère cæliaque, lorsque l'impulsion du sang y est gênée par quelque cause que ce soit. Lorsque sans être plus fortes qu'à l'ordinaire, les contractions du cœur sont inégales, il en résulte une sensation pénible non de battement, mais d'angoisse, et comme d'un commencement de défaillance. Si elle est légère, et que le malade y soit accoutumé depuis long-temps, il ne s'en aperçoit plus. Si elle est subite ou assez considérable pour suspendre pendant quelques minutes l'action du cœur, la défaillance devient complète. C'est ce qu'on appelle *syncope*, maladie qui peut dégénérer en une asphyxie mortelle. Quand elle se borne à un évanouisse-

ment, le malade conserve un reste de chaleur, de respiration et de pouls. Mais il a une sueur froide, le visage pâle, les lèvres blanches; à la fin de l'évanouissement, il se réveille comme d'un profond sommeil, ne se rappelle rien, et reprend peu à peu ses couleurs, sa chaleur et ses sensations ordinaires. Si le mal a été produit par des causes fugitives et extérieures, communément il n'a pas de suite; mais si c'est par des causes permanentes et intérieures, il en résulte une maladie grave qui se manifeste par de fréquentes rechutes et qui devient enfin habituelle.

Entre la syncope et de simples palpitations accidentelles, il y a bien des affections intermédiaires. Quelquefois le pouls est habituellement irrégulier et intermittent, sans que le malade en soit incommodé; cela arrive surtout aux vieillards. D'autres fois, cette irrégularité est accompagnée d'angoisses, de palpitations, d'oppression, au moindre mouvement. Quelquefois elle ne se manifeste que par une extrême fréquence dans les pulsations, qui n'étant plus susceptibles d'être comptées, ressemblent plutôt à un tremblement continuel de l'artère; et quand cet état est très-violent, le malade reste étendu dans son lit, sans oser bouger, de peur de mourir. Quand l'irrégularité dure long-temps,

il survient des symptômes d'anasarque et d'hydropisie. Quelquefois enfin, cette irrégularité des contractions du cœur ne donne ni palpitations, ni angoisses, mais affecte la respiration, et produit une maladie particulière, à laquelle on a donné le nom d'*angina pectoris*. Le symptôme caractéristique de cette maladie est une sensation de resserrement ou de constriction dans la région du diaphragme, qui survient tout d'un coup et est accompagnée d'une douleur vive dans le milieu du bras gauche. Le malade l'éprouve surtout en marchant vîte, ou en montant. Elle l'arrête subitement dans sa marche. Il est comme suffoqué et obligé de se reposer pour reprendre haleine. Mais cet état passe vîte, et dans les intervalles, le malade est fort bien. Peu à peu les accès deviennent plus fréquens et plus graves, et enfin, ils se terminent tout d'un coup par une mort subite. C'est aussi la terminaison de presque toutes les palpitations longues, et qui résistent aux antispasmodiques, sans produire d'hypropisie.

Causes. A. Une *affection organique* du cœur, ou des gros vaisseaux, de nature à gêner, ou déranger la circulation, telle que

1.° La *dilatation* de ces organes, ou de leurs cavités. Cette dilatation est quelquefois énorme.

2.° L'*ossification* de quelque partie de l'aorte, ou de sa crosse, ou des valvules sémilunaires, ou du cercle tendineux qui fait la base des valvules tricuspidales (1).

---

(1) On a aussi beaucoup parlé depuis quelques années de l'ossiffication des artères coronaires que le Dr. Parry, médecin Anglois, regarde comme étant constamment la cause de l'*angina pectoris*. (Voyez les *Recherches sur les symptômes et les causes de la syncope angineuse*, traduites de l'Anglois par le Dr. Matthey de Genève. Paris 1806). J'ai vu en effet des malades atteints de cette maladie, à l'ouverture desquels on a trouvé les artères coronaires ossifiées. Mais on ne peut guère envisager cette ossification que comme l'effet plutôt que la cause de la maladie; car on voit quelquefois des malades qui ont très-décidément tous les symptômes qui la caractérisent, et qui pourtant se guérissent par les antispasmodiques. Et d'un autre côté l'on voit quelquefois les artères coronaires ossifiées, à la suite de maladies qui n'ont présenté aucun des symptômes de l'*angina pectoris*. En voici un exemple qui m'a été communiqué en dernier lieu par M. le Dr. Aubert. Un homme, âgé de 54 ans fut atteint, il y a 15 mois, d'une pleurésie, qui se termina par une vomique. Il cracha pendant quelque tems et par accès beaucoup de pus. Ces accès diminuèrent peu à peu d'intensité et de fréquence. Il parut guéri pendant six mois; mais alors la toux et les crachats purulens recommencèrent. Il tomba dans le marasme, et mourut au bout de six autres mois. — A l'ouverture, on trouva le poumon droit parfaitement sain; mais du côté gauche, une énorme vomique,

3.° Des *concrétions polypeuses* dans le cœur ou les gros vaisseaux. Ces concrétions se forment souvent après la mort. Mais si elles sont

---

contenant plus de trois pintes de pus, et qui s'étendoit depuis le haut de la poitrine jusques sur le diaphragme, avoit extrêmement rétréci le poumon. Les deux artères coronaires se trouvèrent cartilagineuses dans toute leur étendue et ossifiées en plusieurs points. Cependant le malade n'avoit jamais eu aucun symptôme d'oppression, ni de palpitations. Il a pu jusqu'à l'avant-veille de sa mort marcher sans avoir aucune difficulté à respirer, et il pouvoit faire de suite plusieurs inspirations profondes, sans en éprouver aucun inconvénient. — Je ne regarde donc point l'ossification des artères coronaires comme une cause nécessaire d'*angina pectoris*. Mais je ne suis pas éloigné de croire qu'elle est pour l'ordinaire un effet assez constant de cette maladie, lorsqu'on ne parvient pas à la guérir; et si avant le Dr. Parry, il n'en a pas été fait mention, c'est peut-être parce qu'on ne la soupçonnoit pas. Une ossification de ce genre ne se trouve guères que lorsqu'on la cherche. Les ouvertures se font souvent avec trop de précipitation pour que l'on puisse affirmer qu'une altération non aperçue au premier coup-d'œil n'existe point. — Il y a quelque temps que j'ai vu périr d'une fièvre catarrhale, une dame qui, depuis bien des années, se plaignoit de palpitations au creux de l'estomac, si fortes et si fréquentes, que ses médecins soupçonnoient beaucoup quelqu'ossification dans le cœur, ou dans les grands vaisseaux. A l'ouverture on n'en trouva cependant aucune, ni dans le cœur, ni dans les artères coronaires, ni à la crosse de

corps avec les solides environnans, il y a lieu de les croire anciennes.

4.° Un *épanchement* séreux, ou purulent *dans le péricarde*, soit par une disposition générale à l'hydropisie, soit par une irritation inflammatoire ou rhumatismale.

5.° La *compression de l'aorte* par l'engorgement de quelque organe voisin, tel que le foie, l'estomac, le pancreas, ou par une simple accumulation de matières fécales dans le colon.

Toutes ces causes peuvent produire de fréquentes syncopes, ou des palpitations, ou ce qui est plus ordinaire, une grande fréquence habituelle dans le pouls, sans aucune autre irrégularité. Mais aucun de ces symptômes ne peut jamais donner la certitude d'une affection organique. Car ils sont souvent produits par

B. Une *cause irritante*, agissant

1.° Ou sur un organe éloigné, comme les vers et particulièrement le tænia, la goutte, etc.

2.° Ou sur le *système nerveux* en général, comme les affections de l'ame, les grandes

---

l'aorte ; mais en examinant cette artère et ses ramifications au-dessous du diaphragme, nous trouvâmes des ossifications bien caractérisées aux embouchures de l'artère cœliaque, et des artères mésentériques. Si on ne les eût pas cherchées, on auroit pu croire qu'il n'en existoit point.

évacuations, et toutes les causes d'hystérie, ou de convulsion.

Traitement. On ne peut considérer les maladies du cœur comme susceptibles de guérison qu'en tant qu'elles ne tiennent pas à une cause organique; et alors elles rentrent dans la classe des maladies convulsives, pour la guérison desquelles, après avoir écarté les causes occasionnelles ou prédisposantes, on a recours aux antispasmodiques. On doit même les employer, lorsque tout annonce la présence d'une affection organique, soit parce qu'on ne peut jamais en avoir la certitude, soit parce que cette affection se combine toujours du plus au moins avec un état de spasme, qui tend à l'aggraver. On doit en même temps chercher par tous les moyens possibles à diminuer l'impétuosité de la circulation; et pour cet effet, outre les antispasmodiques, il faut administrer continuellement au malade de petites doses de nitre fréquemment répétées, lui prescrire un repos absolu, sauf l'exercice à cheval, ou en voiture, et le tenir à un régime antiphlogistique aussi sévère que son tempérament le permettra.

Au moyen de ces précautions long-temps continuées, j'ai vu des maladies de ce genre, qui paroissoient décidément incurables, se guérir peu à peu parfaitement. J'en ai vu d'autres

pour le soulagement ou la guérison desquelles les purgatifs irritans combinés avec les amers (N.° 112), ont merveilleusement bien réussi sans qu'il me fût possible de me rendre raison de leur manière d'agir dans ces cas-là. Mais dans l'exercice de la médecine, il ne faut jamais perdre de vue que la nature, le hasard ou l'empyrisme ont quelquefois des ressources inespérées.

2.^d Genre.

De l'asthme.

L'asthme est une maladie spasmodique, dont le principal caractère est une grande difficulté de respirer, qui vient tout d'un coup, et par accès plus ou moins longs, dans l'intervalle desquels le malade est parfaitement bien. Ces accès sont pour l'ordinaire précédés la veille d'angoisse dans la région de l'estomac, de quelques symptômes de dyspepsie, de flatulence et même d'un peu d'oppression. Au milieu de la nuit, communément sur les deux heures du matin, le malade se réveille tout d'un coup avec une respiration bruyante, et extrêmement difficile, qui lui fait éprouver un grand besoin d'air, qui est accompagnée d'une toux sèche, et souvent d'un pouls petit, fréquent et irrégulier. Au bout de quelque temps,

il commence à pouvoir cracher un peu; mais d'abord ce n'est qu'une sérosité âcre, qui peu à peu s'épaissit, jusqu'à ce qu'enfin l'expectoration devenant de plus en plus facile, et les crachats plus pituiteux, l'accès se termine. Quelquefois sa durée totale n'est que de quelques heures ; mais dans ce cas, il revient plus fréquemment, surtout en hiver. Pour l'ordinaire et surtout en été, l'accès dure trois ou quatre jours, et alors les intervalles sont plus longs.

Les *causes* qui paroissent communément renouveler les accès, sont les passions, les odeurs, l'approche des orages, un changement subit dans la température de l'air, ou dans la direction du vent. Cette maladie est très-difficile à guérir. Elle dure quelquefois toute la vie ; et alors les accès deviennent de plus en plus fréquens ; les intervalles moins nets et moins lucides ; l'expectoration dure d'un accès à l'autre avec plus ou moins d'oppression; celle-ci devient enfin continuelle, et la maladie se termine ou par un catarrhe mortel, ou par la phthisie, ou par l'hydropisie de poitrine. Je l'ai cependant guérie quelquefois; et les *remèdes* qui m'ont le mieux réussi, sont : 1. pendant l'accès, l'alkali volatil, l'assa fœtida, les préparations de squille, la gomme ammoniaque, les

fleurs de benjoin (N.s 113), le tartre émétique, l'ipécacuanha et les vésicatoires. J'ai vu aussi la mastication du tabac avoir de très-bons effets. 2. Dans les intervalles, le camphre en doses graduellement augmentées, le cresson des prés (N.° 114), le marrube, la camphrée, les fleurs de benjoin, le kermès minéral, les pilules de Bacher, le changement d'air, et le miel en grandes doses.

On ne voit pas bien fréquemment dans ce pays l'asthme spasmodique, tel que je viens de le décrire, mais on voit souvent des malades avoir une *disposition asthmatique* qui se combine habituellement avec quelque maladie chronique de la poitrine, telle que le catarrhe, ou la phthisie. Les remèdes que je viens d'indiquer peuvent dans ces cas là être occasionnellement combinés avec ceux qu'exige la maladie principale. Depuis quelques années j'ai employé avec quelque succès dans des cas de cette espèce l'eau oxigénée.

5.e Genre.

De la coqueluche.

La *coqueluche* (*Pertussis*) est une maladie épidémique et contagieuse qui attaque surtout les enfans, et qui se manifeste d'abord comme un catarrhe, dans lequel au bout de quelques jours la fièvre cesse, et la toux

ne revient plus que par accès, mais précipitée, convulsive, et avec tant de violence, qu'il semble que le malade est sur le point d'étouffer. Quand il retire sa respiration, l'air qui se précipite dans ses poumons fait un bruit aigu, son visage devient rouge et livide, et ses yeux se gonflent, tous les muscles de la face, du col, du gosier et de la poitrine se contractent, les vaisseaux du nez, de la gorge, des yeux même, se rompent souvent, et il rend du sang par le nez, par la bouche, par toutes les ouvertures de la tête. Dans le sentiment d'angoisse qui le presse, il s'accroche à tout ce qui se trouve à sa portée, pour augmenter la force des secousses par lesquelles il tâche d'expectorer un amas de glaires, qu'il rend enfin, moitié par le vomissement, et moitié par la toux. Alors l'accès finit tout d'un coup, et le malade reprend à l'instant même sa gaîté et son visage naturel. Peu à peu les accès s'éloignent, et deviennent moins fréquens. Sur la fin de la maladie, l'enfant n'en a plus que lorsqu'il fait quelque mouvement brusque, lorsqu'il court, qu'il pleure ou qu'il rit; enfin ils cessent entièrement.

La durée ordinaire de la maladie est de quatre mois. Souvent elle se prolonge fort au-delà; souvent encore elle dégénère en phthi-

sie, ou en fièvre lente; mais pour l'ordinaire, on parvient à l'abréger beaucoup par le régime et les remèdes.

Le *traitement* qui m'a le mieux réussi consiste à donner au malade un léger vomitif d'ipécacuanha, de deux jours l'un, trois fois de suite; après quoi j'emploie l'extrait de ciguë en doses graduellement augmentées, délayé dans de l'eau de roses, et combiné sur la fin de la maladie avec le kina. Je recommande un régime sec; et autant d'exercice que le malade peut en supporter sans fatigue, particulièrement par gestation. — J'ai vu de bons effets d'un remède vanté autrefois par Willis, qui est de conduire tous les jours le malade pendant une heure ou deux dans un moulin en mouvement. — Enfin dans des cas opiniâtres, le changement d'air réussit fréquemment, tant de la campagne à la ville, que de la ville à la campagne (1).

---

(1) M. Autenrieth a conseillé en dernier lieu un autre remède que je crois devoir consigner ici, parce que quoique je n'en aie pas encore beaucoup d'expérience, je l'ai pourtant vu réussir dans un ou deux cas, et qu'il peut avoir son application dans ceux où l'on ne peut en administrer d'autres, comme cela arrive souvent avec les petits enfans. C'est une pommade composée de cinq parties de tartre stibié, et seize de graisse.

Au reste, il faut remarquer que quoique les remèdes guérissent ou soulagent quelquefois sur-le-champ, pour l'ordinaire cependant ils ne font qu'accélérer le cours de la maladie, qui paroît même aller en augmentant sous leur influence. Mais sa durée totale est par là fort abrégée, et réduite pour le moins de quatre mois à six semaines.

III.e Faisceau.

Des Spasmes qui intéressent les fonctions naturelles.

Les principales maladies spasmodiques qui affectent les organes de nos fonctions naturelles, sont la *colique,* la *diarrhée* et le *cholera morbus.* Ces trois maladies ont entr'elles le plus grand rapport.

On en prend trois fois par jour la grosseur d'une noisette pour en frotter l'estomac du malade, jusqu'à ce qu'elle soit bien imbibée. Après quelques frictions, il se manifeste de petits boutons vésiculaires, semblables à ceux de la petite vérole volante. Ces boutons suppurent et se convertissent en croûtes; ce qui n'empêche pas de continuer les frictions, jusqu'à ce que par la chute des croûtes, il se forme de petits ulcères, qui se guérissent spontanément, ou à l'aide de lavages faits avec une forte décoction de ciguë. Voyez la *Bibl. médicale,* Tom. XXIV, p. 276.

1.er Genre.

De la colique.

La *colique* est un spasme des intestins, qui se manifeste par des douleurs dans le ventre accompagnées de vomissemens ou de nausées, et pour l'ordinaire de constipation. La principale circonstance à considérer pour le traitement, est la cause occasionnelle; et cette considération donne lieu à un grand nombre d'espèces différentes, parmi lesquelles les plus fréquentes sont, 1. la *colique venteuse*, 2. la *colique stercorale*, 3. la *colique vermineuse*, 4. la *colique vénéneuse*, 5. la *colique catarrhale*, 6. le *miserere*. Les autres peuvent se rapporter à la diarrhée.

1.° La *colique venteuse* a pour cause l'incarcération de l'air entre deux parties contractées des intestins, d'où il résulte un gonflement douloureux, qui pour l'ordinaire attaque successivement plusieurs parties du canal alimentaire et ne cesse que lorsque l'air s'absorbe et perd son élasticité, ou qu'il s'échappe avec bruit par le haut ou par le bas. Ce gonflement est quelquefois court et passager, mais quelquefois aussi, long et opiniâtre, au point de dégénérer en une *tympanite;* l'intestin qui a pâti devient communément plus foible et

plus incapable de contenir l'air qui le traverse, ce qui donne lieu à de fréquentes rechutes.

Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont, les boissons chaudes et carminatives, telles qu'une infusion de melisse, de camomilles, de menthe, d'anis vert ou étoilé, l'application soutenue de linges, de flannelles, ou, ce qui vaut encore mieux, de tuiles bien chaudes sur le ventre, les noix de Galles données à la manière du Dr. Durand de Dijon (N.° 115), et l'alun recommandé par le Dr. Percival de Manchester (N.° 117). J'ai aussi vu de bons effets des lavemens secs, par lesquels on pompe l'air des intestins au lieu de l'y injecter, et de la poussière de charbon, donnée à l'intérieur par cuillerées à café. — Les meilleurs prophylactiques sont le régime et un long usage d'une infusion de noix de Galles (N.° 116). Les bains froids, les amers, les toniques et surtout de petites doses de rhubarbe sont aussi très-convenables.

2.° La *colique stercorale* est un gonflement douloureux de la totalité des intestins, en conséquence de l'accumulation des matières fécales, accumulation qui fait aussi quelquefois dégénérer en tympanite cette espèce de colique comme la précédente. Les lavemens sont pour l'ordinaire insuffisans. Le seul moyen de

guérison à employer est l'évacuation des matières par des purgatifs, tels que l'extrait cathartique (N.° 118) ou l'huile de ricin. Si les matières sont accumulées dans le rectum, on peut quelquefois les extraire mécaniquement, en curant l'intestin par le moyen d'une cuiller. La précaution la plus essentielle pour prévenir les rechutes, est de tenir constamment le ventre libre par des laxatifs, tels que les aloëtiques, ou de petites doses d'huile de ricin, de magnésie, de crême de tartre, etc. J'ai vu des cas où tous ces remèdes se trouvant inutiles, des moyens très-simples, et en apparence très-insignifians, tels qu'un peu de sucre de lait, une ou deux tasses de café à la crême, ou seulement l'habitude de se présenter tous les jours à la garderobe à la même heure, ont parfaitement bien réussi.

3. *Colique vermineuse.* Rien n'est plus rare à Genève que ces fièvres vermineuses aiguës ou chroniques, qui paroissent avoir pour principale cause un grand amas de vers dans les intestins, fièvres très-communes en d'autres pays, et qui se manifestent même quelquefois avec un caractère épidémique, dans les campagnes de notre Département, mais ne pénètrent jamais dans la ville; nous voyons fréquemment à la vérité des vers dans les maladies aiguës, telles

que les fièvres, et particulièrement dans l'hydrocéphale; mais alors ils sont isolés, ne paroissent avoir aucune part à la production de la maladie, dont ils sont plutôt l'effet que la cause, et leur expulsion ne soulage que peu ou point le malade. Hors de là les vers ne produisent guères que des douleurs de colique, accompagnées d'accidens nerveux plus ou moins graves, mais jamais mortels.

Nous en connoissons trois espèces, *a.* le *Tœnia*, *b.* les *Lombrics* et *c.* les *Ascarides.*

a. Le *Tœnia* est un ver plat comme un ruban, long de plusieurs aunes, composé d'anneaux parfaitement semblables, qui tous ont un suçoir, et qui en se rapetissant peu à peu, se terminent d'un côté par un fil délié, à l'extrémité duquel se trouve un petit bourrelet, qu'on appelle la tête de l'animal. On en connoît un grand nombre d'espèces. La plus ordinaire à Genève et en Suisse, quoique fort rare ailleurs, est le *Tœnia lata* de Linnæus, dont les anneaux sont plus larges que longs, et qui porte ses stigmates ou suçoirs, au centre de chaque anneau, et non pas sur les bords. Il est si fréquent chez nous qu'au moins le quart des habitans l'a, l'a eu ou l'aura. Les symptômes qu'il produit sont des gonflemens dans différentes parties du ventre, des selles irrégulières,

des nausées, des vertiges, des palpitations, des cris et des soubresauts pendant la nuit, de la cardialgie, des défaillances, etc.; mais soit qu'aucun de ces symptômes n'annonce bien sûrement son existence, soit que ce ver ait la faculté de résister à tous nos remèdes, lorsqu'il n'est pas malade, on ne réussit à l'expulser que lorsque, par une maladie qui lui est propre et qui paroît augmenter beaucoup son irritabilité, il se déchire, et qu'il en passe des fragmens plus ou moins longs dans les selles. Si l'on saisit ce moment pour administrer le remède, et que le malade puisse le supporter, ce remède, tel que je l'ai modifié en 1776, ne manque jamais, et fait presque toujours rendre le ver en pelotton sans aucun inconvénient. Il suffit d'administrer au malade trois gros de racine de fougère mâle en poudre, délayée dans cinq à six onces d'eau, ou incorporée en bols avec quelque syrop, et par dessus, deux onces d'huile douce de ricin, donnée par cuillerées à soupe de demi-heure en demi-heure, dans du bouillon.

Ce remède ne réussit qu'imparfaitement pour l'expulsion du ver *cucurbitain*, qui heureusement est chez nous aussi rare qu'ailleurs, et qui diffère des autres espèces de tænia, en ce que ses anneaux plus longs que larges se déta-

chent très-facilement les uns des autres, sous la forme de pepins de courge, et ont leur suçoir sur les bords. Je n'ai jamais eu le bonheur de l'expulser en entier, non plus qu'une autre espèce de tænia fort étroit, et à stigmates latéraux (*tœnia vulgaris*), qu'on voit quelquefois, et qui paroît différer du cucurbitain, en ce que ses anneaux se détachent plus difficilement les uns des autres, et n'ont pas, comme ceux du cucurbitain, une vie indépendante de la grande chaîne qui constitue l'animal entier. L'huile de ricin m'a cependant paru plus efficace que les autres purgatifs pour faire disparoître ces vers sans les expulser (peut-être en les tuant); et j'ai aussi obtenu cet effet d'un électuaire composé de miel et de poussière d'étain, à la manière du Dr. Alston (N.° 119).

b. Les *Lombrics* sont des vers longs et ronds, pointus par les deux bouts, semblables en apparence aux vers de terre, dont ils diffèrent cependant par leur sstructure. Les enfans y sont beaucoup plus sujets que les adultes. Ces vers s'engendrent très-facilement, puisqu'on en voit souvent d'isolés dans des maladies accidentelles. Les symptômes qu'ils produisent sont la pâleur du visage, la démangeaison au nez, le gonflement de la lèvre supérieure, une grande irrégularité dans l'appétit et dans les selles, des

grincemens de dents pendant la nuit, un sommeil agité et interrompu par des soubresauts, et quelquefois des accès de fièvre irréguliers. Les meilleurs remèdes pour les expulser sont la *mousse de mer*, en syrop ou en infusion (N.os 120 et 121), et le *semen contra* (*artemisia santonicum* appelée dans ce pays *grenette*), en poudre, ou en infusion (N.° 122), suivis de quelque purgatif ou administrés en même temps.

c. Les *Ascarides* sont de très-petits vers blancs, pointus par les deux bouts, et de la longueur d'une petite épingle. Ils se logent aux environs du fondement, et y occasionnent de grandes démangeaisons. Souvent aussi ils donnent de vives douleurs de colique. Ils se reproduisent avec une grande facilité, particulièrement si l'on mange du fromage, et l'on a beaucoup de peine à les détruire. Ce qui m'a réussi le mieux, c'est de fréquentes doses d'huile de ricin.

4. *Colique vénéneuse*. Les poisons végétaux donnent souvent des douleurs de colique, mais avec diarrhée. C'est pourquoi je les range dans le genre suivant. Les poisons minéraux, tels que l'arsenic, le sublimé, etc. en produisent souvent aussi de très-vives, mais avec inflammation. Il en a été question dans l'article

des *Enteritis*. Le poison que j'ai principalement en vue dans cette espèce, c'est le plomb qui, soit qu'on le prenne à l'intérieur dans du vin frelaté, soit qu'on le manie trop fréquemment, et trop imprudemment, dispose presque toujours à de grandes douleurs dans le ventre, qui reviennent par accès et sont accompagnées d'une constipation opiniâtre. C'est ce qu'on appelle la *colique des peintres*. Elle a ceci de particulier, c'est qu'elle produit à la longue une foiblesse paralytique des extrémités, et surtout aux poignets. Cette maladie est heureusement assez rare à Genève. Je l'ai cependant vue quelquefois, particulièrement chez les polisseurs d'acier qui se servent d'un laminoir de plomb, sur lequel ils appuyent fortement avec le doigt la pièce d'acier qu'ils veulent polir, pendant que la roue tourne. Il m'a paru que le danger de ce métier ne vient pas précisément de ce contact, mais de ce que l'artiste porte fréquemment son doigt à la bouche pour l'humecter et le rafraîchir. Car les accidens ont cessé lorsque par mon conseil il a eu la précaution d'avoir à côté de soi, dans ce but, un verre d'eau ou une éponge mouillée. Quoiqu'il en soit, la colique des peintres se traitoit autrefois à Paris par le tartre stibié, et par des purgatifs irritans. Je n'ai jamais employé cette méthode, qui a été fort

blâmée par le Dr. Tronchin ; mais je n'ai pas assez d'expérience de la maladie pour rien prononcer sur le meilleur traitement à suivre. Celui que j'ai adopté, et qui m'a fort bien réussi dans le petit nombre de malades que j'ai vus, consiste à les purger fréquemment avec de l'huile de ricin, et à leur faire prendre dans les intervalles de la valériane et des bains froids.

5. La *colique catarrhale*, qui est de beaucoup la plus fréquente, est comme les affections qui portent ce nom, produite par une transpiration arrêtée en conséquence du froid ou de l'humidité. Elle se guérit comme ces affections par les boissons chaudes, adoucissantes et légèrement diaphorétiques, telles qu'une infusion de sureau avec de la confection, de l'eau de riz, des émulsions, des mucilagineux, en y ajoutant l'application des linges ou des flanelles chaudes, les fomentations et les lavemens adoucissans. Les anodins sont souvent très-convenables. — Les prophylactiques sont aussi, comme dans le catarrhe, de bons habillemens, et une attention soutenue à se garantir du froid et de l'humidité, surtout aux pieds. Il faut aussi éviter soigneusement la constipation.

6. Le *miserere* est une maladie formidable qui se manifeste par les plus violentes douleurs

de colique, accompagnées d'un extrême accablement, avec beaucoup d'angoisse, et des vomissemens continuels, mais sans fièvre. C'est ce qui les a fait distinguer des coliques inflammatoires, quoiqu'elles soient encore plus promptement mortelles, puisque pour l'ordinaire le malade périt en moins de vingt-quatre heures. À l'ouverture, on trouve communément une partie des intestins sphacélée d'une gangrène noire et livide, comme dans les maladies inflammatoires, ou grise et sans aucune apparence de phlogose. On trouve souvent encore l'estomac et les intestins troués, et les boissons, les alimens, quelquefois même des vers et des matières fécales épanchées dans le basventre, ce qui accélère la mort. Cette maladie est souvent produite par les mêmes causes que les espèces précédentes. Souvent elle paroît tenir à un principe de goutte ou de rhumatisme. Souvent encore elle n'a aucune cause assignable, et je l'ai vue survenir sans qu'il fût possible de concevoir pourquoi, et avec des caractères également fâcheux, tantôt au sein de la plus brillante santé, tantôt au milieu de fièvres bilieuses dans lesquelles le malade avoit été pendant plusieurs jours à la diète, et n'avoit commis aucune imprudence.

Quant au traitement, le danger est si grand

et si pressant, qu'on ne sauroit trop accumuler ici tous les moyens de guérison, les bains, les fomentations, les émulsions, les laxatifs doux et sûrs, tels que l'huile de ricin, les anti-émétiques, tels que les saturations salines, les lavemens; les vésicatoires, et surtout le kina. On ne trouve communément aucun moment de la maladie où la saignée soit admissible, parce que les symptômes de gangrène rendent dès le commencement l'accablement extrême. S'il y a lieu à quelque évacuation de ce genre, ce ne peut être que par les sangsues.

2.d Genre.

De la Diarrhée.

La *diarrhée* est souvent une modification de la colique, produite par les mêmes causes, et accompagnée des mêmes douleurs. Souvent aussi elle subsiste comme symptôme ou suite d'une autre maladie, telle que les fièvres continues, les maladies éruptives, les hémorrhoïdes, la dyssenterie, la dyspepsie, la phthisie, etc. souvent encore elle tient à une affection organique des intestins, ou des organes voisins, ou à l'abondance de la bile ou des mucosités qui tapissent le canal alimentaire, et que l'irritation résout en une sérosité âcre. En un mot, la diarrhée n'est presque jamais une

maladie idiopathique, mais comme symptôme elle exige souvent un traitement particulier, et mérite plus d'attention que le fond du mal.

Il importe de l'envisager relativement à ses causes prochaines, et sous ce point de vue j'en distingue trois espèces, selon qu'elle dépend, *a.* du resserrement des intestins ; *b.* de leur irritation, ou *c.* de leur atonie.

a. Dans la première on peut ranger toutes les diarrhées qui dépendent d'un rétrécissement dans le canal des intestins, produit par quelque spasme antérieur, ainsi que celles qui tiennent à leur compression par quelque tumeur voisine. Ici les matières sont souvent aplaties comme un ruban. — Les remèdes sont inutiles dans ces maladies ; mais elles se guérissent quelquefois à la longue par une grande attention à éviter toutes les causes d'irritation ou de relâchement, et par un régime sec, propre à faire des matières dures qui dilatent peu à peu l'intestin.

b. Dans la seconde espèce, on peut ranger, 1. toutes celles qui tiennent à des poisons, tels que des purgatifs violens, de mauvais champignons, etc. Celles-ci n'exigent qu'une boisson abondante, pour délayer le poison et diminuer par là son activité, ou si l'on est à temps d'en débarrasser l'estomac, un émétique doux ; 2. celles qui viennent de la surcharge des in-

testins par une indigestion, ou par l'accumulation des matières fécales. Une boisson chaude, abondante, et légèrement aromatisée, telle qu'une infusion de mélisse ou de camomilles, est ici le principal remède; et si après la cessation de la diarrhée, il reste des symptômes de saburre, la rhubarbe complétera l'évacuation; 3. celles qui tiennent aux vers, et qui se traitent comme les coliques vermineuses; 4. celles qui tiennent au froid ou à l'humidité. Ce sont les plus fréquentes. Je les traite avec succès par l'ipécacuanha, la corne de cerf (N°s. 123 et 124), les émulsions et les anodins en petites doses; 5. celles qui tiennent à une surabondance habituelle et chronique de bile, qui se corrige par les sucs d'herbes, la limonade et les fruits rouges; 6. à un engorgement hémorrhoïdal, qui demande aussi des sucs d'herbes, et l'application réitérée des sangsues; ou 7. enfin, à une irritation éloignée, telle que la dentition. Les adoucissans, les mucilagineux, les bains tièdes et les absorbans, sont ici les meilleurs remèdes.

c. Dans la troisième espèce, je range; 1. les *diarrhées colliquatives*, qui terminent presque toujours les fièvres lentes; 2. celles qui surviennent par épuisement dans la convalescence d'une maladie longue; 3. celles qui suc-

cèdent à une diarrhée d'irritation, long-temps prolongée, lorsque les douleurs ont cessé. Les anodins, les styptiques et les toniques, tels que l'opium et la rhubarbe en petites doses, le cachou, le diascordium, la décoction de glands grillés, la noix de Galles, la teinture de corail (N.° 125), etc. joints à un régime sec et nourrissant, à un exercice proportionné aux forces du malade, et à des boissons légèrement astringentes, sont dans ces dernières espèces de diarrhée les remèdes les plus convenables.

3.e Genre.

Du Cholera morbus.

Le *Cholera morbus* ou *trousse-galant*, est une maladie d'été qui ne se manifeste guères que dans les mois de juillet, d'août et de septembre, et qui survient tout d'un coup par des vomissemens, des douleurs de colique, et une diarrhée tellement précipitée que le malade se laisse souvent aller sous lui, d'autant plus que la maladie est accompagnée d'une extrême prostration de forces et de violentes crampes dans les gras de jambes. L'accablement est tel que le malade pâlit, son pouls devient petit, irrégulier et presque nul. Il paroît mourant. Cependant, la maladie n'est mortelle pour

l'ordinaire que lorsque quelque accident la prolonge et la fait dégénérer en fièvre maligne. Communément au bout de quelques heures la violence des symptômes diminue et le malade se guérit dans l'espace de quelques jours.

Le traitement qui m'a le mieux réussi consiste à donner d'abord un julep composé d'une saturation éthérée et succinée, dans laquelle on délaie de la confection d'hiacinthe (N.° 126.). On administre en même temps au malade une grande abondance d'eau de poulet : on le nourrit de panades; et sur la fin de la maladie, lorsque les symptômes sont bien dissipés, on le purge deux ou trois fois avec quelque préparation de rhubarbe. Si la maladie se prolonge, et prend le caractère d'une fièvre maligne, on la traite comme telle par les toniques, mais sans perdre de vue que sa cause principale est une surcharge de bile fort âcre, qui exige toujours des boissons abondantes et douces, et des purgatifs astringens, tels que la rhubarbe.

Les champignons et autres poisons végétaux produisent quelquefois des symptômes analogues à ceux du cholera et qui se traitent de même.

IV.e Ordre. (*Vesaniæ.*)

Des maladies de l'Ame.

Les maladies de l'ame qui forment le 4me. ordre des Neuroses ou maladies nerveuses, sont : 1. *l'imbécillité* (*amentia*) ; 2. la *mélancolie* (*melancholia*), qui n'est qu'une folie partielle, et 3. la *folie* complète (*mania.*)

Toutes ces maladies, quoique très-différentes les unes des autres, ont entr'elles de grands rapports et surtout celui-ci, c'est qu'il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer ici une ligne de démarcation bien prononcée entre l'état de santé et l'état de maladie ; en sorte que de quelque manière qu'on définisse l'imbécillité ou la folie, et quelque sage qu'on puisse supposer un homme, il se trouvera toujours compris dans la définition, susceptible d'être affecté d'une manière bizarre par certains objets extérieurs, manquant à quelques égards de jugement, égaré par ses passions à d'autres. Aussi n'y a-t-il rien de plus difficile que de décider en justice si un homme est imbécille ou fou ; et souvent dans les procès de cette espèce, les mêmes traits ont été cités de part et d'autre pour prouver la réalité ou la non-existence de ces maladies. C'est pourquoi c'est au moraliste à les suivre dans le

cours ordinaire de la vie. Ce n'est que dans leurs degrés extrêmes qu'elles sont du ressort de la médecine. Laissant donc de côté toute distinction subtile entre l'état de santé et l'état de maladie, et sans perdre le temps à les bien définir, ni même à les décrire exactement, je me borne aux caractères suivans,

1.er Genre.

De l'Imbécillité (*Amentia.*)

L'*Imbécillité*, est cet état de l'ame dans lequel elle est incapable de comparer les objets entr'eux, d'en saisir les rapports, et d'en tirer des conséquences. Cet état est pour l'ordinaire accompagné de la perte, de la privation, ou d'un grand affoiblissement de la mémoire. Il peut être produit par plusieurs causes très-différentes; il importe pour le traitement de les considérer séparément. 1. C'est souvent une *maladie de naissance*, dans les pays surtout où il y a beaucoup de goîtres (1). Les enfans nés imbécilles s'appellent des *Crétins*. Il y en

(1) Ce n'est pas cependant qu'il y ait aucun rapport direct entre l'imbécillité et le goître; car on voit beaucoup d'imbécilles qui n'ont point de goître, et beaucoup de goîtreux qui sont bien éloignés d'être imbéciles. Voyez *la Bibl. Brit. Sc. et arts*, vol. XXXIV. p. 376.

a peu à Genève, et on les considère comme incurables. 2. Une seconde cause de l'imbécillité, c'est la privation de l'ouïe. Les *sourds de naissance* paroissent fréquemment imbécilles, et l'on ne peut douter que souvent ils ne le soient réellement jusqu'à un certain point; car, privés comme ils le sont de toutes les occasions de s'instruire, d'apprendre une langue et d'étendre leurs idées par la conversation, il est moralement impossible que leurs facultés intellectuelles ne s'abâtardissent beaucoup par le manque d'exercice. Comment enseigner quelque chose à un enfant qui n'entend rien? Cependant on a trouvé ce précieux secret, et depuis cette belle découverte, l'expérience nous a prouvé que lorsqu'un instituteur habile a donné aux sourds toute l'éducation dont ils sont susceptibles, leurs facultés morales et rationelles sont pour le moins égales à celles des autres hommes (1). Ce n'est donc que lorsqu'on a

---

(1) Nous en avons un exemple frappant à Genève dans la personne d'une respectable mère de famille, qui, sourde de naissance au point de ne pas entendre les bruits les plus forts, a cependant appris, dès la plus tendre enfance, non-seulement à lire, à écrire et à chiffrer, aussi bien que qui que ce soit, mais encore à comprendre parfaitement par le mouvement des lèvres

négligé de leur procurer cet avantage qu'ils deviennent imbécilles. 3. La *vieillesse* émousse toujours du plus au moins la sensibilité et rend les opérations de l'esprit plus difficiles. Quand ces effets sont exagérés, ils vont jusqu'à produire une imbécillité complète et incurable. C'est ce qu'on appelle, *tomber dans l'enfance.* 4. Une quatrième cause d'imbécillité, c'est une *maladie antécédente*, particulièrement si elle affecte le cerveau d'une manière spéciale. C'est ainsi qu'on voit assez fréquemment les personnes convalescentes d'une fièvre continue, surtout si elle a eu des caractères de malignité, perdre la mémoire, et tomber par cette raison dans une imbécillité plus ou moins complète. J'en ai vu un exemple à la suite d'une fièvre bilieuse très-grave, dans laquelle cependant la tête n'avoit point été affectée. J'ai vu même de simples fièvres tierces assez légères produire cet effet. Mais on l'observe beaucoup plus fré-

---

tout ce qu'on lui dit, et à parler elle-même d'une manière très-intelligible pour ceux qui sont accoutumés au son de sa voix, qu'elle ne peut cependant modifier comme nous, parce qu'elle ne s'entend pas. Aussi le Gouvernement de notre République (car c'étoit avant notre réunion) crut-il devoir honorer le talent et les succès de l'habile instituteur (M. Ulric de Zurich), qui l'avoit ainsi rendue à la société, par une médaille frappée à cette occasion.

quemment dans les convalescences de maladies nerveuses, telles que l'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie et l'hydrocéphale. Cette espèce se guérit pour l'ordinaire à la longue, soit par un régime fortifiant, soit par les antispasmodiques et les toniques, tels que la valériane et le kina. Quand elle est incurable, c'est parce qu'elle tient à une affection organique produite par la maladie. Car, 5. toutes les *causes de compression* dans le cerveau, telles que les tumeurs fongueuses, l'accumulation de sérosité ou de matière gélatineuse entre les membranes, la dilatation extrême des artères ou des veines, affection qui dans d'autres circonstances peuvent produire l'apoplexie, la paralysie, l'hydrocéphale, peuvent aussi produire l'imbécillité. Dans ces cas-là, le mal commence par un affoiblissement sensible de la mémoire et va graduellement en augmentant jusqu'à l'imbécillité la plus complète; et alors la maladie se complique pour l'ordinaire d'affections épileptiques, qui aboutissent enfin à une mort subite. Cette espèce d'imbécillité est absolument incurable. Mais il est souvent difficile de la distinguer des suivantes : 6. Toutes les causes de *spasme* qui agissent puissamment sur le système nerveux, produisent quelquefois l'imbécillité. Telles sont les grandes passions, la peur, la

terreur, les fortes contractions d'esprit, et finalement les poisons, parmi lesquels celui dont nous sommes le plus fréquemment appelés à voir les tristes effets, est l'abus du vin et des liqueurs spiritueuses. Toutes ces causes, dis-je, produisent tantôt d'autres maladies nerveuses, et tantôt l'imbécillité, sans qu'il soit possible de distinguer à quoi tient cette différence. Leurs effets sont quelquefois susceptibles de guérison par les antispasmodiques et les toniques, et par une attention soutenue à éviter le retour de l'impression nuisible. Mais pour l'ordinaire, lorsqu'elle produit l'imbécillité, celle-ci résiste aux remèdes, et devient plus incurable que d'autres affections nerveuses. 7. Enfin, j'ai vu fréquemment un léger degré d'imbécillité, ou plutôt de perte de mémoire survenir tout d'un coup comme une attaque d'apoplexie ou de paralysie, et en tenir lieu. Dans ces cas-là les sangsues appliquées aux tempes ou au fondement en cas de pléthore, et un grand vésicatoire à la nuque, en y joignant quelque purgatif un peu brusque, manquent rarement de guérir le malade; mais une rechute plus grave est à craindre.

2.e Genre.

De la Mélancolie.

La *Mélancolie* est de toutes les maladies de l'ame la plus commune. C'est un état de déraison qui ne porte que sur un seul objet, qui laisse sur tous les autres une pleine et entière liberté d'esprit, mais qui concentre toutes les facultés de l'ame sur l'objet de la maladie, lequel est toujours d'une nature sinistre ; en sorte que les malades sont presque incapables de s'occuper d'aucun autre sentiment que de celui de la profonde tristesse qui les accable, et qui les rend tellement malheureux que la plupart cherchent à s'ôter la vie et y parviennent souvent. Cette maladie qui porte chez nous le nom de *vapeurs*, est rarement mortelle par elle-même. Je connois un grand nombre de femmes (car elles y sont beaucoup plus sujettes que les hommes) qu'elle a rendues souverainement à plaindre pendant plusieurs mois. Presque toutes se sont guéries. J'en ai vu qui en ont été atteintes pendant 18 mois de suite, quelques-unes même, mais très-rarement, fort au-delà. Communément les attaques ne sont pas à beaucoup près aussi longues, mais les malades sont sujettes à des rechutes plus ou moins fréquentes.

Je distingue dans la pratique deux espèces de mélancolie.

1. La *Mélancolie accidentelle*, qui est produite pour l'ordinaire par des causes morales, telles qu'une passion violente et malheureuse, une grande et irréparable perte, un retour pénible sur soi-même, ou un excès de dévotion, la crainte de l'enfer, les combats de l'incrédulité contre la piété, etc.

Cette maladie attaque indifféremment les jeunes personnes, et celles qui sont avancées en âge. Elle participe plus de la nature de la folie que de l'hypocondrie. Elle est même fréquemment accompagnée non-seulement d'insomnie, mais encore d'accès violens de spasme et de déraison complète, ou au moins de pleurs et de désespoir, tels que les malades deviennent extrêmement à charge à leurs alentours, très-difficiles à gouverner, toujours prêts à se tuer, si on les perd un seul instant de vue, provoquant toujours les conversations sur leur état, et s'irritant des consolations qu'on leur donne, ou si l'on garde avec eux le silence, se plaignant amèrement de l'indifférence qu'on leur témoigne. — Dans cette espèce, indépendamment des moyens moraux de guérison, qui ne sont pas toujours faciles à diriger et qui demandent beaucoup d'adresse, les remèdes qui

m'ont le mieux réussi, sont les bains tièdes alternés avec les bains froids, les antispasmodiques et surtout l'opium en grandes doses.

2. La *mélancolie constitutionnelle* est indépendante des causes accidentelles et étrangères. Ce sont surtout les femmes qui ont atteint l'âge critique qui y sont exposées. Elle tient plus de l'hypocondrie que de la folie; mais elle en diffère en ce que l'atonie porte moins directement sur l'estomac et les intestins, qui font bien leurs fonctions. Les malades ne sont pas à beaucoup près aussi agités que dans la mélancolie accidentelle. Ils sont tristes et abattus, indifférens à tout, sans courage et dans un état d'apathie qui leur donne le dégoût de la vie, et les rend incapables de prendre plaisir à rien. La maladie est souvent héréditaire; elle revient périodiquement au bout de quelques mois, et alors l'intervalle des accès est communément marqué par un excès d'activité, de gaieté et d'exaltation qui fait présager le retour de la mélancolie. Elle paroît presque toujours tenir à quelque engorgement dans le système de la veine-porte; car s'il survient ou une abondante évacuation hémorrhoïdale, ou un retour des règles, ou même une jaunisse complète et permanente, il arrive assez fréquemment que la mélancolie cesse et ne revient plus. Aussi les

remèdes qui ont le plus de succès sont, l'application réitérée des sangsues au fondement ou à la vulve, les sucs d'herbes légèrement purgatifs et les suppositoires aloëtiques. J'ai vu aussi de bons effets dans ces cas-là de l'eau oxigénée, et des oxides métalliques. Mais les voyages et la distraction, quand le malade en est susceptible, ont encore plus de succès que les remèdes, tant dans cette espèce que dans la précédente.

3.e Genre.

De la Folie.

La *Folie* (*Mania*) est un état violent de déraison complète avec exaltation, fureur, défiance très-ombrageuse, une grande force de corps, et souvent plus d'esprit, de mémoire et de saillies heureuses dans les accès que dans l'état de santé. On ne peut pas dire que les fous manquent complètement de jugement; car ils ont de la ruse, de la finesse et de la persévérance. Mais ils voient les objets autrement qu'ils ne sont, et en tirent par là même des conséquences extravagantes. Leurs sensations et leurs appétits sont quelquefois dénaturés au point de manger leurs excrémens, de prendre des pierres pour des diamans; quelquefois ils croient voir des phantômes ou en-

tendre des bruits extraordinaires, et ces illusions les font divaguer très-brusquement. Ils sont tous plus ou moins insensibles au froid et à la contagion. Ils ne dorment que peu ou point. Dans les intervalles de fureur, ils paroissent doux et caressans, mais plus ou moins imbécilles. Quand la maladie se termine par la mort, ce qui arrive quelquefois, c'est pour l'ordinaire en se convertissant en une fièvre continue qui prend très-promptement un caractère de malignité. A l'ouverture des cadavres, on trouve presque toujours la substance du cerveau plus dure que dans l'état de santé.

Les causes qui paroissent produire la folie, sont : 1. les mêmes que celles de la mélancolie accidentelle ; 2. la cessation brusque d'une autre maladie, et surtout d'une maladie de la peau, telle que la gale, les dartres, etc. Ces causes produisent indifféremment l'imbécillité, la mélancolie ou la folie. Ces trois maladies se succèdent ou se combinent souvent l'une avec l'autre, et l'ouverture des cadavres présente fréquemment dans les deux premières les mêmes apparences que dans la dernière.

Quant au traitement, si l'on a lieu de croire que la maladie tient à la répercussion de quelque affection cutanée, il faut se hâter de rétablir, à la surface, des foyers d'irritation par

des vésicatoires, des sétons et des cautères, ou même, s'il est possible, rappeler la maladie primitive. C'est ainsi que j'ai réussi une fois à guérir une folie très-rebelle dont une jeune fille de 18 ans étoit atteinte depuis 3 mois pour avoir été guérie trop brusquement, et par des moyens extérieurs seulement, d'une gale abondante. Je la fis coucher dans des draps de galeux. Je rappelai ainsi une éruption générale, et avec elle la raison de la malade ; je traitai ensuite la gale méthodiquement et avec succès par des remèdes internes, sans produire aucune rechute de démence ; mais l'on n'a cette ressource que dans un petit nombre de cas. Dans les autres, les remèdes qui réussissent le mieux, sont les évacuans les plus actifs, l'opium en grandes doses, et surtout un changement complet dans les habitudes et la manière de vivre du malade, joint à une grande liberté d'agir et de promener, tempérée par des moyens de contrainte en cas d'écarts. Les coups et la terreur ont eu quelquefois des succès ; mais l'humanité les réprouve, d'autant plus qu'ils ont souvent aggravé le mal.

Outre l'imbécillité, la mélancolie et la folie, le Dr. Cullen range parmi les maladies de l'ame, le *somnambulisme*. Je n'ai rien vu de parfaitement semblable à ce qu'on en raconte, si ce

n'est dans certaines affections hystériques qui m'ont présenté quelques phénomènes analogues. Mais j'ai vu fréquemment le sommeil provoquer des attaques d'asthme, d'épilepsie, ou d'autres maladies nerveuses, parmi lesquelles il en est une que le Dr. Cullen considère aussi comme une espèce de somnambulisme, c'est le *cochemar* (*ephialtes* ou *incubus*), maladie singulière qui consiste en une sensation de pression extraordinaire sur la poitrine ou sur la tête, survenant tout d'un coup après une heure ou deux de sommeil, et revenant tous les soirs (1).

---

(1) J'ai vu un cas de ce genre fort extraordinaire et fort opiniâtre. C'étoit un voyageur âgé de 25 à 30 ans, qui ne pouvoit s'endormir dans sa chaise de poste en mouvement, sans être réveillé tout d'un coup au bout de quelques instans par une sensation très-pénible, comme si un poids énorme lui étoit tombé sur le cerveau. Sa tête se courboit en avant sous ce poids imaginaire, il ne pouvoit parler, et tout son corps étoit en même temps saisi d'un tremblement convulsif qui duroit assez long-temps. Cela ne lui arrivoit jamais ni lorsqu'il s'endormoit en repos, ni lorsqu'il pouvoit résister au sommeil dans sa chaise. Il falloit la réunion de ces deux circonstances, le mouvement et le sommeil, pour le plonger dans cet état. Mais comme ses affaires l'obligeoient fréquemment à voyager de nuit, il avoit extrêmement à cœur de se guérir. Après avoir essayé inutilement plusieurs autres antispasmodiques, j'eus

J'ai vu encore un grand nombre d'enfans être réveillés toutes les nuits en sursaut par des *songes effrayans* , au point d'être pâles et tremblans long-temps après leur réveil. J'en ai vu un, chez lequel ces symptômes alloient jusqu'à lui donner toutes les nuits un véritable accès de folie, qui duroit une heure ou deux, et pendant lequel l'enfant ne reconnoissoit aucun des objets qui l'entouroient, jusqu'à-ce qu'enfin une soupe qu'on lui présentoit dès le commencement de l'accès frappât ses regards. Il la mangeoit avec avidité et se trouvoit aussitôt après parfaitement bien. Dans tous ces cas-là j'ai employé les antispasmodiques et particulièrement les fleurs de zinc avec succès.

IIIe. Classe.

Des Cachexies.

Les *Cachexies* qui constituent la 3e. classe des maladies, sont celles dans lesquelles l'apparence extérieure du corps est essentiellement

---

enfin recours aux pétales du cresson des prés (*Cardamine pratensis*), remède fort recommandé dans l'asthme nerveux, par le Dr. Baker, à la dose de deux à quatre gros par jour; ce remède délivra entièrement mon malade de ces accidens, et lui rendit la faculté, très-précieuse pour lui, de dormir en voyageant, sans en être incommodé.

altérée, ou par une excessive *maigreur*, ou par quelque *intumescence*, soit générale, soit affectant une grande partie du corps; ou par quelque *vice de la peau* (*impetigo*) tenant à une cause générale, avec difformité évidente, et quelque symptôme morbifique. Delà, trois ordres de cachexies; (*marcores*, *intumescentiæ*, *impetigines.*)

Ier. Ordre.

Des maladies caractérisées par une excessive maigreur. (Marcores.)

Dans le premier ordre, je compte quatre genres, 1. les *Fièvres lentes* (*Tabes*); 2. les *Fièvres hectiques*; 3. la *Phthisie*; 4. le *Marasme*, (*Atrophia*). Les deux et même les trois premiers, qu'on confond souvent sous le nom de *maladies de langueur*, sont pour l'ordinaire des maladies secondaires, mais qui méritent d'être traitées à part, vu qu'elles exigent des moyens de guérison particuliers, et que d'ailleurs la maladie primitive est souvent légère, inaperçue, et toujours fort courte en comparaison.

Toutes les maladies de cet ordre ont entr'elles le plus grand rapport, le marasme dégénérant souvent en fièvre lente, la fièvre lente en fièvre hectique, et la fièvre hectique en

phthisie. Toutes exigent 1°. une nourriture douce et facile à digérer; 2.° des toniques propres à soutenir les forces. La diète blanche et le kina sont la base du traitement.

1.er Genre.

Des Fièvres lentes (Tabes).

Leurs symptômes principaux sont un amaigrissement rapide et une fièvre uniforme et constante, marquée par la chaleur et la sécheresse de la peau, et par la fréquence du pouls, qui pour l'ordinaire est foible et petit. Quelquefois la maladie se termine au bout de quelques semaines; plus communément sa durée est de plusieurs mois. La cause prochaine est presque toujours une inflammation sourde à la surface de quelqu'un des viscères, inflammation souvent inaperçue, masquée sous l'apparence d'une autre maladie, et alors toujours lente, obscure et absolument intraitable par les saignées et les antiphlogistiques ordinaires.

En me bornant aux fièvres lentes qu'on voit le plus fréquemment à Genève, en les caractérisant par la maladie primitive qui y a donné lieu, et sans parler des fièvres scrofuleuses, vénériennes, ou cancéreuses, j'en compte huit espèces, assez distinctes les unes des autres.

1. Les *Fièvres bilieuses* se prolongent souvent au-delà de leur durée ordinaire, et dégénèrent en fièvres lentes. On ne peut pas déterminer le moment où la maladie commence à mériter cette dénomination. Mais si au bout de six semaines révolues, une fièvre bilieuse dure encore, sans redoublemens marqués, et sans symptômes de saburre, on est fondé à supposer qu'elle est entretenue par une inflammation sourde dans le bas ventre; et alors il faut recourir à la diète blanche et au kina. Si la maladie se termine par la mort, celle-ci est ordinairement précédée par une extrême et subite augmentation de foiblesse, par du météorisme, de fréquentes douleurs de colique, de la diarrhée, des sueurs colliquatives, de l'œdème dans les extrémités, etc.; à l'ouverture, on trouve communément les intestins, ou recouverts d'une légère croûte purulente, sans aucun foyer particulier de suppuration, croûte par laquelle ils contractent entr'eux, et avec les organes voisins, des adhérences non naturelles; ou parsemés à leur surface de points gangréneux, qui quelquefois percent l'intestin, et produisent un épanchement; ou uniformément sphacélés d'une gangrène blanche et sans phlogose, dans une partie plus ou moins étendue; ou enfin, et ce sont surtout les gros intestins qui présentent

cette apparence, extrêmement contractés et d'un calibre beaucoup plus petit que dans l'état de santé.

2. La *Péripneumonie* dégénère non-seulement en phthisie proprement dite, par l'effet d'une suppuration dans l'intérieur du poumon, mais encore en fièvre lente, de la nature de celles dont il est ici question, par l'exsudation d'une croûte purulente qui produit entre les poumons et la plèvre ces adhérences qu'on rencontre si souvent dans les cadavres. Ces adhérences sont presque toujours plus ou moins irritées à leur formation, et donnent lieu à la continuation de la fièvre et des douleurs, avec une toux sèche et de l'oppression, symptômes qui durent fort long-temps, et aboutissent quelquefois à une phthisie, mais sont plus souvent encore susceptibles de guérison par des vésicatoires réitérés, par le lait d'ânesse, par le régime, et les adoucissans.

3. Les *Coliques inflammatoires* sont susceptibles de la même dégénération; et la fièvre lente qui en résulte est caractérisée par des douleurs vagues de colique, de la tension et de la sensibilité dans le bas ventre, des selles irrégulières, souvent des maux de cœur et des vomissemens. Elle se guérit pour l'ordinaire par la ciguë et la jusquiame, en doses graduel-

lement augmentées, et par les fomentations, les cataplasmes émolliens, les embrocations huileuses, les lavemens adoucissans, etc. — Si les malades périssent, l'ouverture présente les mêmes désordres que dans la première espèce, mais avec des apparences de phlogose plus distinctes.

4. Une fièvre lente est assez fréquemment la conséquence d'un *rhumatisme aigu*, lorsqu'il affecte le cœur. A l'ouverture, on trouve communément cet organe extrêmement grossi, et quelquefois recouvert d'une croûte plus gélatineuse que purulente (1). Les meilleurs

---

(1) Cette croûte se trouve entre le péricarde et le cœur. J'ai vu un cas dans lequel, gélatineuse encore du côté du cœur, elle s'étoit convertie du côté du péricarde en une substance solide, fibreuse et charnue, de l'épaisseur de près d'un demi-pouce. Le malade étoit un jeune garçon de dix ans, qui, trois ans auparavant, avoit eu un catarrhe inflammatoire, à la suite duquel il étoit demeuré sujet à des accès de suffocation et d'oppression, qui ne l'empêchoient pas de se porter fort bien en apparence dans les intervalles, et de prendre beaucoup d'exercice, sans en être éprouvé. Ces accès devinrent très-fréquens dans le cours d'une fièvre rhumatismale, qui dura quatre semaines, et qui paroissoit cependant sur sa fin, lorsqu'un accès plus violent que les autres, l'emporta presque subitement. — J'ai vu un autre cas dans lequel, après un an de fièvre lente, ca-

remèdes sont ici, outre le lait d'ânesse et le régime, un long usage d'antiphlogistiques et d'adoucissans, tels que le sucre de lait et le nitre, et une attention soutenue à éviter tout ce qui peut accélérer la circulation, et particulièrement le mouvement musculaire : celui de gestation, s'il est bien doux, ne fait point de mal.

---

ractérisée par un pouls fréquent, inégal et intermittent, avec beaucoup d'oppression et de palpitation au moindre mouvement, et cela à la suite d'un rhumatisme aigu, qui s'étoit porté sur le cœur; la malade, qui étoit une jeune fille de 10 à 12 ans, se guérit enfin complètement par le repos et le nitre. Deux ans après elle fit une chute grave sur la tête et en mourut. J'étois curieux de voir comment la nature avoit opéré la guérison d'une maladie qui me paroissoit évidemment avoir pour cause une affection organique du cœur. J'en obtins l'ouverture, et je trouvai le péricarde adhérent au cœur de tous côtés. Cette adhérence avoit probablement été produite par l'exsudation d'une matière coagulable, en conséquence de l'irritation inflammatoire et rhumatismale des deux surfaces. Lorsque l'irritation avoit cessé, l'adhérence s'étoit formée, de la même manière que cela a souvent lieu dans d'autres inflammations membraneuses. Mais ce qu'il étoit difficile de prévoir, c'est que cette adhérence complète de deux organes, qui sont naturellement détachés l'un de l'autre, ne gêneroit absolument point la circulation; et la même difficulté se présente jusqu'à un certain point pour l'explication du cas précédent.

Lorsque le rhumatisme se porte sur le *foie*, il peut de même dégénérer en une fièvre lente, d'une nature un peu différente de celle que produit l'affection du cœur. Elle a plus d'analogie avec celle qui est le résultat de l'inflammation de poitrine; à l'ouverture des cadavres, on trouve communément le volume du foie fort augmenté. C'est particulièrement dans cette espèce que l'acide nitrique, dont on a vanté l'efficacité dans l'hépatite chronique des pays chauds, peut être employé avec avantage.

5. Les *Maladies éruptives* et spécialement la *rougeole* se terminent quelquefois par une fièvre lente, qui ressemble à la seconde espèce, mais qui en diffère par la diarrhée et la foiblesse qui l'accompagnent, symptômes qui exigent plus particulièrement l'emploi des astringens et des toniques (N.os 27, 29, 3, 4), outre le lait et le régime.

6. Celle qui suit la *dyssenterie* est aussi caractérisée par la diarrhée et la foiblesse, mais avec des douleurs dans la partie inférieure des intestins, douleurs qui tiennent à l'irritation inflammatoire, lente et sourde du rectum. Ici les lavemens anodins, mucilagineux et adoucissans sont particulièrement nécessaires.

7. Lorsque la *Diarrhée* est produite par des vers, ou par quelque autre cause irritante, elle

se termine souvent aussi par une fièvre lente, qui, outre les remèdes ordinaires, exige spécialement des astringens.

8. Enfin, il y a des fièvres lentes qui se manifestent *spontanément*, sans avoir été précédées par aucune maladie apparente, si ce n'est le marasme, qui, quand il est mortel, se termine toujours ainsi.

On peut encore ranger au nombre des fièvres lentes, le *Diabète*, maladie extrêmement rare chez nous, mais dont j'ai pourtant vu un ou deux exemples, et qui, quand elle est complètement développée, est toujours accompagnée de tous les symptômes qui caractérisent ces sortes de fièvres. Elle consiste essentiellement dans une excrétion d'urines tellement abondante qu'elles surpassent de beaucoup la boisson. Mais ces urines ne sont pas de la même nature que dans l'état de santé. Elles contiennent beaucoup de matière sucrée, et deviennent susceptibles de fermentation. Le principal moyen de guérison est, dit-on, un régime entièrement animal, et la privation absolue de tous les alimens végétaux (1). — Il y a une autre espèce de diabète, dans lequel les urines,

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* Vol. VII, pages 307 et suiv. Vol. VIII, pages 147, 168, etc.

quoique très-abondantes, conservent leurs propriétés naturelles. Celle-là porte le nom de *Diabète insipide*, par opposition au *Diabète sucré*, dont je viens de parler. Mais il n'est que bien rarement accompagné de fièvre lente, et l'on doit plutôt le considérer comme un symptôme de quelque maladie nerveuse, que comme une maladie distincte et cachectique. Il se guérit ou spontanément, ou par des remèdes toniques et astringens.

2.d Genre.

Des Fièvres hectiques.

Les *Fièvres hectiques* diffèrent des fièvres lentes par leur cause prochaine, qui est toujours un foyer de suppuration dans certaines parties du corps, et par des redoublemens irréguliers semblables à des accès de fièvre intermittente, avec un frisson bien prononcé, et de vives couleurs sur les joues pendant la chaleur. Il semble que cette maladie suppose toujours l'absorption du pus dans le sang. Car lorsqu'il se forme un foyer de suppuration dans des organes dépourvus de vaisseaux lymphatiques, comme dans le cerveau, il n'en résulte jamais une semblable fièvre.

Le traitement roule principalement comme

dans les fièvres lentes, sur la diète blanche, le kina et les toniques. On remédie à la diarrhée colliquative par la poudre de Dover en pilules (N.° 127), aux sueurs par l'acide sulfurique (N.° 30), aux aphtes par les gargarismes de borax (N.° 41).

Je distingue quatre espèces de fièvre hectique :

1. Celles dans lesquelles la *suppuration* est *extérieure*, comme dans les grands ulcères, ou les plaies étendues. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours dans ces cas là entretenir une suppuration abondante. Il faut souvent la réprimer, quand on peut le faire sans irritation. Une des grandes améliorations qu'on ait faites de nos jours dans la chirurgie, est la nouvelle méthode d'amputation en épargnant la peau, pour guérir la plaie par la première intention (1).

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. I, pages 556 et suiv. Il semble que depuis le temps que M. Bell a publié cette méthode, et qu'on la pratique avec le plus grand succès, soit en Angleterre, soit en d'autres pays, elle auroit dû être généralement adoptée. Elle ne l'est cependant point encore en France, au moins à Paris. J'apprends qu'après les amputations, on y continue à panser la plaie avec de la charpie sèche, pour la faire suppurer abondamment; d'où il résulte qu'au lieu de se guérir en quelques jours, comme je l'ai vu, et comme cela arrive presque toujours quand on a soin d'éviter

2. Celles qui tiennent à un *abcès* dans l'intérieur *d'un viscère* du bas-ventre, et principalement du foie. Dans les Indes, où cette maladie est commune, on recommande beaucoup le mercure. Mais dans nos climats, il produit trop aisément la salivation. J'ai lieu de croire que l'acide nitrique qu'on a proposé de lui substituer réussiroit beaucoup mieux.

3. Celles qui tiennent à un *abcès dans le tissu cellulaire* qui entoure les viscères du bas-ventre, soit en conséquence d'une colique inflammatoire, soit à la suite de quelque chûte, de quelque coup de froid, ou de quelque autre cause accidentelle qui produit une inflammation sourde, locale, et aboutissant néanmoins à un foyer de suppuration dans l'intérieur du bas-ventre. Cette espèce qui a beaucoup d'analogie avec la troisième espèce des fièvres lentes, n'est pas rare. Ici le pus se fait quelquefois jour au nombril, à l'aine, ou dans le rectum. Il faut autant que possible favoriser cette terminaison, qui est la seule favorable, puisqu'on n'a aucun autre

---

tout contact des corps étrangers avec la chair vive, cette plaie ne se cicatrise qu'après un long intervalle de tems; et souvent le malade périt par une fièvre hectique qu'on auroit probalement évitée, si l'on avoit adopté le même pansement que pour une légère coupure, c'est-à-dire une simple réunion des parties sans suppuration.

moyen d'aborder l'abcès : la maladie n'exige d'ailleurs qu'un traitement général.

4. Les *abcès lombaires* qui se forment pour l'ordinaire sourdement, sans aucun symptôme préalable d'inflammation, et qui donnent cependant lieu à une grande accumulation de pus dans la fosse iliaque, se terminent aussi par une fièvre hectique, d'autant plus dangereuse, qu'elle ne se manifeste guères que lorsque la maladie est incurable. Si l'on ouvre le dépôt et qu'on donne accès à l'air, le mal empire, les os se carient et le malade meurt plus promptement. C'est pourquoi l'on a proposé de ne donner issue au pus que successivement et par de simples piqûres. — Quelquefois il se fait jour spontanément à l'aine, ou bien il pénètre tout d'un coup dans la cuisse, qui grossit alors prodigieusement. Dans ce dernier cas, on a une plus grande chance de guérison par un séton.

5.e GENRE.

De la Phthisie.

La *Phthisie* est une maladie fébrile et chronique, dépendant d'un ou de plusieurs foyers d'irritation dans les poumons. Elle diffère des autres fièvres hectiques, avec lesquelles elle a d'ailleurs beaucoup de rapport, par la toux,

l'oppression, les crachats purulens, et souvent teints de sang, qui indiquent clairement quel est l'organe affecté. Les redoublemens sont ici beaucoup plus réguliers, et le frisson par lequel ils s'annoncent, est beaucoup moins violent, et souvent imperceptible. — La phthisie est presque toujours une maladie secondaire, suite de la péripneumonie, de la coqueluche, de l'hémoptysie, d'un simple catarrhe, ou d'une fièvre hectique d'un autre genre. Quelquefois aussi elle est spontanée, sans aucune maladie antécédente.

J'en distingue trois espèces ;

1. Les *Vomiques*, sont des sacs purulens dans l'intérieur du poumon, qui s'annoncent par les symptômes ordinaires de la phthisie, mais plus violens, avec de plus grands efforts d'expectoration et des crachats décidément purulens et plus abondans, surtout quand la rupture du sac en procure l'évacuation. Alors la maladie est susceptible de guérison par l'affaissement du sac. Elle l'est aussi par son dessèchement sans rupture. Enfin, la vomique peut rester long-temps indolente, et laisser ainsi de grands intervalles lucides.

2. Les *Tubercules* sont un engorgement des glandes lymphatiques des poumons, d'abord squirrheux et dur, et ensuite ulcéré et comme

cancéreux. Cette maladie tient pour l'ordinaire à une disposition scrofuleuse. Elle est souvent héréditaire, rarement contagieuse (1), (quoiqu'elle passe pour l'être extrêmement) quelquefois spontanée, presque toujours incurable, mais laissant de longs intervalles lucides, pourvu qu'on évite toutes les causes d'irritation.

3. Les *Phthisies secondaires* sont le dernier terme d'une fièvre hectique, dont le foyer primitif n'est pas dans la poitrine, mais dans l'un des viscères voisins du diaphragme; à l'ouverture, il arrive bien quelquefois que quoique les crachats du malade aient eu une apparence

---

(1) J'ai vu quelquefois des enfans, dans l'âge de puberté ou au-dessus, devenir phthisiques après avoir soigné un père ou une mère atteints de cette maladie. J'ai vu encore des frères et des sœurs en être atteints les uns après les autres dans une même famille; mais je n'ai jamais vu un mari la prendre de sa femme, ou une femme de son mari, quoique plusieurs de ceux que j'ai soignés couchassent ensemble jusqu'au dernier moment. Je n'ai jamais vu non plus, malgré le contact le plus immédiat et le plus fréquemment réitéré, la maladie se communiquer à des personnes d'une autre famille, dans laquelle elle ne fut pas déjà héréditaire; d'où il résulte ou qu'elle n'est jamais contagieuse, ou que si elle le devient dans certaines circonstances, cette contagion n'affecte que ceux qui y ont déjà une forte disposition.

très-purulente, on ne trouve cependant aucune lésion dans les poumons; la phthisie n'est alors qu'apparente et symptomatique; mais pour l'ordinaire les poumons se trouvent avoir participé à l'affection primitive; et indépendamment du foyer principal qui la caractérise, leurs glandes lymphatiques se trouvent engorgées et en suppuration.

Dans toute phthisie, on peut distinguer trois périodes: 1. celle de *l'irritation*, pendant laquelle les symptômes marquent une affection de poitrine, mais qui n'est encore que locale et sans fièvre; 2. celle de la *fièvre*, pendant laquelle le pouls s'accélère, et l'affection devient générale; et 3. celle de la *colliquation*, qui est caractérisée par la diarrhée, les sueurs nocturnes, les aphtes, l'œdême des extrémités, et une excessive maigreur. Ce n'est guères que dans la première et quelquefois dans la seconde de ces trois périodes, que la phthisie est susceptible de guérison. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont le lait de chèvre, le lait d'ânesse, et ce qui est bien préférable encore, lorsque le malade peut la supporter, la diète blanche absolue, en le privant de tout autre aliment et de toute autre boisson que du lait, les bouillons d'escargots, le lichen d'Islande (N. 88), le lierre terrestre, le kermès minéral,

le foie de soufre (N. 128), la digitale, l'extrait d'aconit, et les toniques non-irritans, comme le kina, l'élixir de vitriol, etc. J'ai vu de bons effets de l'exercice du cheval, de celui de l'escarpolette et des bains froids. J'en ai vu aussi d'une réclusion absolue dans une température douce et uniforme. On a beaucoup recommandé, sous ce point de vue, un séjour long dans une étable de bêtes à corne (1). On a vanté encore les voyages sur mer; on a surtout recommandé pendant l'hiver les climats tempérés du Portugal, de l'Espagne, de l'Italie et des Départemens méridionaux de la France, etc. Mais quoiqu'on fasse, la guérison d'une phthisie bien prononcée, particulièrement de la seconde espèce, est toujours très-difficile, et très-rare. Dans la première, de légers vomitifs fréquemment réitérés, et des fumigations, soit avec de l'eau pure et tiéde, soit avec l'æther et la ciguë, ont eu souvent quelques succès. Dans toutes, les anodins qui sembleroient bien indiqués par la toux, et qui en effet sont souvent très-utiles pour la calmer, ne doivent cependant être employés qu'avec beaucoup de réserve, et en très-petites doses.

---

(1) Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* Vol. VI, p. 332.

4.e Genre.

Du Marasme.

Le *Marasme* (*Atrophia*) est un dépérissement, marqué par une excessive maigreur, jointe à beaucoup d'accablement, mais sans fièvre. J'en compte cinq espèces principales :

1. Le *Marasme des petits enfans* à la mamelle, qu'on voit quelquefois sans aucune cause connue dépérir évidemment, prendre une physionomie pâle, ridée et décharnée, qui les fait ressembler à de petits vieillards. Il m'a paru que les enfans nourris par une mère tendre et sensible y sont plus sujets que d'autres. Il y a apparence que cela tient à quelque altération dans le lait, en conséquence de l'affection maternelle, qui trop exaltée, ou mal dirigée, le dénature momentanément. Car pour l'ordinaire, il suffit de donner à l'enfant malade une nourrice plus calme, ou même de le sevrer entièrement, pour lui rendre en peu de jours de la fraîcheur et de l'embonpoint. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que le même lait, qui ne lui profitoit point, se trouve quelquefois convenir très-bien à un autre enfant bien portant, mais pour lequel la mère n'éprouve que de l'indifférence ; ou même au bout de quelques jours, lorsque son ame est dans une assiette plus tran-

quille, au sien propre ; en sorte qu'un simple échange de nourrice et de nourrisson pendant quelque temps peut souvent suffire pour dissiper, avec le marasme, les alarmes qu'il avoit fait concevoir et qui tendoient nécessairement à l'aggraver. — En général, toutes les fois qu'un enfant à la mamelle dépérit sans aucune cause connue, il y a lieu de croire que le lait de sa nourrice ne lui convient pas; et il faut se hâter, ou de lui donner une autre nourrice, ou de suspendre pendant quelques jours l'allaitement, ou de le sevrer tout à fait.

2. Le *Marasme des vieillards*, qui tient à une espèce particulière de dyspepsie, résultant de la foiblesse, ou plutôt de l'engourdissement dans lequel tombent les personnes d'un âge avancé, surtout après de longs excès de travail, d'étude ou de plaisir, et de l'impossibilité où se trouvent des organes usés de faire de bonnes digestions. —Lorsque cette espèce de marasme est susceptible de guérison, il n'exige qu'une nourriture succulente, facile à digérer, et soutenue de quelques remèdes stimulans, tels que le vin et les aromates, qui puissent rendre à l'estomac et aux intestins le jeu qu'ils ont perdu.

3. Le marasme qui a pour cause prochaine ou efficiente une *affection squirrheuse de l'estomac* ou du *pylore*. Les inquiétudes et le cha-

grin sont les causes occasionnelles les plus fréquentes de cette maladie, qui dure quelquefois bien des années, et est pour l'ordinaire mortelle, par la dégénération du marasme en fièvre lente, ou si le squirrhe s'ulcère, en fièvre hectique. Ses symptômes caractéristiques sont une douleur sourde et constante au creux de l'estomac, avec tumeur et dureté, une constipation opiniâtre, des maux de cœur et des vomissemens après le repas, et une grande maigreur accompagnée d'accablement. La tumeur, qu'on ne sent d'abord, en palpant le malade, que bien profondément, et quelquefois point du tout, devient ensuite saillante et très-reconnoissable au tact, lorsque le squirrhe est bien prononcé; et les vomissemens par lesquels le malade ne rend d'abord que les alimens et la boisson, deviennent enfin *fuligineux*, c'est-à-dire, amènent une grande abondance de matières qui ressemblent à de la suie délayée dans de l'eau. Chaque évacuation de ce genre est suivie d'un redoublement de foiblesse, qui va quelquefois jusqu'à faire mourir subitement le malade, avant que la maladie ait parcouru tous ses périodes. Lorsqu'elle est bien caractérisée par tous ces symptômes, il n'y a plus aucune ressource. Mais lorsqu'elle n'est pas encore bien développée, on guérit quelquefois les malades

qui en sont menacés, en leur donnant de la rhubarbe, de la ciguë et des sels neutres.

4. Le *Marasme mésentérique*, autrement appelé *Carreau*, est une maladie chronique, à laquelle sont particulièrement sujets les enfans mal nourris, et qui ont une disposition scrofuleuse. Elle a pour cause efficiente des obstructions dans les glandes du mésentère, obstructions qui empêchent le travail de la nutrition, et produisent ainsi la tuméfaction et la dureté du bas ventre, des douleurs de colique, de la diarrhée, des vers, des vomissemens, avec de la pâleur et de la maigreur; symptômes qui, si la maladie ne se guérit pas, dégénèrent tantôt en hydropisie par l'inertie des vaisseaux lymphatiques, et le manque d'absorption qui en résulte, tantôt en fièvre lente et en fièvre hectique par la suppuration des glandes engorgées du mésentère, souvent enfin en phthisie par une affection analogue et secondaire des glandes du poumon. — Quoique très-dangereuse, cette maladie est souvent, (pourvu que le mal ne soit pas trop avancé), susceptible de guérison, par une bonne nourriture, des frictions sur le ventre, du syrop magistral, du lierre grimpant, tant en poudre qu'en infusion, et surtout un long usage de rhubarbe et de calomel en doses laxatives; en purgeant en outre

le malade, de quatre en quatre jours, d'une manière plus active, avec du séné et quelque sel neutre.

5. Le *Marasme sans cause apparente* est toujours suspect d'avoir été produit par des excès vénériens, et surtout par la masturbation. C'est ce que les Anglais appellent une *consomption dorsale*, parce que les maux de reins sont, avec la considération de la cause, le principal symptôme qui la distingue des autres espèces. — Les remèdes les plus efficaces sont une nourriture douce et fortifiante, telle que les bouillons et les gelées de salep, le kina, les martiaux, les bains froids, joints à l'abstinence des plaisirs vénériens, et de tout ce qui en provoque le désir, surtout la cessation des mauvaises habitudes qui les remplacent.

Si le malade est tourmenté par des pollutions; il conviendra de le faire coucher sur la dure, et sur le côté plutôt que sur le dos, et de lui donner trois ou quatre fois le jour, particulièrement le soir, une bonne cuillerée à café d'un électuaire composé de nitre et de conserve de roses (N.° 75).

II.° Ordre.

Des Intumescences.

Le second ordre des cachexies est celui des

Intumescences ou gonflemens extraordinaires d'une partie extérieure et considérable du corps. Ce gonflement n'est palpable que sous la peau ou dans le bas ventre. Il peut être produit par une grande surabondance, ou accumulation non-naturelle de graisse, d'air, ou d'eau, ou par une grande augmentation dans le volume des viscères. Delà, quatre genres de maladies; 1. l'*Obésité*, ou intumescence produite par une accumulation de graisse; 2. la *Tympanite*, ou intumescence produite par une accumulation d'air dans la capacité du bas ventre; 3. l'*Hydropisie*, ou intumescence produite par un épanchement de sérosités dans le tissu cellulaire subcutanée, ou dans l'une des cavités; 4. les *Obstructions* ou l'intumescence produite par une augmentation de volume de l'un des viscères du bas-ventre.

1.er Genre.

De l'Obésité.

L'*Obésité* (ou l'*Embonpoint*), qui a pour cause ordinaire la bonne chère et l'indolence, ne peut être guérie avec sécurité que par l'exercice et la sobriété. Il faut la réunion de ces deux moyens. L'exercice seul ne feroit qu'aggraver la maladie, en augmentant l'appétit. Quant aux remèdes, je n'en connois aucun

d'efficace, qu'au risque de produire une maladie beaucoup plus dangereuse. On a beaucoup vanté, dans cette espèce d'infirmité, les frictions, genre d'exercice passif, dont les anciens faisoient un grand usage, qui est encore fort en vogue dans l'Inde, et qui me paroît en effet ne pouvoir être trop recommandé aux personnes qui ont un embonpoint excessif (1); mais il est rare qu'on puisse obtenir d'elles de les faire avec toute la régularité et la persévérance qu'exigeroit un pareil moyen de guérison.

2.d GENRE.

De la Tympanite.

La *Tympanite* est un gonflement extraordinaire, élastique, et général, du ventre, qui devient extrêmement tendu et résonne comme un tambour quand on le frappe. Ce gonflement est produit par la dilatation de l'air contenu dans la totalité du canal alimentaire, et il est communément accompagné de douleurs de colique et de maux de cœur. —Dans les maladies fébriles, il survient fréquemment un gonflement semblable du ventre, qui porte alors le nom de *météorisme*. Ce n'est qu'un symptôme de la maladie ; mais qui pour-

---

(1) Voy. la *Bibl. Brit., Sc. et Arts*, Vol. XLIV. p. 83.

tant mérite quelquefois, par sa permanence et son intensité, plus d'attention que la maladie principale. Ce sont surtout les femmes en couche qui y sont sujettes. Delà deux espèces de tympanite.

1. La *T. idiopathique* ou *stercorale*, est une maladie grave et communément mortelle. Elle commence pour l'ordinaire par une constipation opiniâtre, bientôt suivie du gonflement qui caractérise la tympanite, puis de douleurs dans tout le ventre, accompagnées de fréquens vomissemens. Le malade rend les alimens, les boissons, les remèdes qu'on lui donne, et jusqu'à des matières fécales. Il survient enfin des symptômes de gangrène, un pouls très-foible et presque nul, les extrémités froides, un grand accablement. Ces symptômes se terminent promptement par la mort, sans aucun indice préalable de fièvre ou d'inflammation. Cette maladie est presque toujours produite par quelque obstacle insurmontable à l'expulsion des matières. C'est le dernier période d'une colique stercorale. Le seul moyen de guérison est l'évacuation des intestins par un purgatif sûr, et qui ne provoque pas le vomissement, tels que l'huile de ricin, ou les pilules de Pringle (118); ou par des lavemens ou des

suppositoires fort actifs, ou enfin, par l'entérotomie que j'ai vu faire avec succès (1).

(1) C'étoit sur une malade, âgée de 70 ans, qui, après une diarrhée de quelques mois, se trouva constipée au point que les purgatifs les plus forts furent sans effet; le ventre se tendit et devint douloureux. Il survint enfin des symptômes très-prononcés de gangrène, et une mort prochaine sembloit inévitable. Dans cette extrémité, nous résolûmes de tenter l'opération, et elle réussit. M. Fine, qui la pratiqua, fit une incision dans la partie de l'abdomen qui étoit la plus saillante. Il retint ensuite l'intestin à la surface de la plaie en passant au travers du mésentère un fil qu'il assujettit sur les côtés du ventre par des bandelettes d'emplâtre agglutinatif. Il ouvrit enfin l'intestin par une incision assez longue pour donner issue aux matières fécales, qui en sortirent en abondance. La tension et les symptômes de gangrène diminuèrent d'abord et cessèrent entiérement peu de jours après. L'intestin contracta bientôt avec les bords de la plaie des adhérences qui rendirent le fil inutile. Il s'y forma un anus artificiel, par lequel les matières fécales sortoient, non pas continuellement, comme nous nous y étions attendus, mais une ou deux fois par jour seulement, et avec un sentiment de besoin préalable qui donnoit à la malade le temps de préparer le petit pansement nécessaire pour ne pas se salir. A cette incommodité près, elle fut pendant plus d'un an assez bien pour aller et venir, et faire toutes ses fonctions. Alors elle devint hydropique et mourut; à l'ouverture on trouva une tumeur fort dure, qui comprimoit l'intestin rectum à son origine, et l'oblitéroit entiérement.

2. La *Tympanite puerpérale* est quelquefois le symptôme principal des fièvres bilieuses malignes ; mais les femmes en couche y sont plus particulièrement sujettes, soit dans le cours d'une fièvre puerpérale ou bilieuse, soit indépendamment d'aucune affection inflammatoire ou fébrile. Elle commence dans ce dernier cas par de la diarrhée et des maux de cœur, bientôt suivis d'un météorisme permanent et tel que le ventre est beaucoup plus gros après l'accouchement qu'avant. Dans un cas de cette espèce, qui se termina par la mort, et où j'obtins l'ouverture, je ne trouvai qu'un gonflement extraordinaire des intestins qui étoient d'un calibre énorme. Le colon étoit tout bosselé; en le piquant, on ne faisoit cesser le gonflement qu'en partie. Il n'y avoit d'ailleurs aucun épanchement, comme on en voit constamment dans les fièvres puerpérales ; il y avoit quelques points gangréneux çà et là, mais peu de phlogose apparente. L'ipécacuanha n'a pas sur cette maladie la même prise que sur les fièvres puerpérales. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont les frictions faites avec de la glace sur le ventre, les fomentations, et les lavemens avec une décoction de camomilles et du vinaigre, enfin le kina et la rhubarbe en poudre ou en infusion avec de l'eau de chaux (N.° 129).

Lorsqu'à la diarrhée succède la constipation, la magnésie calcinée m'a paru aussi avoir de bons effets.

La tympanite n'est pas la seule intumescence aërienne et palpable. Lorsque par une blessure du poumon, l'air pénètre de la poitrine dans le tissu cellulaire de la peau, il en résulte une enflure élastique et générale, qu'on appelle l'*Emphyseme*, mais que je n'ai jamais vue. — Il arrive aussi quelquefois, je ne sais comment, que la matrice se remplit d'air au point de grossir considérablement, de faire saillie au-dessus du pubis comme dans une grossesse, et de rendre des vents quand on la comprime. C'est ce qu'on appelle *Physomètre:* je n'en ai vu qu'un seul exemple. La malade se guérit par le tartre émétique.

3.e Genre.

De l'Hydropisie.

Les *Hydropisies* ou intumescences aqueuses sont des maladies très-communes. On en compte sept genres qui, vu l'analogie qui existe entre ceux d'entr'eux qui sont l'objet ordinaire de la pratique, et l'identité du traitement qu'ils exigent, peuvent se réduire à un seul. Ce sont : 1. l'*Anasarque*, dans lequel l'épanchement se fait dans le tissu cellulaire, sous la peau, qui

retient alors l'impression du doigt : 2. l'*Hydrocéphale externe*, dans lequel la tête est d'une grosseur énorme, par l'écartement des sutures, en conséquence de l'accumulation d'une grande quantité de sérosité dans le cerveau, tantôt entre le crâne et les meninges, tantôt dans les ventricules même (1), mais d'une manière plus lente et plus graduelle, que dans l'hydrocéphale interne et comateux, dont j'ai parlé ci-dessus. Cette maladie est ordinairement un défaut de naissance ; ainsi que la suivante : 3. l'*Hydrorachitis* ou *spina bifida ;* c'est une espèce d'hydrocéphale interne, dans

---

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* vol. XXVI, p. 155, où j'en cite un exemple. C'étoit un enfant de 18 à 20 mois, dont la tête avoit acquis, par l'écartement des sutures, un volume au moins triple de l'état ordinaire : à l'ouverture, nous trouvâmes que cette monstrueuse dilatation étoit produite par un épanchement prodigieux dans les ventricules, lesquels s'étoient convertis en un sac énorme, d'une consistance très-ferme et semblable à celle d'un cuir fort épais. La maladie avoit commencé dans cet enfant par des symptômes d'hydrocéphale interne, survenus avant la réunion complète des sutures. Elle avoit d'abord paru se guérir par l'usage des remèdes que lui administroit son médecin, M. le Dr. Coindet; mais il n'avoit fait que pallier le mal : la tête grossit peu à peu, les symptômes convulsifs recommencèrent, et allèrent en s'aggravant jusqu'à la mort.

lequel la sérosité se fait jour le long de la moëlle épinière jusqu'aux vertèbres lombaires, où elle forme une tumeur molle. Si on se hasarde à l'ouvrir, l'enfant meurt, dit-on, à l'instant même : 4. l'*Hydrothorax* ou *hydropisie de poitrine*, dans laquelle l'épanchement se fait entre la plèvre et les poumons, ou dans le tissu même des cellules aëriennes ; les symptômes qui le caractérisent sont l'oppression, l'irrégularité du pouls, un sommeil fréquemment interrompu par des soubresauts et des palpitations, une grande difficulté à se coucher la tête basse, joints à des urines troubles et peu abondantes, à la pâleur du visage et à l'œdème des extrémités. Lorsque l'épanchement se borne au péricarde, comme cela arrive quelquefois, les palpitations sont plus fréquentes, et l'irrégularité du pouls plus prononcée. Mais il est rare que l'*hydropisie du péricarde* ne soit pas compliquée avec l'hydropisie de poitrine proprement dite; et elle ne peut jamais en être distinguée avec certitude (1) : 5. l'*Ascite*, ou

(1) L'hydropisie de poitrine, non plus que celle du péricarde, ne produit point d'intumescence extérieure, visible ou palpable ; c'est pourquoi elles devroient, suivant les règles de la nosologie, être placées ailleurs. Mais l'analogie qui existe entre ces maladies et les autres hydropisies, ne permet pas de les en séparer.

hydropisie du bas-ventre, dans laquelle le gonflement qu'elle produit se distingue de celui de la tympanite par son manque d'élasticité, et par la sensation de fluctuation qu'on éprouve en frappant la tumeur avec les deux mains : 6. l'*Hydromètre*, ou *hydropisie de matrice*, caractérisée par une tumeur graduellement croissante à l'hypogastre, molle, avec fluctuation, et sans aucun des symptômes qui caractérisent une affection de la vessie. Si elle se complique avec une grossesse, elle produit pour l'ordinaire l'avortement, qui se fait avec une grande évacuation d'eaux : 7. l'*Hydrocèle* ou *hydropisie des testicules*, caractérisée par une tumeur indolente, molle et transparente du scrotum avec fluctuation.

De ces sept genres, il y en a trois dont je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'ils sont très-rares, et pour l'ordinaire incurables par les remèdes, savoir l'hydrocéphale externe, l'hydrorachitis et l'hydromètre. Les quatre autres sont des maladies très-fréquentes, souvent incurables, mais souvent aussi susceptibles de guérison, et qui ont entr'elles un rapport assez immédiat pour exiger le même traitement, quelque diversité qu'il y ait dans les causes qui les produisent. C'est pourquoi il seroit assez inutile et très-difficile de les distinguer en différentes

espèces, soit d'après ces causes, soit d'après la nature des symptômes. L'expérience a démontré que dans la plupart des hydropisies, la considération de la cause doit être laissée de côté pour ne s'attacher qu'à l'effet; quitte à y revenir pour l'attaquer vigoureusement, lorsque l'hydropisie est guérie.

Or, deux méthodes principales ont été imaginées pour remédier à l'épanchement qui constitue tous les différens genres d'hydropisie. Toutes deux ont pour but de favoriser le repompement de la sérosité épanchée, en augmentant extraordinairement les sécrétions séreuses; et cela se fait ou par des purgatifs drastiques, qui, parce qu'ils produisent une grande évacuation d'eau par les selles, s'appellent des *hydragogues*, ou par des *diurétiques*, qui augmentent beaucoup la sécrétion des urines. Chacune de ces deux méthodes a eu ses partisans. Cependant le traitement par les hydragogues est aujourd'hui presque complètement abandonné par les médecins instruits; quant à moi j'en ai peu d'expérience. Persuadé que la plupart des malades sont trop épuisés ou par la maladie antécédente, ou par l'hydropisie elle-même, pour pouvoir les supporter, je n'ai presque jamais employé les purgatifs pour le traitement des hydropiques, ou du moins je n'ai

employé que ceux qui, sans agir excessivement sur les intestins, ont en même temps un effet diurétique assez marqué. Je m'en suis tenu aux diurétiques et je vais indiquer successivement ceux qui m'ont le mieux réussi.

1. Je mets au premier rang les feuilles de la *digitale* pourprée. On peut employer ce remède en décoction, en infusion, en teinture, ou en poudre. C'est sous cette dernière forme que je la donne le plus fréquemment dans l'hydropisie. En grande dose, elle produit des symptômes nerveux que plusieurs médecins croient nécessaires pour qu'elle ait tout son effet, mais qu'il m'a toujours paru plus prudent d'éviter, et qu'il seroit certainement dangereux d'entretenir long-temps. Le plus remarquable est un ralentissement subit du pouls, qui tombe quelquefois tout d'un coup à trente ou quarante pulsations par minute. Je l'ai vue aussi donner des angoisses inexprimables, par fois de la diarrhée, et dans deux ou trois cas, de l'assoupissement. Mais ces effets cessent bientôt si l'on suspend le remède ou qu'on en diminue la dose; et pour l'ordinaire il ne produit aucun de ces effrayans symptômes lorsqu'on ne le donne qu'à la dose d'un ou deux grains, quatre fois par jour. A cette dose cependant, la digitale opère sur les urines, les rend claires, et augmente

leur sécrétion beaucoup plus promptement, plus puissamment et d'une manière beaucoup plus permanente que les autres diurétiques. 2. Après la digitale, le remède qui réussit le mieux est la *squille* (oignon d'une grande et belle plante liliacée qui croit sur les bords de la mer Méditerrannée); on peut l'employer en poudre (N.° 55); mais sous cette forme elle a l'inconvénient de donner de la diarrhée et des nausées. Le vinaigre et le vin scillitiques sont en général plus faciles à supporter. J'emploie le vinaigre de deux manières, ou par gouttes, en doses graduellement augmentées, ou plus ordinairement, saturé avec le *sel de tartre* (*carbonate de potasse*), et alors on peut le donner en doses beaucoup plus fortes. 3. Même le *vinaigre* ordinaire *saturé* de la même manière, ce qui forme de la *terre foliée de tartre*, (*acétite de potasse*), est un très-bon diurétique qu'on peut donner par cuillerées à soupe plusieurs fois par jour dans un véhicule convenable (N.° 56). 4. Un autre remède que j'employois beaucoup autrefois, et avec un grand succès, étoit les *pilules de Bacher*. Il paroît d'après la recette qu'en a publiée ce médecin, que la base du remède étoit l'extrait d'ellébore noir; quand nous avons voulu préparer cet extrait, en suivant exactement le procédé

recommandé, il ne nous a pas réussi ; c'est pourquoi nous faisions venir de Paris même, l'extrait ou les pilules toutes faites : pendant quelques années, nous nous en sommes bien trouvés. Elles avoient l'avantage de n'exciter aucun mal de cœur, de produire un effet laxatif qu'on pouvoit modérer à volonté, et d'agir assez efficacement, non-seulement sur les urines, en les rendant très-abondantes et très-claires, mais encore sur les accidens spasmodiques qui accompagnent souvent l'hydropisie, particulièrement celle de poitrine : malheureusement ce remède ne réussit plus aujourd'hui aussi bien que dans sa nouveauté. Il y a apparence qu'il n'est plus préparé avec le même soin, ou plutôt que la racine que l'auteur fait venir, à ce qu'il paroît, de la Suisse ou de l'Allemagne, et qu'on lui donne pour de l'ellébore noir, n'est plus la même. Quoiqu'il en soit, nous employons encore fréquemment ces pilules, telles qu'elles sont, et quelquefois avec succès. 5. J'emploie très-souvent aussi, surtout dans les cas où le pouls est plein, fort et fréquent, un mélange de *crême de tartre et de nitre*, en petites doses, répétées plusieurs fois par jour. (N.° 150). 6. La *crême de tartre seule* donnée en grandes doses, dans du bouillon, et combinée avec un quart de borax, réussit encore

quelquefois très bien. C'est un purgatif hydragogue, mais peu irritant, et qui agit en même temps sur les urines. Il favorise au moins beaucoup l'effet des autres diurétiques. — 7. Quand il y a une disposition trop grande à la diarrhée, ou aux vomissemens pour employer ceux dont je viens de parler, j'ai recours à une infusion de *cascarille*, de *scordium* et de *vincetoxicum* (N.° 131), qui m'a, dans bien des cas de ce genre, réussi admirablement et qui n'a jamais aucun inconvénient. — J'ai vu aussi quelques bons effets, 8. d'une émulsion faite avec les *semences de bardane* (146), 9. de l'infusion des feuilles d'*arum* ou *pied de veau*, fraîches; — 10. de celles du *cassis* ou *groseiller noir;* 11. de la seconde écorce de *berberis* ou *épine-vinette* (N.° 132), ou 12. de la décoction des cinq *racines apéritives*, l'ache, le persil, le fenouil, le houx et l'asperge. 13. Dans les cas de grande atonie, la *teinture de mars*, a quelquefois des effets diurétiques très-marqués. — 14. Les *cloportes* ont eu une grande réputation. Je n'en ai jamais vu aucun effet si ce n'est peut-être lorsqu'elles étoient fraiches, pilées et données en suc dans du bouillon. — La *teinture volatile de cuivre*, a été recommandée par Boerhaave, et j'en ai vu de bons effets dans l'hydropisie de poitrine, mais je soupçonne

qu'elle agit plutôt là comme antispasmodique que comme diurétique.

Dans toutes les hydropisies bien prononcées, quelle que soit leur cause, j'essaie successivement tous ces remèdes, jusqu'à ce que j'en trouve un qui ait l'apparence de réussir. Je le continue long-temps de suite, jusqu'à ce que, les urines devenant beaucoup plus abondantes que la boisson, le malade soit complètement désenflé. Alors je termine la cure par quelques toniques, tels que le kina et les martiaux, ou par un traitement relatif à la cause de la maladie, si elle subsiste encore.

Mais les diurétiques ne réussissent guères que dans les cas où l'épanchement est accompagné d'une diminution sensible dans les urines. Lorsque celles-ci sont abondantes, ou que leur diminution n'est que secondaire et ne paroît avoir eu que peu d'influence sur la production de l'épanchement, les diurétiques sont pour l'ordinaire dans ces cas là inutiles ou insuffisans ; il faut se tourner d'un autre côté, reprendre par exemple au préalable la cause en considération, et l'attaquer par des remèdes convenables, si elle est susceptible de guérison. C'est ainsi qu'on dissipe l'anasarque produit par une maladie éruptive, en ramenant le cours des fluides à la peau par des diaphorétiques secondés par la

réclusion. De même dans celui qui est produit par la disparition subite du lait, si l'on peut par la succion d'un enfant ou d'un chien, ou par des sinapismes sous les aisselles, ou par quelqu'autre moyen, ramener le lait dans les seins, on guérit l'anasarque. C'est ainsi encore, que dans certains cas d'hydropisie compliquée avec un état de pléthore qui quelquefois la produit et l'entretient, on a vu de petites saignées, ou ce qui est bien moins dangereux, l'application de quelques sangsues au fondement ramener les urines et dissiper l'enflure; mais pour pouvoir avec sécurité avoir recours à de pareils moyens, il faut que la pléthore soit bien caractérisée, non-seulement comme symptôme concomitant, mais comme cause principale de la maladie.

Il arrive quelquefois que dans les cas même où les diurétiques sont le genre de remèdes sur lequel on peut le plus compter pour l'absorption des sérosités épanchées, leur effet est si lent, si incomplet, si gêné par la compression que produit sur tous les organes voisins une grande accumulation d'eau, qu'on se voit forcé, ne fût-ce que pour le soulagement du malade, à donner à ces sérosités une issue à l'extérieur. C'est ainsi que dans l'anasarque, lorsque la peau est trop tendue par la sérosité

contenue dans le tissu cellulaire pour pouvoir l'en expulser par son élasticité et sa force tonique, on a recours aux *vésicatoires* et aux *scarifications*, qui par la grande évacuation séreuse et la détente de la peau qui en résultent, deviennent quelquefois des moyens de rendre aux remèdes curatifs leur efficacité. Mais ces moyens ne sont pas sans danger, et il faut quand on les emploie être sur ses gardes contre la gangrène, qui en est souvent la conséquence. C'est ainsi encore que dans l'ascite, lorsque la tension et l'extrême gonflement du ventre rend tous les remèdes inutiles, lorsque l'oppression qui en résulte devient insupportable, et lorsqu'on sent bien distinctement la fluctuation, on a recours à la *ponction*, qui ne manque jamais de soulager extrêmement le malade; car on le débarrasse communément par là d'une énorme quantité d'une sérosité visqueuse, à demi gélatineuse, et coagulable comme un blanc d'œuf par la chaleur. Il est souvent à la vérité nécessaire de revenir fréquemment à cette opération, parce que le sac ne tarde pas à se remplir de nouveau, mais souvent aussi elle favorise l'effet des remèdes en faisant cesser la compression; et j'ai vu plusieurs malades guéris par ce moyen, ce qui me fait présumer que dans bien des cas où il n'a servi que de

palliatif et a manqué comme moyen de guérison, c'est parce qu'on y a eu recours trop tard. C'est particulièrement dans les cas d'*hydropisie enkystée* que la ponction est nécessaire, lorsque la sérosité est épanchée dans un kyste, sac ou cavité non-naturelle, fermée de tous côtés. Or, dans ces cas là même qui paroissent plus que tout autre de nature à résister à l'effet des remèdes, j'ai vu la ponction devenir un moyen de guérison, sans doute par l'affaissement des parois du sac qui, contractant entr'elles des adhérences, oblitéroient entièrement par là la cavité.

On a aussi recours à la ponction dans l'*hydrocèle*, espèce d'hydropisie enkystée, dans laquelle le sac est une cavité naturelle. Mais ici après qu'on l'a vidé par la ponction, on peut l'oblitérer par une inflammation légère et superficielle qui fait adhérer ses parois, et qu'on excite ou par des injections faites avec un vin spiritueux ou par un séton : c'est ce qu'on appelle la *cure radicale*. On a quelquefois hazardé avec succès des moyens analogues dans les hydropisies enkystées du bas ventre. Mais ces moyens de guérison sont toujours ici très-dangereux par l'inflammation du péritoine et des intestins qui peut en être la conséquence.

4.e Genre.

Des Obstructions (*Physconia*).

Le dernier genre d'intumescence que nous ayons à examiner, c'est celui des *intumescences solides* produites par l'augmentation du volume des viscères, augmentation qui, quand elle est considérable, se manifeste au-dehors par une saillie marquée du bas ventre, ou est au moins susceptible d'être palpée. C'est ce qu'on appelle des *obstructions* (*Physconia*). Tous les viscères abdominaux y sont sujets; mais ce n'est que par l'ouverture des cadavres qu'on peut se faire une juste idée des différentes affections de ce genre dont ces viscères sont susceptibles. Voici les apparences que j'ai observées dans chacun d'eux.

J'ai vu le *foie* obstrué de trois manières; 1. par une simple *augmentation de volume*, sans aucune altération dans sa texture ou sa substance. Cette augmentation est souvent très-considérable. Dans ces cas là, on sent le bord extérieur du grand lobe fort bas au-dessous des côtes; le petit lobe recouvre la plus grande partie de l'estomac; et s'étend presque jusques dans l'hypocondre gauche. Il en résulte un sentiment de gêne et de plénitude dans ces parties, de l'oppression, de la toux, souvent des

digestions difficiles. Cette espèce d'obstruction du foie est la plus commune. On l'observe souvent après les fièvres, et après le rhumatisme aigu. Elle est aussi quelquefois spontanée, surtout dans les pays chauds et après de vives affections de l'ame. Elle est pour l'ordinaire susceptible de guérison, tant par les remèdes que par une autre maladie. Je l'ai vue disparoître complètement dans un hydrocéphale. L'hydropisie de poitrine présente souvent l'apparence d'une semblable obstruction, par le refoulement du diaphragme qui pousse le foie au-dessous des côtes beaucoup plus bas que dans l'état de santé (1); 2. par *épanchement de lymphe* coa-

(1) J'ai vu un homme que je croyois atteint d'une hépatite chronique, parce qu'il étoit depuis long-tems en fièvre lente, et qu'en le palpant, on sentoit évidemment une tumeur considérable dans la région du foie. Il avoit beaucoup d'oppression; mais son pouls étoit régulier, ses urines naturelles et abondantes, et sa physionomie n'annonçoit aucune disposition leucophlegmatique. Il mourut, et à l'ouverture je trouvai le foie et les autres viscères de l'abdomen parfaitement sains; mais les cavités de la poitrine, particulièrement du côté droit, étoient remplies d'une énorme quantité d'eau; et c'est ce qui m'avoit fait illusion, parce que le poids de cette eau sur le diaphragme refouloit le foie au-dessous des côtes, de manière à le rendre beaucoup plus saillant que dans l'état naturel. *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXXVIII, p. 66, *n.*

gulable, sous la forme d'une substance homogène, blanche, un peu onctueuse, semblable à du fromage, souvent fort dure, et presque cartilagineuse, répandue en morceaux de différentes grosseurs, épars çà et là, tant dans l'intérieur du foie qu'à la surface, qui en est pour l'ordinaire bosselée, et susceptibles d'être facilement détachée de la cavité qu'ils se sont creusée. Les bords et les parois de ces cavités sont plus durs que le reste du viscère, qui est lui-même en ces cas là presque toujours désorganisé, soit par une extrême augmentation de son volume, soit par une couleur plus fauve, soit par un tissu plus grenelé. Je regarde cette obstruction, qu'on qualifie de *squirreuse*, comme incurable. Quand elle est bien prononcée et qu'on palpe le malade, elle donne au tact la sensation de plusieurs corps durs et circonscrits, dans l'hypocondre. 3. Par *hydatides*, ou sphères membraneuses, de la grosseur d'un grain de raisin, détachées les unes des autres, très-minces et parfaitement transparentes, remplies d'un fluide extrêmement limpide, mobile dans tous les sens et spontanément. Ce sont autant d'animaux, vivans long-temps après la mort de l'individu qui les porte, contenus dans une capsule sphérique, dure, élastique, dans les tuniques de laquelle on trouve souvent une grande quan-

tité de tuf friable et blanc, semblable à celui qui se dépose dans les articulations des goutteux. Ces capsules adhèrent à la surface du foie, et sont plus ou moins enfoncées dans son parenchyme. Lorsqu'on les ouvre, toutes les hydatides, et il y en a des milliers dans une seule capsule, se gonflent, se mettent en mouvement, et occupent un volume beaucoup plus considérable. Quelquefois la capsule, quoique grande, ne renferme qu'une seule hydatide, entièrement remplie d'eau. Cette hydatide grossit, et peut occasionner ou une mort subite par la rupture de son enveloppe, ou une *hydropisie enkystée*. — Ce n'est pas seulement dans le foie que s'engendrent les hydatides, j'en ai vu dans le cerveau et dans la poitrine ; mais c'est surtout dans le foie, dans les reins, dans les ovaires et dans la matrice, comme je le dirai bientôt, qu'on en trouve. Il est vraisemblable qu'elles sont toujours incurables.

Je n'ai vu le *pancréas* atteint que d'une seule espèce d'obstruction ; c'est un véritable squirre tuberculeux, comme ceux des poumons, très-dur et souvent ulcéré, pour l'ordinaire avec une grande augmentation de volume. Cette affection du pancréas produit communément le *pyrosis* ou *fer chaud*, qu'on voit cependant aussi dans d'autres affections indépendantes de cet organe.

La *rate* m'a paru susceptible de deux sortes d'obstructions ; l'une par une *augmentation de volume*, quelquefois excessive et facile à reconnoître au tact ; l'autre par un *racornissement* dur et squirreux qui ne s'aperçoit que dans certaines positions. Aucune ouverture ne m'a présenté cette dernière espèce ; mais je l'ai quelquefois sentie en palpant le malade. La première est très-commune après les fièvres ; l'une et l'autre ne produisent que peu de symptômes de maladie, et sont susceptibles de guérison.

L'*estomac* est fréquemment affecté de *squirres* assez considérables pour être palpés. C'est un épaississement circonscrit et à peu près circulaire de ses membranes, dans une partie seulement de l'organe, le plus souvent au pylore, mais quelquefois aussi dans les parois antérieure et latérale. La partie squirreuse est dans certains cas presqu'aussi dure que de la corne. Le vomissement fuligineux est le symptôme le plus caractéristique de cette maladie. Lorsque le squirre est au pylore, il s'étend un peu sur le duodenum. A cela près, je n'ai vu aucune autre partie du canal alimentaire être affectée d'une obstruction semblable. Le calibre du *colon* et même celui des intestins grêles, quoique plus rarement, est quelquefois très-

resserré, et leurs membranes se trouvent épaissies en conséquence de ce rétrécissement, mais sans aucune apparence de squirre. J'ai eu connoissance d'un ou deux malades atteints d'une affection semblable au rectum, mais je n'ai été appelé à en soigner aucun; elle est, dit-on, susceptible de guérison par la compression.

Le *mésentère* est quelquefois obstrué par *l'engorgement des glandes* lymphatiques. On ne peut pas toujours s'en assurer en palpant le malade; pour l'ordinaire, cet engorgement ne produit qu'une tuméfaction générale : j'en ai parlé en traitant du marasme.

L'*Épiploon* est quelquefois le siége de tumeurs plus ou moins considérables du genre des *stéatomes*. Ces tumeurs sont communément flottantes, ou du moins très-mobiles. Elles sont susceptibles d'une guérison spontanée. J'en ai vu de très-grosses disparoître entièrement d'un jour à l'autre.

Les *reins* sont assez fréquemment affectés d'obstructions hydatidées; mais ces *hydatides* sont rarement vivantes. J'en ai vu de deux espèces; 1. de grandes capsules immobiles, solitaires, assez dures et élastiques, remplies d'une sérosité limpide et coagulable, adhérentes à la surface de l'organe, dont la structure n'est point altérée; 2. toute la substance même des

reins convertie en poches sphériques, contiguës les unes aux autres, remplies d'une eau limpide, semblables à des grappes de raisins, et séparées par des cloisons dures, élastiques et tapissées d'un enduit calcaire. Quand les reins sont ainsi affectés, leur volume grossit pour l'ordinaire prodigieusement, de manière à être facilement palpé. Et quoique toute la substance de l'organe soit convertie en poches pareilles, il n'en fait pas moins bien ses fonctions, ces obstructions ne produisant que des symptômes généraux d'irritation et de marasme, dont la cause est toujours fort obscure pendant la vie du malade.

Les *Ovaires* sont encore plus fréquemment convertis en une *obstruction hydatidée* de la même espèce. Quand on ouvre ces hydatides, on les trouve ordinairement, à l'intérieur, et particulièrement autour de leur base, c'est-à-dire, près de l'ouverture par laquelle elles communiquent entr'elles, ou adhérent aux compartimens qui les séparent, garnies d'autres hydatides plus petites, dans lesquelles il s'en trouve d'autres disposées de la même manière, dans celles-ci d'autres encore, et ainsi de suite. Quand la maladie suit son cours, l'une de ces poches devient d'une grosseur énorme qui remplit tout le bas-ventre, et produit une *hydro-*

pisie enkystée. — Outre l'obstruction hydatidée de l'ovaire, j'en ai vu une autre espèce dans laquelle cet organe avoit tellement augmenté de volume qu'il remplissoit une grande partie de la capacité du bas-ventre, sous la forme d'une *masse solide et homogène.*

Les *Trompes de Fallope* sont quelquefois prodigieusement dilatées par une *conception extra-utérine*, et si l'enfant meurt sans rompre son enveloppe, rupture qui produit pour l'ordinaire une mort subite, ou sans se faire jour au dehors par un abcès, ce dont on a quelques exemples, il se dessèche dans la poche qui le contient, et il n'en résulte pour la mère qu'une tumeur indolente à l'aine, qui n'empêche pas même une seconde grossesse (1).

(1) J'ai consigné dans la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XI, p. 318, un cas de ce genre très-remarquable, tant par l'extrême danger dans lequel se trouvoit la malade, que par la sagacité avec laquelle M. Jurine en découvrit la cause, et par l'issue de la maladie. C'étoit une jeune femme enceinte de quatre mois; elle éprouvoit de cruelles douleurs, produites par les mouvemens de son enfant, qui, placé hors de la matrice, menaçoit de rompre son enveloppe. On fut sur le point de faire l'opération césarienne. Heureusement elle ne fut pas nécessaire, parce que l'enfant mourut. Les douleurs cessèrent, et la malade se rétablit. L'enfant s'est desséché dans la poche qui le renferme. Quoique 14 ans se

Enfin, *la matrice* est susceptible d'obstructions extérieures, ou intérieures. Celles qui se trouvent à l'*extérieur*, consistent en une tumeur squirreuse, adhérente au fond ou aux parois de la matrice, et qui grossit quelquefois énormément, quelquefois même s'ulcère; mais cet accident n'arrive guères que lorsque la tumeur est latérale et près de l'orifice. Quelquefois ces ulcères, ainsi que ceux de la matrice elle-même, obstruent l'orifice des urétères à leur entrée dans la vessie, et alors ces conduits se dilatent et grossissent énormément: j'en ai vu qui ressembloient à l'un des gros intestins. — Les obstructions *intérieures* consistent en une tumeur aqueuse, polypeuse, ou osseuse, qui remplit la capacité de la matrice. Les *tumeurs aqueuses* qui constituent ce qu'on appelle l'*hydromètre*, ou *hydropisie de matrice*, appartiennent ordinairement au genre des hydatides; elles se guérissent spontanément par une grande évacuation d'eaux, en conséquence de la rupture subite des membranes qui les contiennent. Les *tumeurs polypeuses* sont des excrescences de la nature des *sarcomes*, qui partant

soient écoulés dès lors, on le sent encore distinctement à l'aine, en palpant la mère, qui se porte fort bien, et qui depuis a fait un autre enfant, dont elle est accouchée à terme, très-naturellement.

du fond ou des parois de la matrice par une base étroite, se prolongent et se font jour au travers de son orifice dans le vagin. Elles sont susceptibles de guérison par une opération de chirurgie qui consiste à les flétrir et à les détacher de la matrice par une ligature faite à leur base. Les *tumeurs osseuses* sont des concrétions dures et de la nature des os, creuses ou solides, qui se forment, je ne sais comment, dans l'intérieur de la matrice, et qui sont incurables.

Telles sont les différentes espèces d'obstructions que j'ai vues. Il est souvent difficile de les distinguer les unes des autres en palpant les malades. Celles du foie et de la rate sont souvent produites par les fièvres, surtout par les fièvres d'accès de longue durée; celles de l'estomac, par le chagrin et les inquiétudes; celles des reins, par une chute; celles du mésentère, par une affection scrofuleuse; celles de la matrice et des ovaires par quelque accident dans une couche. Les symptômes qu'elles produisent n'ont souvent que peu de rapport avec les fonctions de l'organe affecté. Presque toutes conduisent au marasme ou à l'hydropisie; et c'est une des causes de mort les plus fréquentes, et les moins connues.

Quant aux remèdes, on conçoit qu'on ne

peut en espérer quelque succès que lorsque le viscère affecté n'est pas désorganisé; mais c'est ce qu'on n'a aucun moyen de distinguer d'une manière sûre, et par conséquent on ne doit pas supposer légèrement une désorganisation incurable. La prudence exige qu'on parte d'une supposition contraire, comme si l'on étoit sûr que la maladie ne tient qu'à un simple engorgement, susceptible de résolution par les remèdes apéritifs et fondans. Il faut donc avoir recours à ces remèdes dans tous les cas. Or, ceux qui m'ont le mieux réussi, sont les sucs d'herbes, les muriates de chaux ou de baryte (N.os 133 et 134), et les douches d'Aix en Savoie, ou de Plombières, dans le Dép. des Vosges. Pendant le traitement, il est convenable d'administrer de temps en temps un purgatif, surtout s'il y a lieu de croire qu'il y ait quelque *accumulation de matières* durcies dans le colon, comme cela arrive fréquemment. J'ai même vu des cas dans lesquels une semblable accumulation avoit formé dans l'hypocondre une tumeur saillante et permanente, qu'on avoit prise pour une obstruction, mais dont l'évacuation produite par un purgatif un peu brusque avoit suffi pour dissiper toutes les apparences, détromper le médecin sur la nature du mal, et guérir complètement le malade. On a aussi recommandé

comme fondans les extraits de dent-de-lion, de fumeterre, de ciguë, de saponaire, de gratteron (*aparine*), les alkalis, le savon blanc, celui de Lalouette, celui de Starkey, le mercure, etc. J'en ai vu quelques bons effets, mais rarement.

III.e Ordre (*Impetigines*).

Le 3e ordre des cachexies renferme les maladies, qui, tenant à une cause générale ou intérieure, se manifestent au dehors par quelque altération visible de la surface du corps. C'est pourquoi on les a nommées *Impetigines*, quoique ce nom, qui signifie proprement des *Dartres*, soit plus applicable aux maladies cutanées chroniques, dont nous traiterons parmi les maladies locales. Le Dr. Cullen range ici plusieurs maladies étrangères à nos climats, le scorbut, l'éléphantiasis, la lèpre, etc. — En me bornant à celles que j'ai été le plus fréquemment appelé à voir et à soigner, j'en compte quatre genres, 1. la *Jaunisse*, 2. le *Rachitisme* (1), 3. les *Ecrouelles*, 4. les *maladies vénériennes*.

---

(1) Le Dr. Cullen range le *rachitisme* dans le second ordre, et il est vrai que par ses symptômes principaux il paroît appartenir à l'ordre des intumescences; mais par sa cause présumée, ainsi que par les symptômes

1.er Genre.

De la Jaunisse.

La *Jaunisse* (*Icterus*) est une maladie dont les principaux symptômes sont la couleur jaune de la peau et des yeux, la couleur grise ou cendrée des selles, et la couleur brune des urines qui teignent en jaune les corps qu'on y plonge. Cette maladie dépend presque toujours d'une obstruction du canal cholédoque, en conséquence de laquelle la bile retenue reflue ou est repompée dans le sang, et ne coule plus dans les intestins, ce qui, d'une part, rend les

---

concomitans, il a certainement plus de rapport avec les écrouelles. La plupart des enfans rachitiques ont en même tems une constitution scrofuleuse, et l'une et l'autre maladie semblent dépendre de quelque vice dans le système des vaisseaux lymphatiques, qui ne permet guère de les éloigner l'une de l'autre. — Si j'avois à transporter dans le second ordre un des quatre genres renfermés dans celui-ci, ce seroit plutôt la *jaunisse*, qui, quoiqu'elle appartienne par son symptôme principal aux vices de la peau (*impetigines*), et qu'elle ne présente aucune intumescence visible, a par les causes qui la produisent et par le traitement qu'elle exige, un rapport plus immédiat avec les obstructions (*physconia*); c'est pourquoi je la place dans cet ordre au premier rang, immédiatement après ce dernier genre.

digestions difficiles, et de l'autre engourdit tout le système des vaisseaux sanguins par l'effet de la bile qui l'inonde, et qui agit sur les vaisseaux comme un poison. — Cette obstruction du canal cholédoque tient communément à l'une ou l'autre de ces deux causes; 1. un *spasme*, produit par quelque affection de l'ame, telle que le chagrin, l'inquiétude, la peur, etc.; ou 2. la présence d'un *calcul biliaire*, qui passant de la vésicule du fiel dans les intestins, s'engage dans le canal et le bouche. Cette dernière espèce de jaunisse est assez rare, quoique rien ne soit plus commun que de trouver des calculs biliaires dans la vésicule, où ils sont formés par la partie résineuse de la bile, qui devient concrète, et prend souvent une apparence évidente de crystallisation. La *jaunisse spasmodique* est beaucoup plus commune. Elle se déclare presque subitement, précédée de quelques symptômes d'abattement et de mauvaises digestions, rarement accompagnée de douleurs ou autres symptômes urgens. Elle se guérit facilement par le régime végétal, les sucs d'herbes, et sur la fin de la maladie par de légers purgatifs toniques, tels que la rhubarbe et ses différentes préparations.

La *Jaunisse calculeuse*, est communément accompagnée ou précédée de vives douleurs

dans la région du foie, qui portent le nom de *colique hépatique*, et qui reviennent par accès. Elle est plus longue, plus opiniâtre, et dégénère en une maladie hideuse qui, à cause de la couleur brune que prend toute la peau, s'appelle la *Jaunisse noire*, et qui conduit souvent à l'hydropisie, ou se termine par un épanchement sanguin dans les intestins avec des symptômes de fièvre maligne ou de gangrène. Elle donne beaucoup d'angoisses, de tristesse, de mélancolie et souvent d'intolérables démangeaisons. Une évacuation hémorrhoïdale un peu abondante est toujours dans cette maladie de bon augure. — Quant aux remèdes, outre le régime végétal, les sucs d'herbes et les purgatifs, j'ai vu réussir admirablement bien, non-seulement comme palliatifs, mais encore comme remèdes curatifs, en cas de douleurs et d'insomnie, les anodins, tels que les différentes préparations d'opium, en cas de diarrhée, les astringens qui en contiennent, tels que le diascordium, et en cas de disposition hémorrhoïdale, les demi-bains, les suppositoires et l'application réitérée des sangsues au fondement. Pour dissoudre le calcul, dont on regarde l'engagement dans le canal cholédoque comme la cause prochaine de la maladie, on a beaucoup vanté un spécifique qui n'est autre chose que

de l'esprit de térébenthine distillé avec de l'æther ou de l'esprit de vin; et qu'on donne par gouttes sur du sucre (N.° 135). J'en ai vu de bons effets, ainsi que d'un autre remède qui se prépare avec du lait distillé sur des amandes, du miel et de la térébenthine (N. 136), remède qui à ma connoissance a réussi dans des jaunisses fort opiniâtres; mais j'ai de la peine à croire, que quelque puisse être le pouvoir dissolvant de ces remèdes sur les calculs biliaires hors du corps, leurs bons effets dans la jaunisse, puissent être expliqués par leur action sur ces calculs dans le conduit cholédoque. En général, il me paroît bien douteux que les calculs biliaires jouent dans cette maladie un aussi grand rôle qu'on l'a prétendu. A entendre les auteurs, il sembleroit que leur passage dans les intestins, qu'on a beaucoup recommandé de favoriser par de légers vomitifs, des fomentations et des bains, est le moyen le plus ordinaire de guérison et qu'on les retrouve fréquemment dans les selles, où ils viennent flotter à la surface. Je veux croire que cela arrive quelquefois, mais cela doit être rare; car je ne l'ai jamais vu, quoique j'aie été appelé à traiter un assez grand nombre de jaunisses de cette espèce, dont quelques-unes ont été guéries, sans que je pusse observer rien de semblable.

J'ajouterai que depuis la 1re édition de cet ouvrage, j'ai employé avec le plus grand succès pour la jaunisse, un autre remède très-facile à prendre, et dont j'ai dit un mot dans la *Bibl. Britann. S. et Arts*, vol. XXXIV. p. 373, c'est le muriate oxygéné de potasse. Je le donne à la dose d'un à deux deniers, quatre fois par jour, dans une tasse de bouillon. Il m'a réussi non-seulement dans des *Jaunisses spasmodiques*, mais encore dans des cas qui, par leur opiniâtreté, par l'intensité des symptômes, et par l'inutilité des autres remèdes, paroissoient évidemment dépendre ou d'un *calcul biliaire* arrêté dans le canal cholédoque, ou de quelque affection organique, qui gênoit le cours de la bile.

2.d GENRE.

Du Rachitisme (1).

Le *Rachitisme* est une maladie, dont le propre est de grossir les articulations, effet qui tient d'une part à un grand relâchement des ligamens articulaires, et de l'autre à une ossification lente et difficile. Il en résulte que les extrémités des os demeurent long-temps molles

(1) Ce nom vient du mot grec *Rachis*, qui signifie l'épine du dos, organe dont la distorsion est le symptôme le plus apparent de la maladie.

et d'autant plus incapables de supporter le poids du corps qu'elles ne sont pas soutenues avec assez de force. C'est pourquoi les os sortent facilement de leur articulation, se gonflent à leur bout, qui étant fort spongieux admet dans leurs cellules intérieures une trop grande quantité de fluides, se déjettent et se courbent en s'éloignant de la ligne perpendiculaire, en sorte que le centre de gravité n'étant plus soutenu, la première courbure en amène d'autres, et qu'enfin les malades qui sont pour l'ordinaire de petits enfans, deviennent non-seulement cagneux et tortus, mais encore bossus et tout contrefaits par la distorsion de l'épine, l'applatissement des côtes et l'élévation du sternum. Ils sont en même temps très-foibles, mettent leurs dents fort tard, ne marchent qu'en chancelant comme les canes, tombent à tous momens, ont le front large et avancé, le ventre gros, le reste du corps maigre. Leurs facultés intellectuelles sont cependant pour le moins égales à celles des autres enfans. Mais ils sont sujets à des diarrhées fréquentes qui les épuisent, sans leur ôter l'appétit, ordinairement très-vorace, à la toux, à l'oppression et à divers genres d'hydropisie par la compression des viscères. Il est rare cependant que la maladie soit mortelle. Communément, elle s'arrête au bout

de quelques années, et il n'en résulte qu'une difformité qui n'altère pas essentiellement la santé. Seulement les bossus sont plus travaillés par le rhume et les maladies accidentelles de la poitrine que les personnes bien faites, et ce sont surtout les femmes rachitiques, qui par la difformité des os du bassin, ont des accouchemens laborieux.

Quant aux causes, il faut distinguer le vrai rachitisme des distorsions accidentelles. Le rachitisme proprement dit est fréquemment une maladie héréditaire, qui se manifeste dès la première enfance, qu'une mauvaise nourriture et une éducation peu soignée développent, mais que les soins, la propreté et des alimens convenables éloignent ou préviennent. Aussi est-elle chez nous beaucoup plus rare aujourd'hui qu'autrefois, parce que l'éducation physique des petits enfans s'est bien perfectionnée. Le *rachitisme accidentel* survient en conséquence d'une mauvaise position habituelle ou de grands efforts dans un état de foiblesse. Ces accidens auxquels les jeunes filles de dix à douze ans sont surtout sujettes, n'influent guères que sur leur taille et affectent rarement les extrémités.

Quant aux remèdes, le traitement principal roule entièrement dans l'une et l'autre espèce sur les toniques, les martiaux, les bains froids

et les frictions, soit avec une flanelle sèche, soit avec quelque onguent fortifiant. Les alimens doivent être nourrissans et faciles à digérer. La viande et les racines sont beaucoup plus convenables que les farineux, surtout s'ils sont mal cuits, les légumes aqueux et les fruits. Le malade doit, à chaque repas, boire un peu de bon vin. Il faut prendre garde qu'il ne contracte l'habitude d'aucune mauvaise position, qu'il ne marche ni trop, ni de trop bonne heure, qu'il ne fasse aucun mouvement au-dessus de ses forces, et qu'il soit toujours tenu proprement et chaudement. Dans le rachitisme accidentel, outre les toniques généraux, il est souvent convenable d'employer des bandages et autres moyens mécaniques de redressement. Mais il faut prendre garde que ces moyens ne gênent pas trop le malade, et lui laissent la plus grande liberté possible pour tous les mouvemens du corps qui ne tendent pas à augmenter la distorsion. Feu Mr. Venel, célèbre chirurgien orthopédiste du Pays-de-Vaud, avoit autrefois formé à Orbe un établissement de ce genre, que dirige actuellement Mr. Jaccard. Ses moyens m'ont paru sans inconvéniens, aussi simples qu'ingénieux, et j'ai eu connoissance de plusieurs belles cures opérées, tant par lui que par son prédécesseur, particulièrement pour les distorsions accidentelles des pieds et des jambes.

5.e Genre.

Des Ecrouelles. (Scrophulæ.)

Les *Ecrouelles* (*Scrophulæ*), sont une maladie des glandes lymphatiques, qui les dispose à l'engorgement et à l'ulcération, mais d'une manière extrêmement lente, et qui n'annonce que peu d'action dans les vaisseaux. C'est ce qu'on appelle une *inflammation froide.* Ces ulcères ont beaucoup de peine à se guérir, et soit qu'on les ouvre, soit qu'ils percent naturellement, ils laissent toujours une cicatrice profonde et hideuse. Les glandes affectées sont principalement celles du col. Leur engorgement produit d'abord des tumeurs sphériques, mobiles et indolentes, qui croissent lentement pendant plusieurs mois, et n'ont point une couleur différente de celle de la peau. Peu à peu elles prennent enfin une apparence d'inflammation. Elles deviennent sourdement douloureuses, il s'y forme du pus qui se fait jour au dehors, mais à la longue seulement, par de petites ouvertures et en bien petite quantité à la fois; ce qui fait durer l'ulcère fort long-temps, et le fait souvent dégénérer en fistule, avec des bords durs et calleux. Enfin, cet ulcère se guérit et se ferme, mais il reste toujours une cicatrice, comme si la peau n'avoit été réunie que par

une couture. Souvent à un ulcère guéri en succèdent d'autres qui font le même cours. Souvent aussi il s'en forme en différentes parties du corps, surtout près des articulations, et ceux-ci affectent souvent les os de gonflement et de carie, ce qui prolonge infiniment la maladie, l'aggrave et la fait dégénérer en fièvre lente ou hectique. Souvent aussi les glandes de l'intérieur, et particulièrement celles du mésentère s'affectent de la même manière, et produisent le *marasme mésentérique* dont j'ai parlé. On a cru que la *phthisie tuberculeuse* tenoit aussi au même principe. Tous les auteurs le répètent. Mais cela me paroît fort douteux. J'ai vu une multitude d'enfans scrofuleux qui ne sont point devenus phthisiques, et une multitude de phthisiques qui n'avoient jamais été scrofuleux. Souvent enfin, le mal se porte sur les glandes des paupières, et y produit une ophtalmie très-rebelle.

Les écrouelles ne sont point une maladie contagieuse, mais héréditaire, non par la transmission d'un virus spécifique, comme les maladies vénériennes, mais par celle d'un tempérament particulier, qui dispose à la maladie, sans la donner toujours, mais qui modifie toutes celles qui peuvent survenir accidentellement à l'individu qui le possède, de manière à rendre

en général toutes les plaies et les ulcères plus difficiles à cicatriser, les maladies éruptives plus facilement suivies de dépôts, et toutes les inflammations qui tendent à la suppuration plus intraitables et plus longues. — On a cru que les écrouelles provenoient presque toujours de la débauche des parens. C'est une erreur. Elles ne paroissent avoir aucun rapport avec les affections vénériennes; et je ne sais pourquoi cette maladie, surtout quand elle se porte sur les glandes extérieures, est une de celles qui inspirent le plus de répugnance, le plus d'effroi et le plus de honte. Cependant, c'est bien rarement une maladie dangereuse. Elle n'atteint guères que les enfans, et quand ceux chez lesquels elle se manifeste ont passé l'âge de puberté, ils jouissent en général d'une bonne santé. Il semble même que le tempérament scrofuleux est celui de tous qui est le plus favorable aux grâces, à la beauté, à l'esprit, à la gaieté, à l'égalité du caractère. Loin donc que ce tempérament soit aussi formidable qu'on le croit communément, ce seroit peut-être, au contraire, celui qu'on désireroit pour ses enfans, si l'on avoit quelque moyen de les garantir des engorgemens et des ulcères qu'il tend à produire. Or, quoique cela ne soit pas toujours en notre pouvoir, cependant, avec des soins, de

la propreté, une bonne nourriture, une grande attention à traiter convenablement tous les petits maux, on y parvient fréquemment, et il n'est pas rare de voir des familles nombreuses, dont tous les individus participent à ce tempérament, sans aucun développement d'écrouelles.

Lorsque la maladie se manifeste, il y a bien des cas dans lesquels on peut l'abandonner à elle-même, parce qu'elle est susceptible de se guérir spontanément, quoique fort à la longue. Mais le principal obstacle à cette guérison naturelle étant l'atonie et la foiblesse qui caractérisent le tempérament scrofuleux, les toniques, les amers, le kina, les martiaux, les bains froids et surtout les bains de mer, ou d'eau salée, sont presque toujours convenables, pour augmenter et soutenir les forces du malade, et assurer ainsi indirectement le retour de la santé par les seules ressources de la nature : que si on a lieu de croire qu'elles ne suffisent pas et qu'on veuille employer des moyens de guérison plus directs, il faut distinguer deux périodes qui exigent un traitement différent, celui de l'engorgement et celui de la suppuration. Lorsqu'il n'y a qu'un simple engorgement de glandes, les résolutifs qui m'ont le mieux réussi à l'intérieur, sont le savon antimoniel de Lalouette, en doses graduellement augmentées, le

muriate calcaire (N.° 133), et l'eau de mer factice (N.° 147); et à l'extérieur l'huile camphrée, l'emplâtre diabotanum et celui de Vigo. On a beaucoup recommandé le suc de tussilage, le muriate de baryte, et le mercure, particulièrement le syrop de Bellet. J'en ai vu peu de bons effets marqués; et les préparations mercurielles m'ont paru quelquefois préjudiciables par l'irritation qu'elles procurent. On a encore recommandé à l'extérieur un liniment particulier dont la base est le fiel de bœuf (N.° 137). Je crois que c'est un bon remède; mais j'en ai peu d'expérience. J'en dis autant de deux applications dont on a vanté les bons effets pour convertir de mauvais ulcères en phlegmons, pour améliorer la suppuration, et même pour appaiser les douleurs résultantes du travail inflammatoire qui la précède quelquefois, je veux dire un cataplasme d'oseille cuite sous des cendres chaudes dans une feuille de chou, à la manière du Dr. Beddoës, et le cataplasme de charbon. Le remède que j'ai employé le plus fréquemment, et avec le plus de succès dans ce dernier cas, c'est l'application réitérée des sangsues, sur la tumeur même ou tout autour. Lorsque la suppuration est établie, le pansement qui m'a paru être le meilleur consiste dans un simple plumaceau constamment humecté d'eau fraîche.

Mais lorsque l'ulcère est profond, et tend à devenir fistuleux, j'ai vu réussir très-bien la racine de gentiane pour dilater la plaie.

4.ᵉ Genre.

De la Maladie vénérienne. (*Syphilis.*)

La *Maladie vénérienne* n'est jamais une maladie spontanée; elle est toujours produite par une contagion résultant d'un commerce vénérien, ou d'un contact immédiat avec une personne atteinte de la maladie. Elle se manifeste toujours par des symptômes locaux qui sont ou ne sont pas susceptibles de dégénérer en une maladie générale, selon que l'impression du virus ne produit qu'une simple irritation inflammatoire, ou une ulcération. Dans le premier cas la maladie se borne à une *gonorrhée* ou écoulement d'une mucosité plus ou moins épaisse, d'abord verdâtre, ensuite jaune, puis blanche. Cet écoulement est dans le commencement accompagné de divers symptômes d'irritation, tels que dysurie, chordée, phymosis, paraphymosis, gonflemens douloureux dans les testicules, le long du cordon spermatique et dans les glandes de l'aine, où ce gonflement prend le nom de *bubon*, ou de *poulain*, et est quelquefois assez considérable pour suppurer. — Tous ces symptômes se guérissent spontanément, ou par

de simples moyens antiphlogistiques, le régime, le repos, les boissons abondantes et mucilagineuses, les cataplasmes, les injections anodines et adoucissantes. Lorsque les symptômes d'irritation cessent, l'écoulement devient blanc, et incapable de propager la maladie. Il ne dépend plus que du relâchement des glandes de l'urètre; et alors on peut sans inconvénient le faire cesser, ou par des injections légérement astringentes, ou par la teinture de cantharides, ou par les balsamiques, qui en produisant une légère irritation des voies urinaires, rendent aux vaisseaux secrétoires le ton qu'ils ont perdu. Il arrive souvent que l'irritation de l'urètre en conséquence d'une gonorrhée y produit des excrescences et des resserremens qui peuvent subsister long-temps sans incommoder le malade, mais qui à la moindre irritation subséquente, même bien des années après, deviennent très-fréquemment des causes d'ischurie. On y remédie par des bougies, remède qui, grâce à l'heureuse invention des sondes et des bougies de gomme élastique, est aujourd'hui incomparablement plus facile et plus sûr qu'auparavant.

Lorsque le premier effet du virus est une ulcération, elle se manifeste pour l'ordinaire sur le gland, ou sous le prépuce par des *chancres*.

Une gonorrhée mal soignée peut aussi en produire dans l'urètre. Ces chancres, ainsi que les bubons en suppuration, peuvent exister localement sans produire d'absorption, et par conséquent se guérir spontanément sans maladie générale. Mais on n'en est jamais sûr. Toute ulcération dispose les vaisseaux lymphatiques à l'absorption ; et le virus vénérien réabsorbé produit une nouvelle série de *symptômes* qu'on appelle *secondaires*, dont les plus ordinaires sont des ulcères rongeans dans la gorge, des *douleurs* dans les os qui portent le nom *d'ostéocopes*, des éruptions cutanées très-rebelles, des excrescences nommées crêtes, verrues ou poireaux, sur différentes parties du corps, surtout autour de l'anus, et sur les parties de la génération, excrescences qui quelquefois grossissent prodigieusement, s'ulcèrent et dégénèrent en cancers d'une très-mauvaise nature. Les chancres et les bubons dégénèrent souvent de même en ulcères phagédéniques qui rongent toute la peau et les chairs subjacentes dans une grande étendue.

Plus ces symptômes sont anciens et compliqués, plus la maladie est difficile à guérir. Il importe donc de les attaquer de bonne heure; le parti le plus sûr et le plus prudent est de supposer leur existence réelle ou future dès le

commencement de la maladie, et de donner le spécifique, même lorsqu'elle n'est encore qu'une maladie locale, lors par exemple qu'elle se borne à une simple gonorrhée. Ce spécifique est le *mercure* qu'on emploie ou à l'extérieur en frictions faites avec l'onguent mercuriel, ou à l'intérieur, en poussant dans l'un et l'autre cas la dose jusqu'à produire un léger commencement de salivation, mais pas au-delà. Les principales préparations de ce métal que j'emploie à l'intérieur sont les pilules mercurielles de la pharmacopée de Genève, le calomel et le sublimé. C'est à cette dernière préparation que je donne la préférence, comme portant moins à la bouche qu'aucune autre. On peut administrer le sublimé en solution, ou en pilules. On trouve pour cet effet dans notre Pharmacopée une formule excellente, sous le nom de *pilules spécifiques* (N. 138). Elle est tirée d'un mémoire du Dr. Gardener.

Mais en général il seroit à désirer qu'on pût trouver contre les maladies vénériennes un autre spécifique que le mercure, qui a souvent des inconvéniens très-graves. Car sans parler de la *salivation* qui est quelquefois très-pénible et très-incommode, et qui jusqu'à ce qu'on l'ait fait cesser par des purgatifs réitérés, des préparations de soufre, et des décoctions sudorifi-

ques, force à suspendre le traitement, indépendamment, dis-je, de cet accident, le mercure agit fréquemment comme un poison sur le genre nerveux, donne des tremblemens universels, comme le prouve l'exemple des doreuses, dispose à l'hypocondrie, excite la phthisie, irrite l'estomac et les intestins, et ne peut être administré aux personnes délicates et facilement susceptibles d'affections catarrhales qu'avec les plus grandes précautions. C'est pourquoi l'on a proposé d'autres spécifiques, parmi lesquels ceux qui m'ont paru les plus efficaces, quoique presque toujours incapables de guérir la maladie par eux-mêmes, et sans le secours du mercure, sont le rob de *Laffecteur*, remède secret, célèbre depuis long-temps, (dont les bons effets ont fait soupçonner qu'il contenoit quelque préparation de ce métal, quoiqu'on n'ait jamais pu le démontrer, et qu'il n'en ait jamais les inconvéniens) et l'*acide nitrique*, dont les Anglois ont depuis quelques années fait un grand éloge. Ces deux remèdes m'ont quelquefois réussi admirablement bien, mais avec quelque différence dans leur emploi. Le rob m'a paru particulièrement utile dans des cas opiniâtres, où le mercure, quoique bien administré, s'étoit trouvé insuffisant pour guérir tous les symptômes apparens de la maladie. On a encore pro-

posé dans ces cas-là une forte décoction de salsepareille, et j'en ai vu quelques bons effets, mais bien inférieurs à ceux du rob. Quant à l'acide nitrique, il paroît avoir eu de grands succès en Angleterre pour accélérer la guérison des symptômes primaires, tels que la gonorrhée, les chancres et les bubons, même lorsqu'ils ont déjà dégénéré en ulcères phagédéniques (1) pourvu qu'il n'y eût aucun autre symptôme d'affection générale; mais il s'est trouvé insuffisant pour la guérison des symptômes secondaires. Cependant si on l'emploie conjointement, ou alternativement avec le mercure, il m'a paru, ainsi qu'aux praticiens Anglois, favoriser singulièrement les bons effets de ce remède et diminuer ses inconvéniens. Au surplus, je n'en ai point encore une assez grande expérience pour prononcer bien affirmativement sur le degré de confiance qu'il mérite (2).

---

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. VIII, p. 240 et suiv.

(2) Si le muriate oxigéné de potasse remplissoit le même but, comme on l'a cru, il me paroîtroit bien plus commode et d'une administration bien plus facile que l'acide nitrique, qui, outre qu'il se décompose par le sucre ou le miel qu'on y ajoute, occasionne souvent de l'irritation sur les gencives et sur les dents, et dont es malades se dégoûtent pour l'ordinaire bien promp-

Le meilleur prophylactique, c'est-à-dire, le plus sûr moyen de se soustraire à la maladie vénérienne, est sans contredit de ne pas s'y exposer; mais en considérant qu'elle est toujours le résultat d'un virus particulier, que ce virus s'attache pour l'ordinaire aux mucosités qui tapissent le canal de l'urètre, et y séjourne pendant quelque temps avant de produire aucun symptôme de maladie, on a imaginé que s'il étoit possible de dissoudre et d'entraîner au-dehors toutes ces mucosités, avant que l'irritation produite par le virus eût eu le temps de se manifester, on préviendroit la maladie. On a proposé pour cet effet des injections faites avec une solution d'alkali caustique. Je les ai vu réussir fort bien, pourvu qu'on les employât d'assez bonne heure, avant que la maladie commençât à se développer, ou dans les premières vingt-quatre heures de son développemens. Mais c'est un remède qui n'est pas sans danger. Car il irrite quelquefois l'urètre, au

tement. — M. le Dr. Chrestien, de Montpelier, a proposé en dernier lieu quelques préparations d'or, comme un spécifique contre les maladies vénériennes, bien préférable au mercure; mais c'est un remède tout nouveau, dont il a fait pendant long-tems un secret, et dont les autres praticiens n'ont encore que peu ou point d'expérience.

point de produire une maladie inflammatoire assez grave.

IVe. Classe.

Des Maladies locales.

La quatrième classe des maladies comprend toutes les *maladies locales*, c'est-à-dire, celles qui n'intéressent ni tout le système, ni aucun des organes essentiels à la vie, mais dont l'influence est bornée pour l'ordinaire à un seul organe. On les divise en sept ordres; 1. celles qui affectent les organes des sens (*Disæsthesiæ*); 2. celles qui affectent certains organes de mouvemens (*Dyscinesiæ*); 3. celles qui se manifestent par quelque écoulement plus abondant que dans l'état de santé (*Apocenoses*); 4. celles qui produisent une grande diminution, ou une suppression totale de quelque excrétion ou écoulement naturel (*Epischeses*); 5. les tumeurs locales (*Tumores*); 6. les dérangemens dans la situation des parties (*Ectopiæ*); 7. enfin, les plaies, les ulcères, les fractures et autres solutions de continuité (*Dialyses*).

Plusieurs de ces maladies sont incurables. D'autres ne sont susceptibles de guérison que par des moyens chirurgicaux, qu'il n'entre point dans le plan de ce Cours d'exposer en détail. D'autres enfin ne se présentent guères

que comme symptômes de maladies générales dont j'ai déjà parlé. Je me bornerai donc à parler de celles qui méritent d'être considérées comme des maladies distinctes, et sur lesquelles, en ma qualité de médecin, j'aurai quelques remarques de pratique à faire.

Ier. Ordre.

Des Maladies qui affectent les organes du sentiment.

Ce premier ordre (*Dysæsthesiæ*) comprend huit genres, 1. l'aveuglement; 2. la dépravation de la vue; 3. la surdité; 4. la dépravation de l'ouïe; 5. la perte ou la dépravation de l'odorat; 6. — du goût; — 7. du tact; 8. l'impuissance.

1.er Genre.

De l'Aveuglement.

1. *L'Aveuglement* (*Caligo*). La perte de la vue peut être produite par la fonte ou la désorganisation complète de l'œil, en conséquence d'une inflammation spontanée ou accidentelle. Cette cause rentre dans l'ophtalmie, dont nous avons parlé. L'œil peut encore être affecté spontanément de trois maladies qui sont ou peuvent devenir un obstacle insurmontable à la vision, savoir; *a.* le *leucoma*, qui est une

maladie de la cornée ; *b.* la *cataracte*, qui est une maladie du crystallin, et *c.* la *goutte sereine*, qui est une maladie de la rétine (1).

a. Le *leucoma* est une tache plus ou moins opaque de la cornée qui intercepte les rayons de lumière. Ces taches, qui sont pour l'ordinaire le résultat de quelque inflammation précédente, résistent complètement aux remèdes internes. Mais lorsqu'elles sont récentes, et que la cause matérielle de l'opacité est encore susceptible d'être mise en mouvement par l'action des vaisseaux et entraînée dans le torrent de la circulation, on peut les guérir par l'application d'eaux spiritueuses qui augmentent le cours des fluides dans la partie malade ; ou même lorsqu'elles sont trop anciennes pour être

---

(1) On pourroit encore ajouter ici l'*oblitération de la prunelle*, si elle n'étoit pas toujours la suite d'une autre maladie. Elle n'est susceptible de guérison que par une opération qui consiste à ouvrir dans l'iris une *prunelle artificielle*, ce qui peut se faire par une simple incision, pourvu qu'on observe bien la direction des fibres de cet organe. M. J. P. Maunoir a démontré qu'elles sont circulaires au centre, et rayonnantes aux bords ; et que pour que la rétraction nécessaire à la formation d'une pupille permanente ait lieu, il faut que l'incision soit perpendiculaire à la direction des fibres coupées. J'ai vu des prunelles artificielles opérées par lui de cette manière, qui ont admirablement bien réussi.

dissipées de cette manière, pourvu qu'elles n'affectent que les couches extérieures de la cornée, elles peuvent encore être détruites par les frottemens de quelque poudre impalpable et dure, telle que le verre pilé, qu'on souffle dans l'œil deux fois par jour, à l'aide d'un tuyau de plume, ou par la main d'un chirurgien adroit qui dissèque successivement les couches opaques, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les couches transparentes (1).

b. On appelle *Cataracte* l'opacité du crystallin. On ne connoît point les causes qui la produisent, et jusqu'à présent on n'a point encore trouvé de remède interne, capable d'arrêter ses progrès, et encore moins de la dissiper quand elle est complète. On la guérit chirurgicalement par l'abaissement ou l'extraction du

(1) M. Jurine m'assure avoir guéri de cette manière plusieurs individus atteints de cette maladie; mais cette espèce de cure me paroît devoir être bien difficile et bien précaire. Ce qui l'est moins, c'est la possibilité de rendre la vue par l'opération de la pupille artificielle à une personne qui seroit devenue aveugle en conséquence de taches situées sur le milieu de la cornée, de manière à empêcher l'entrée des rayons de lumière dans la pupille naturelle. C'est ce qu'a fait quelquefois M. J. P. Maunoir, et avec le plus grand succès. Il suffit pour cela qu'il y ait une partie de la cornée qui soit demeurée transparente.

crystallin (1), auquel on supplée ensuite par un verre convexe. Mais l'opération, quoique bien faite, manquoit assez fréquemment autrefois par une inflammation subséquente de l'œil, qui le faisoit entrer en suppuration, ou qui produisoit une cicatrice épaisse et opaque, et quelquefois encore par l'oblitération de la prunelle, lorsque l'iris avoit été blessé. Heureusement Mr. J. P. Maunoir a découvert la principale cause de ces accidens, dont il sait toujours aujourd'hui garantir son malade. L'essentiel est de ne faire l'incision que d'une grandeur suffisante pour pouvoir facilement extraire le crystallin. Si elle est trop étendue, le grand nombre de vaisseaux de la cornée qu'on a coupés la fait tomber dans un état de mortification qui entraîne bientôt la perte de l'œil. Si l'incision est trop petite, l'extraction du crystallin devient difficile, et l'on risque de blesser l'iris.

c. La *Goutte sereine* (*Amaurosis*), est une

---

(1) L'extraction du crystallin me paroît bien préférable à son abaissement, qui ne peut se faire sans désorganiser ou déchirer la partie de l'œil dans laquelle on pousse le crystallin opaque, qui a d'ailleurs l'inconvénient de laisser dans l'œil un corps étranger, lequel peut venir se placer de nouveau derrière la pupille, et dont la présence ne peut, dans tous les cas, qu'irriter inutilement les parties environnantes.

paralysie locale, qui n'affecte que le nerf optique. Outre l'aveuglement qu'elle produit, son principal caractère est l'immobilité et la dilatation de la prunelle à l'approche de la lumière. C'est une maladie nerveuse, qui est entièrement du ressort de la médecine. On peut en distinguer trois espèces; 1. celle qui vient subitement, en conséquence de quelque violente *contusion*. Celle-ci est souvent incurable; mais souvent aussi elle se guérit; et le principal remède est une fumigation d'æther et de vinaigre, fréquemment réitérée. Certains poisons, comme le stramonium et la belladona, appliqués sur l'œil, ont aussi le pouvoir de dilater extrêmement la prunelle et de la rendre immobile. Cet accident, dont les oculistes ont cru pouvoir tirer parti pour faciliter l'inspection du crystallin, et l'opération de la cataracte (1), se guérit facilement ou de lui-même, ou par des fumigations semblables. 2. La goutte sereine se manifeste aussi quelquefois *tout d'un coup*, comme une attaque de paralysie. Dans ce cas, elle est susceptible de guérison par les sangsues, les vésicatoires, les purgatifs un peu

(1) L'expérience a montré que cela ne serviroit à rien pour l'opération de la cataracte, parce que dès que l'on pique la cornée, la dilatation de la prunelle, produite artificiellement par ce moyen, cesse à l'instant.

brusques, les errhines, et spécialement un tabac composé de poudre sternutatoire, et de turbith minéral (N. 139), dont l'effet et de produire un grand écoulement de sérosités par les narines. Au lieu de vésicatoire, on a quelquefois employé avec succès l'emplâtre fénêtré de Belloste. 3. Enfin, je range parmi les gouttes sereines une maladie très-fréquente, et très-difficile à guérir. C'est une extrême *irritabilité* de l'œil, sans inflammation, telle que les malades ne peuvent supporter ni la lumière, ni la réverbération du soleil, ni même le grand jour, et que cependant ils ne peuvent distinguer que très-imparfaitement les objets, ensorte que tôt ou tard ils deviennent aveugles, sans qu'on aperçoive rien d'extraordinaire dans leurs yeux. Cette espèce d'aveuglement, qui est tout à fait graduelle, est susceptible de guérison, mais rarement, par les poudres de St. Yves (N.° 140), les pilules de Belloste, l'extrait de pulsatille, et l'électricité. Les vésicatoires et le séton ne m'ont paru d'aucune utilité. Quelquefois elle se termine par une cataracte complète, et alors malgré les apparences antérieures de goutte sereine, cette cataracte est susceptible d'être opérée avec succès.

2.d GENRE.

De la dépravation de la vue. (Dysopia.)

Sans être entièrement perdue, la *vue* peut être *dépravée* par divers accidens, lesquels ou n'appartiennent point à un vice de l'œil, telles que les *visions imaginaires*; ou sont des maladies inconnues dans ce pays, telles que la *Nyctalopie* (qui fait qu'on ne peut bien voir que de nuit), et l'*Héméralopie* (qui fait qu'on ne peut bien voir qu'au grand jour), ou enfin sont des vices de naissance et incurables, tels que le *Myopisme* (qui fait qu'on ne peut bien voir que de près), et le *Presbytisme* (qui fait qu'on ne peut bien voir que de loin). Le seul que j'aie vu quelquefois se manifester avec les caractères d'une maladie distincte, c'est la *Diplopie*, ou vision double. Cette maladie n'est pas une affection de l'œil même, mais des muscles qui le dirigent, lesquels perdent en conséquence la faculté d'agir de concert avec ceux de l'autre œil. Je l'ai vue se déclarer subitement, comme une paralysie, durer trois semaines, n'être accompagnée d'aucun accident, et se guérir par les vésicatoires, les purgatifs et les antispasmodiques toniques, tel que la valériane.

3.e GENRE.

De la Surdité.

La *Surdité* (*Cophosis*), quand elle n'est pas un vice de naissance, est pour l'ordinaire la conséquence ou d'une accumulation de cire dans le fonds de l'oreille, ou de quelque affection catarrhale. Dans le premier cas, elle se guérit par l'extraction de la cire. Mais si celle-ci se trouve trop durcie pour pouvoir l'extraire, on la ramollit par un digestif fait avec de la térébenthine et un jaune d'œuf, qu'on insère deux fois par jour dans l'oreille, et ensuite par des injections détersives avec de l'eau de savon et du miel, qui communément l'entraînent. — Dans le second cas, quand la cessation du catarrhe ne met pas fin à la surdité, les vésicatoires et les purgatifs sont les remèdes que j'ai vus avoir le plus de succès. — Dans tout autre cas, la surdité idiopathique est presque toujours incurable (1). Mais souvent elle n'est que sympto-

(1) Il y a une espèce de surdité qui dépend de l'obstruction de la trompe d'Eustache, et qui est susceptible de guérison par la perforation du tympan (Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXII, p. 267 et 349; vol. XXVI, p. 389; et vol. XL, p. 163). Malheureusement cette guérison n'est pas durable : lorsque le trou s'oblitère, la surdité revient.

matique, comme cela arrive fréquemment, par exemple, dans les fièvres continues; et alors elle cesse pour l'ordinaire avec la maladie dont elle dépend.

4.e Genre.

De la dépravation de l'ouïe (*Paracusis.*)

Il y a deux espèces de *dépravation* de l'ouïe sans surdité. 1. Celle où les sons extérieurs ne produisent que des sensations confuses qui ne peuvent être distinguées les unes des autres que dans des circonstances particulières. Ce sont là des accidens fort rares, et que je n'ai jamais vus. 2. Celle où le malade se plaint de *bourdonnemens* plus ou moins continuels, ou de différens bruits dans l'oreille, sans aucune cause extérieure. On est souvent consulté pour des incommodités de cette espèce, qui sont toujours très-difficiles à guérir. J'ai quelquefois employé avec succès dans ces cas là un emplâtre de poix entre les épaules, joint à quelques purgatifs, et finalement le kina pur ou combiné avec la valériane. Quelquefois ces bourdonnemens tiennent à une cause hémorrhoïdale, ou à quelque engorgement dans la veine porte, et alors les sangsues au fondement, et les sucs d'herbes les dissipent; souvent c'est un symptôme de foiblesse ou de spasme; souvent enfin la cause en est fort obscure.

Autres genres.

La *perte* ou la *dépravation* de l'*odorat* (*Anosmia*), du *goût* (*Agheustia*) et du *tact* (*Anœsthesia*), ne peuvent pas être considérées comme des maladies distinctes. Je ne les ai jamais vues que comme symptômes d'autres maladies ; elles sont au moins bien rarement l'objet de nos consultations. J'en dis autant de l'*impuissance* (*Anaphrodisia*), maladie pour laquelle on ne consulte guères les médecins dans les pays qui, comme le nôtre, jouissent encore de quelque moralité.

IIe ORDRE.

Des Affections locales qui intéressent les organes du mouvement.

Le second ordre des maladies locales (*Dyscinesiœ*) comprend six genres, dont les quatre premiers sont des *défauts* incurables dans l'*organe de la parole*, le cinquième est le *strabisme*, qui n'est du ressort de la médecine qu'autant qu'il est une conséquence de la vision double ; et le sixième, qui est le seul qui soit fréquemment l'objet de la pratique, porte le nom de *contracture*.

De la Contracture.

C'est une maladie quelquefois assez grave, qui consiste dans la contraction et la roideur d'une des articulations. On peut en distinguer trois espèces ; 1. la *contracture articulaire*, qui affecte surtout le genou, et dépend d'un gonflement des ligamens capsulaires, soit en conséquence d'un faux mouvement produisant une demi luxation, soit par un coup de froid. Dans l'un et l'autre cas, le malade ne peut étendre la jambe, et les efforts qu'on lui fait faire pour cela n'aboutissent qu'à augmenter l'enflure et les douleurs. Dans plusieurs cas de cette espèce, je n'ai rien trouvé de plus efficace que des fumigations de vinaigre, après avoir calmé les symptômes d'inflammation, s'il y en a, par l'application de quelques sangsues autour de la partie affectée. 2. La *contracture spasmodique* qui dépend de l'irritation de quelque nerf particulier. La piqûre d'une aponévrose ou d'un tendon produit quelquefois de pareils accidens. Les fumigations d'huile, appliquées le plus promptement possible, sont le meilleur remède. Dans un cas de ce genre, à la suite d'une saignée, j'ai vu réussir fort bien, d'abord des compresses trempées dans une solution de potasse, ensuite de fortes commotions électri-

ques, et enfin l'application permanente de l'eau bien froide (1). 3. La *contracture musculaire* qui tient à l'inégalité de force entre des muscles antagonistes. Le *torticolis*, qui dépend tantôt d'une affection catarrhale, et ne demande alors que de la chaleur pour se guérir très-promptement, tantôt d'une affection à demi paralytique, et est alors plus opiniâtre, souvent même incurable, est un exemple de cette espèce de contracture.

III.e ORDRE.

Des écoulemens excessifs.

Le troisième ordre (*Apocenoses*) comprend cinq genres. 1. Les *hémorrhagies passives* ou accidentelles, pour lesquelles on n'a communément besoin que de secours chirurgicaux. 2. Le *larmoyement* (*Epiphora*), qui comme maladie distincte est ordinairement produit par quelque obstruction dans le conduit lachrymal. On y remédie par une opération, dont le but est de rendre le conduit de nouveau perméable par l'introduction d'une mèche ou d'une soie ; ou si l'on ne peut y parvenir, de donner une issue aux larmes par un canal artificiel qui les conduise de l'œil dans le nez, au travers de l'os

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXXVIII, page 31.

unguis. C'est ce qu'on appelle l'opération de la *fistule lachrymale*. 3. La *salivation* (*Ptyalismus*), qui est presque toujours symptomatique de quelque autre affection, ou l'effet du mercure. J'en ai parlé ci-dessus. 4. L'*incontinence d'urine* (*Enuresis*), dont je distingue deux espèces; *a*. celle qui dépend du *relâchement* de la vessie et de son sphincter, soit par foiblesse, comme cela arrive aux petits enfans, soit par une affection paralytique. Dans le premier cas, j'ai employé avec succès la teinture de cantharides en doses graduellement augmentées, jusqu'à ce qu'elle produise une légère cuisson dans le passage des urines. Dans le second, je ne connois aucun autre moyen particulier de guérison, que les injections stimulantes; *b*. celle qui dépend de la *corrosion* ou *lacération* de la vessie, en conséquence de quelque ulcère voisin, ou d'une opération chirurgicale. Celle-ci peut se guérir par l'introduction ou le séjour dans la vessie d'une sonde élastique, qui ramenant constamment les urines dans l'urètre, les détourne de la partie ulcérée, et permet par là la guérison de l'ulcère. 5. La *gonorrhée bénigne*. Il y en a deux espèces; *a*. l'une qui vient d'*échauffement*, comme de quelque course forcée, de quelque exercice violent, ou d'un commerce avec une femme saine, mais atteinte

de pertes blanches. Cette espèce d'écoulement se guérit par le régime et le repos; *b*. l'autre qui vient du *relâchement* des glandes de l'urètre, après une gonorrhée virulente long-temps prolongée. Celle-ci se guérit par les injections astringentes, et la teinture de cantharides, ou les balsamiques.

IV.e Ordre.

Des suppressions d'écoulemens naturels.

Le quatrième ordre (*Epischeses*) comprend trois genres; 1. la *constipation*, qui exige l'usage habituel de quelque laxatif stimulant, tel que les pilules aloëtiques, la crême de tartre, la magnésie, etc. 2. L'*aménorrhée* qui se guérit principalement par les aloëtiques et les martiaux. 3. L'*Ischurie* ou *rétention d'urine*, sur laquelle j'ai quelques remarques à faire.

De l'Ischurie ou Rétention d'urine.

On peut distinguer cette maladie en quatre espèces, selon que l'obstacle à l'écoulement des urines est dans les reins, dans les urétères, dans la vessie ou dans l'urètre. Dans les deux premières, qui sont extrêmement rares, le malade éprouve un besoin pressant d'uriner, sans pouvoir le satisfaire, et sans qu'on aperçoive d'ailleurs aucun gonflement extraordinaire dans

l'hypogastre, parce que les urines, quoique séparées, sont retenues par quelque obstacle dans les reins ou dans les urétères, et n'arrivent pas même à la vessie, en sorte qu'on n'a aucune prise directe sur l'obstacle, aucun moyen immédiat de soulager le malade; mais comme il est moralement impossible que les deux reins ou les deux urétères soient obstrués à la fois de la même manière, l'ischurie n'est pour l'ordinaire dans ces cas là que momentanée, en conséquence d'une affection sympathique de l'organe sain, qui reprend plus ou moins promptement ses fonctions, quoique l'affection organique subsiste de l'autre côté. Aussi voyons-nous quelquefois dans les ouvertures de cadavres l'un des reins ou des urétères entièrement désorganisé, oblitéré, ou prodigieusement dilaté, sans que le malade ait eu aucune ischurie durable. — Lorsque l'obstacle se trouve au col de la vessie ou dans l'urètre, l'ischurie peut être complète et permanente; mais l'on a un moyen direct de la faire cesser par l'introduction de la sonde dans la vessie. Et il faut remarquer que ce n'est pas seulement dans les cas où l'excrétion des urines est entièrement supprimée qu'il faut y avoir recours. Il arrive quelquefois que quoique retenue dans la vessie par la contraction du sphincter, ou l'obstruc-

tion de l'urètre, l'urine surmonte de temps à autre cet obstacle, et passe par *régurgitation* en assez grande quantité pour faire croire qu'il n'y a point d'ischurie. Cependant l'urine arrivant à la vessie, en plus grande abondance qu'elle n'en sort, la dilate de plus en plus jusqu'à produire la gangrène et la mort. C'est à quoi il faut bien faire attention. Toutes les fois qu'en palpant le malade, on sent à l'hypogastre une tumeur circonscrite, surtout si en la comprimant, on fait éprouver au malade le besoin d'uriner, il faut le *sonder*. Cette opération exige de l'adresse et de l'habitude. On ne sauroit trop s'y exercer sur des cadavres, pour ne pas s'exposer à faire de fausses routes, qui produisent des ulcères graves, sans vider la vessie.

La rétention d'urine est souvent, dans d'autres pays que le nôtre, la conséquence d'une ou plusieurs pierres formées dans les reins ou dans la vessie. Mais à Genève, où rien n'est plus rare que ces tristes accidens, l'ischurie est communément produite, ou par quelque irritation hémorrhoïdale sur le col de la vessie, ou par quelque ancienne carnosité de l'urètre, suite ordinaire des gonorrhées virulentes, long-temps prolongées, ou mal soignées.

Dans le premier cas, les saignées générales et locales, le régime antiphlogistique, les bois-

sons mucilagineuses, les lavemens adoucissans et les anodins, sont les principaux remèdes; et ces remèdes sont nécessaires non-seulement en cas d'ischurie, mais encore de simple *dysurie*, maladie qui est produite par les mêmes causes que l'ischurie, et dont le principal caractère est une sensation douloureuse de chaleur, qui se manifeste et se renouvelle dans le canal de l'urètre, chaque fois que le malade veut uriner. Lorsqu'en même temps les urines déposent après le refroidissement un sédiment blanc, visqueux et fort abondant, ce qui arrive surtout lorsque la première cause occasionnelle de la maladie est un coup de froid, ou une transpiration arrêtée, elle porte le nom de *catarrhe* de la vessie (*Cystirrhea*). Dans tous les cas, cette maladie doit toujours être regardée et traitée au commencement comme inflammatoire, quoique sur la fin il y ait pour l'ordinaire plus de relâchement que d'irritation, ce qui exige l'usage des astringens, et particulièrement de la bousserolle (*Uva Ursi.*)

Dans l'*ischurie urétrale*, les carnosités qui empêchent le libre écoulement des urines peuvent à la longue être détruites, ou beaucoup diminuées, par l'usage des *bougies*, qu'on peut faire au besoin avec des cordes à boyau trempées dans de la cire et de l'huile; et comme

il y a toujours de l'avantage à ne pas trop fatiguer l'urètre en sondant trop fréquemment, l'usage d'une *algalie*, ou sonde permanente, qui laisse passer les urines à volonté et qui étant faite de gomme élastique soit assez flexible pour ne point gêner les mouvemens du malade, est souvent très-convenable; mais il faut cependant la retirer de temps en temps pour la nettoyer. J'ai vu un célèbre médecin dans un état affreux de fistules et d'ulcères gangréneux pour avoir voulu la garder un mois de suite.

V.e ORDRE.

Des Tumeurs.

Le cinquième ordre des maladies locales est celui des *Tumeurs*. Le Dr. Cullen en compte quatorze genres, l'anévrisme, les varices, l'ecchymose, le squirre, le cancer, le bubon, le sarcome, les verrues, les durillons, la loupe, le ganglion, l'hydatide, les tumeurs blanches et l'exostose. J'en ajoute trois, l'engelure (qui est évidemment une maladie locale, qu'on ne peut placer parmi les maladies inflammatoires générales) le chondrome et le neurome. Parcourons ces dix-sept genres.

1. *L'anévrisme* est une tumeur molle, et pour l'ordinaire pulsative, située sur une artère.

Il y en a trois espèces, *a.* l'*anévrisme vrai*, qui consiste dans une dilatation de l'artère même, dilatation produite par l'impétuosité et l'irrégularité de la circulation, en conséquence de quelque violence extérieure, ou de quelque affection de l'ame, ou par l'affoiblissement de l'une des tuniques de l'artère, en conséquence de quelque piqûre, blessure ou contusion, qui ne fait que l'effleurer sans l'ouvrir. *b.* L'*anévrisme faux*, dans lequel l'artère étant ouverte, le sang s'épanche dans le tissu cellulaire, s'y forme une cavité dans lequel il se coagule, et quelquefois se corrompt au point de produire la gangrène. *c.* L'*anévrisme variqueux*, produit pour l'ordinaire par la piqûre d'une veine placée immédiatement sur une artère, lorsque cette piqûre transperce la veine, et ouvre l'artère, dont le sang se jetant avec impétuosité dans la veine, la dilate énormément. C'est surtout au bras, et par une saignée faite avec peu de précaution qu'arrive cet accident, ainsi que celui qui produit l'anévrisme faux.

Quelque soit l'anévrisme, s'il est récent et peu considérable, on peut quelquefois y remédier par une douce compression long-temps continuée, par des frictions avec un morceau de glace, et par des applications astringentes. Mais s'il est ancien, volumineux et graduelle-

ment croissant, il met toujours le malade en grand danger de mourir subitement par une hémorragie en conséquence de la rupture du sac anévrismal. Le seul moyen de la prévenir est une opération, qui consiste essentiellement dans la ligature de l'artère un peu au-dessus du sac. Mais comme une ligature faite sur une artère tendue rompt souvent elle-même l'artère, et comme cet accident n'arrive jamais par les ligatures qu'on fait après les amputations, j'estime que dans l'opération pour l'anévrisme il convient, ainsi que l'a proposé et exécuté avec succès Mr. J. P. Maunoir, de couper aussi l'artère entre deux ligatures. Elle se retire aussitôt après la section, et son relâchement rend la ligature solide et efficace. On peut de cette manière faire avec sécurité l'opération de l'anévrisme sur les plus grosses artères (1).

---

(1) C'est ainsi que M. Ch. Maunoir, qui lorsqu'il se fit recevoir à Paris Dr. en Chirurgie, fit de cette manière d'opérer, imaginée par M. son frère, le sujet d'une dissertation inaugurale très-intéressante; c'est ainsi, dis-je, qu'à son retour à Genève, il exécuta cette opération à ma connoissance, et avec un succès auquel on n'auroit guère pu s'attendre, sur l'artère axillaire. Au surplus, la convenance de couper l'artère entre deux ligatures pour l'opération de l'anévrisme, avoit été pressentie à Londres par un célèbre chirur-

2. Les *Varices* sont des tumeurs produites par la dilatation des veines subcutanées. C'est principalement aux jambes qu'elles se forment. Les femmes enceintes et les porte-faix y sont fort sujets. On les guérit ordinairement par la compression, en prenant garde de ne comprimer que les veines et non les artères subjacentes, ou par des applications astringentes, telles que la glace, l'écorce de grenade, l'alun, le kina, qu'on emploie surtout pour les varices des veines spermatiques, ou enfin par l'ouverture, opération analogue à l'excision des varices hémorroïdales.

3. L'*Ecchymose* est une tache peu élevée produite par un épanchement de sang dans le tissu cellulaire de la peau, en conséquence d'une violente contusion. Si l'hémorragie est abondante; elle forme une tumeur plus ou moins considérable, qu'il faut ouvrir pour donner issue au sang épanché. Sinon, elle se guérit spontanément par absorption; des compresses trempées dans l'eau vulnéraire spiritueuse, accélèrent beaucoup sa disparition.

4. Le *Squirre* est une tumeur produite par

---

gien, M. John Abernethy, à peu près dans le même tems que par M. Maunoir à Genève, et cela sans aucune communication entr'eux. Voyez ses *Surgical and physiological Essays*, Part. III, p. 153, 172 et 173.

l'endurcissement d'un organe glanduleux, avec augmentation de volume. Ceux que nous voyons le plus fréquemment dans la pratique sont le squirre des seins, le sarcocèle, le squirre de la matrice, et le goître. *a*. Le *squirre des seins*, qui est ordinairement la suite de quelque coup ou violente contusion, est une tumeur dure et indolente, composée de kistes remplis d'une sérosité brune, ou de tubercules grenelés et très-durs, ou d'un noyau presque cartilagineux avec endurcissement graduellement décroissant du centre à la circonférence. Il est difficile de distinguer ces variétés l'une de l'autre sur le corps vivant. La tumeur peut rester indolente bien des années sans s'ulcérer. Elle est très-difficile à résoudre. Les remèdes qui m'ont paru réussir le mieux, mais dont on n'obtient cependant que bien rarement un succès marqué, sont la ciguë, le sublimé, l'éponge calcinée et l'eau hydrosulfureuse; et à l'extérieur, les embrocations avec l'huile camphrée, ou le baume tranquille, de légères frictions mercurielles et une grande chaleur. On a recommandé l'application fréquente des sangsues autour de la partie affectée; mais c'est plutôt pour le squirre douloureux qu'il faut la réserver. Lorsque ces moyens ne réussissent pas, lorsque le squirre augmente en volume et en dureté, lors surtout

que le malade y éprouve des douleurs lancinantes, que les sangsues ne calment point, il est à craindre que le squirre ne s'ulcère et ne dégénère en cancer. Il n'y a plus alors aucune autre ressource que l'amputation du sein malade, et plus on y a recours promptement, plus le succès en est assuré. Or les suites de cette opération ne sont plus ni aussi dangereuses, ni aussi longues, depuis que les chirurgiens ont appris à guérir les plus grandes plaies par la première intention, en épargnant la peau, et en supprimant tout pansement irritant. *b*. Le *sarcocèle*, ou squirre des testicules, ressemble en tout à celui des seins, dépend des mêmes causes, et souvent aussi d'une inflammation antécédente, communément vénérienne; il se résout par les mêmes remèdes secondés par un suspensoir, et si ces moyens de guérison n'arrêtent pas ses progrès, il exige aussi l'amputation, sous peine de dégénérer en un cancer incurable. *c*. Le *squirre à la matrice*, ne se reconnoît sûrement que par le tact; mais on peut le soupçonner par les symptômes de tiraillement et de compression qu'il produit sur les organes voisins. Il n'est pas susceptible d'amputation, ni d'autres remèdes extérieurs que de demi-bains et d'injections ou de lavemens avec les décoctions de plantes apéritives; ou s'il est

douloureux, avec des adoucissans et des anodins. Mais il admet les mêmes remèdes internes que les autres squirres. Comme il est fréquemment produit par la pléthore de la matrice, après l'âge critique ou après les couches, c'est ici surtout que l'application fréquente des sangsues à la vulve seroit très-convenable. *d.* Le *goître* (*Bronchocele*) est un engorgement des glandes thyroïdes qui devient souvent énorme, au point de gêner beaucoup la respiration. A la dissection, il présente les mêmes apparences que celui du sein. Quelquefois il s'ulcère, mais cette ulcération n'est jamais ni phagédénique, ni douloureuse. Les causes du goître sont fort obscures. Il est endémique en certains pays, particulièrement dans le Valais. Les uns l'attribuent au resserrement de l'air dans les vallées, d'autres à la qualité des eaux. Je penche pour cette dernière opinion, parce qu'il m'a paru que l'eau distillée empêche son accroissement, et même contribue à sa diminution. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, et c'est surtout pendant leurs couches qu'il grossit beaucoup. On le guérit dans ce pays par l'éponge calcinée, donnée en poudre ou en infusion dans du vin, et combinée avec des purgatifs, pour prévenir les crampes à l'estomac que produit quelquefois la disparition du

goître. On a aussi recommandé le muriate de baryte.

5. Le *Cancer* est un squirre ulcéré, dans lequel la disposition cancéreuse s'annonce long-temps à l'avance par des douleurs lancinantes et par l'apparence variqueuse des veines voisines. La peau ne tarde pas à devenir livide. Elle s'ouvre enfin, d'abord par fissures et desquamations, qui dégénèrent en un ulcère rongeant, exhalant une épouvantable fétidité, et dont il ne découle qu'un pus ichoreux, clair, gris ou brun, et extrêmement âcre. La maladie dure souvent bien des années. Elle se termine enfin par une fièvre hectique, souvent accompagnée d'hydropisie, de dégoût et de maux de cœur insupportables. La mort est pour l'ordinaire précédée de la dessiccation du cancer, de douleurs en différentes parties du corps et de symptômes de malignité. On ne connoît pour cette affreuse maladie que des palliatifs, tels que l'opium, les cataplasmes de substances végétales fraîches, ceux de charbon pilé, le suc gastrique, l'acide carbonique et le kina. La ciguë et les autres plantes narcotiques qu'on a recommandées, quoique quelquefois utiles dans le squirre, m'ont toujours paru sans effet dans le cancer. L'amputation même ne réussit presque jamais, quand l'ulcération s'est fait jour au dehors,

parce que dès-lors il y a absorption du virus cancéreux. Cependant si le mal est récent, le pouls bon, la tumeur mobile et susceptible d'être emportée en entier, je conseillerois toujours l'opération, parce qu'indépendamment de ce qu'elle offre la seule chance possible de guérison, elle calme les douleurs, et rend beaucoup plus supportables les derniers momens de la malade. Si elle meurt, c'est pour l'ordinaire par des symptômes de malignité dont elle s'aperçoit à peine, et qui surviennent au moment où la plaie commence à se cicatriser. — J'ai vu la succion journalière d'une taupe diminuer beaucoup un cancer énorme. Mais la ciguë, l'arsenic et d'autres remèdes vantés, ont eu pareillement des succès momentanés qui n'ont pas empêché le mal de revenir avec violence. — Dans le cancer de la matrice, j'ai vu l'acide nitrique en boisson, les lavemens d'opium, les injections de suc gastrique, et l'introduction d'une pâte de charbon pilé et de miel, produire de très-bons effets, comme palliatifs.

6. Le *Bubon* est un phlegmon survenant dans une glande lymphatique, mais dans lequel la suppuration se fait presque toujours en masse et d'une bonne nature. Il se guérit par les mêmes moyens que le phlegmon ordinaire. Quand il dégénère, comme dans les maladies

vénériennes et dans les fièvres malignes, c'est aux remèdes propres à ces maladies qu'il faut avoir recours. Dans les bubons subaxillaires, j'ai vu quelquefois le pus s'absorber sans suppuration et sans danger. Souvent aussi il faut les ouvrir, et dans ces cas là la suppuration est pour l'ordinaire fort abondante.

7. Les *Sarcomes*, excrescences molles et indolentes, telles que les *polypes* du nez ou de la matrice; on les emporte par l'excision, ou la ligature.

8. Les *Verrues*, excrescences dures et raboteuses; on les détruit par le contact fréquemment répété des muriates de soude ou d'ammoniaque légérement humectés, des acides minéraux, ou des sucs végétaux âcres et corrosifs.

9. Les *Durillons* ou *Cors*, excrescences lamellées, avec un noyau dur, pointu et douloureux. C'est principalement aux doigts des pieds qu'ils se manifestent, surtout lorqu'on porte des souliers trop étroits. On les arrache ou on les coupe, après les avoir ramollis par des bains de pieds et des onguens doux et calmans, tels que celui de peuplier.

10. Les *Loupes*, appelées *steatomes, atheromes*, ou *meliceris*, suivant que la matière qu'elles contiennent ressemble à du suif, à de

la cire ou à du miel, sont des tumeurs molles et mobiles, qui deviennent quelquefois énormes. On les vide ou on les coupe, ce qui est plus sûr. J'en ai vu qui contenoient une grande quantité de pus et qui se sont ouvertes et vidées spontanément. On a aussi recommandé un moyen bien simple d'accélérer ce genre de guérison. C'est de laver la loupe dix ou douze fois par jour avec de l'eau bien salée et bien chaude (1). La durée de ce traitement, que j'ai essayé dans deux ou trois cas avec quelque succès, varie, dit-on, depuis une semaine jusqu'à trois ou quatre mois, sans que rien annonce le moment où la tumeur est prête à se vider. J'ai pourtant vu une légère inflammation précéder ce moment. Mais peut-être avoit-elle été produite par l'excessive chaleur de l'eau. Je ne sais quelle seroit la température la plus convenable. Je présume qu'il faudroit qu'elle ne surpassât pas de beaucoup la chaleur animale, ou du moins qu'elle fut de plusieurs degrés au-dessous de celle qui produit une sensation de brûlure.

11. Les *Ganglions* sont des tumeurs indolentes et mobiles, qui se forment sur les tendons, et qui, quand elles sont peu considéra-

---

(1) Voyez la *Bibl. Brit.*, *Sc. et Arts*, Vol. XXIX, p. 356.

bles, sont susceptibles de guérison par la compression.

12. Les *Hydatides* sont des tumeurs enkystées et remplies d'eau. J'ai parlé ailleurs de celles qui s'engendrent dans l'intérieur du corps; à la surface, elles sont fort rares : je n'en ai vu qu'un exemple. J'ai lieu de croire qu'elles sont toujours le résultat de quelque violence extérieure. Celle que j'ai vue étoit située à la cuisse; elle avoit acquis le volume de la tête d'un enfant; elle se rompit spontanément, rendit une prodigieuse quantité d'une eau limpide, et dans le fond de la tumeur on découvrit une fistule qui aboutissoit à une carie de l'os ischium. La malade avoit fait une chute grave sur la hanche, dix ans auparavant.

13. Les *Tumeurs blanches* (*Hydarthrus*), sont un gonflement des articulations, et surtout du genou, produit par une violente contusion, une grande fatigue, le froid et l'humidité, un principe de rhumatisme ou de scrofules, ou une affection laiteuse. Ce gonflement d'abord peu considérable devient très-douloureux, avec roideur, contraction et souvent une fluctuation obscure autour de l'articulation. La maladie se termine communément par une fièvre hectique, qui devient mortelle, à moins qu'on n'ait promptement recours à l'amputation. A la dissection

on trouve les os affectés de gonflement et de carie. Mais ce n'est pas la cause de la maladie, ce n'en est que l'effet. Car dans des cas moins avancés, on a trouvé les os sains, mais le tissu cellulaire au-dessus et au-dessous des ligamens, ainsi que les glandes muqueuses et synoviales imprégnées d'une sérosité glaireuse et purulente, renfermée dans une multitude de cellules, sur lesquelles on voyoit plusieurs points de suppuration. Cette sérosité avoit singulièrement ramolli et comme dissous les organes voisins, et même les cartilages. (Voy. un Mémoire du Dr. Alex. Monro, dans le 4e. vol. des *Medical Essais and Observations* d'Edimbourg, p. 242) Cette maladie est presque toujours incurable. Les seuls remèdes locaux qui aient paru avoir quelque succès, sont un cautère au-dessous du genou affecté, et l'application réitérée des sangsues autour de l'articulation.

14. *L'Exostose* est une excrescence osseuse, dont je parlerai en traitant des maladies des os.

15. Les *Engelures* (*Perniones*), sont des phlegmons qui se manifestent, au printems et en automne, sur les doigts des pieds ou des mains, sur les talons ou sur le nez, et dans lesquels l'inflammation, toujours locale et lente, accompagnée de chaleur, de rougeur, d'enflure et de demangeaison, ne suppure point, mais fait

souvent éclater la peau. On les flétrit très-promptement par des étincelles électriques, ou par des frictions avec de l'huile de térébenthine, pourvu qu'on y ait recours avant que les engelures soient ouvertes. Car quand elles le sont, ces moyens de guérison ne réussissent pas, et il ne reste plus qu'à panser l'ulcère avec de la pommade de Goulard.

16. J'appelle *chondrome* une petite tumeur mobile, et de substance cartilagineuse, que j'ai vue quelquefois, soit en conséquence de quelque contusion, soit sans aucune cause connue, se manifester dans les parties molles, et que sa forme anguleuse et irrégulière rend souvent très-douloureuse. Elle ne se guérit que par l'excision.

17. Enfin, on peut donner le nom de *neuromes* à ces tumeurs mobiles, circonscrites et profondes, qui sont produites par le gonflement accidentel d'un nerf, à l'extrémité duquel la compression de la tumeur fait éprouver des crampes très-pénibles. C'est heureusement une maladie rare; mais j'en ai vu dans ma famille même un cas remarquable, qui m'a douloureusement occupé pendant bien des années, et dans lequel l'augmentation graduelle du mal, malgré un nombre infini de consultations et de remèdes, a enfin nécessité l'amputation du bras,

A l'ouverture, la tumeur se trouva être une espèce d'anévrisme du nerf radial, dont tous les filets étoient écartés les uns des autres à l'extérieur en forme d'éventail, ou comme les côtes d'un melon; tandis que le centre étoit rempli d'une matière blanchâtre, qui en quelques endroits avoit un peu jauni, et qui étoit épanchée dans les intervalles d'un nombre infini de vaisseaux transparens entrelacés les uns dans les autres. C'est communément au poignet que se forment ces tumeurs. Gooch en cite un cas qui devint mortel, parce que la malade n'ayant pas voulu se soumettre à l'opération, la tumeur gagna enfin l'aisselle, et amena promptement par la compression des gros vaisseaux des symptômes d'hydropisie. Cheselden en cite un autre, dans lequel on avoit eu la hardiesse d'extirper la tumeur, sans doute parce qu'on en ignoroit la nature. La main fut paralysée aussitôt après l'opération, dont le succès est d'ailleurs resté douteux, parce que la malade n'étoit pas guérie à l'époque de la publication du livre, dans lequel se trouve une planche qui représente cette tumeur.

IV.e Ordre

Des Ectopies.

On donne ce nom aux dérangemens qui surviennent accidentellement dans la situation ex-

térieure des parties. Cet ordre comprend trois genres; 1. la *Luxation*, dont je parlerai en traitant des maladies des os; 2. la *Hernie* ou déplacement d'une partie molle et recouverte, telle que les testicules et les intestins; 3. la *Chute* (*Prolapsus*) ou déplacement d'une partie nue, telle que la matrice et le fondement.

1. Il y a deux sortes de *Hernies*, celle des testicules et celle des intestins. La première n'est pas une maladie; c'est le déplacement naturel, mais retardé d'un organe qui, passant du bas-ventre dans le scrotum, s'arrête à l'aine et y produit une tumeur dont je ne parle que parce qu'il seroit dangereux de la confondre comme on l'a fait quelquefois avec les *hernies intestinales*. On distingue celles-ci en hernies inguinales, fémorales, ombilicales et ventrales, selon la place où la tumeur se manifeste. La première est plus commune chez les hommes, la seconde chez les femmes, la troisième chez les enfans, et la quatrième chez les femmes qui ont fait plusieurs couches de suite. Toutes sont difficiles à guérir; mais on les contient par une ceinture ou un bandage élastique. L'inguinale, la fémorale et même l'ombilicale sont sujettes à l'*étranglement*, c'est-à-dire, à ne pouvoir plus être réduites, à cause du gonflement de l'intestin hors de l'abdomen; accident qui pro-

duit bientôt des vomissemens, une constipation opiniâtre, des symptômes de gangrène et la mort, si l'on n'y remédie promptement. Pour cet effet, il faut d'abord tâcher de réduire la hernie, soit en comprimant la tumeur avec la main pour diminuer son volume, soit en produisant un relâchement général par des bains tièdes, par des cataplasmes émolliens, ou par des remèdes narcotiques, tels que le camphre et l'opium, soit en condensant l'air contenu dans l'intestin étranglé, par des embrocations frigorifiques avec la glace ou l'æther, soit en excitant le mouvement péristaltique par des laxatifs ou des lavemens stimulans. Mais si malgré tous ces moyens la réduction se trouve impossible, il faut se hâter d'en venir à une opération qui consiste à dilater l'anneau qui produit l'étranglement, par des incisions faites avec précaution pour ne pas blesser les parties environnantes. Cette opération, qui sembleroit ne devoir être qu'un palliatif momentané, devient souvent un moyen radical de guérison par les adhérences inflammatoires que contractent les parties coupées, adhérences qui ne permettent plus la sortie de l'intestin. En ouvrant le sac herniaire, on trouve souvent l'intestin gangréné; mais pour l'ordinaire cette gangrène se guérit spontanément par la cessation de l'é-

tranglement qui l'avoit produit. Si l'intestin se trouve ouvert, il faut tâcher de retenir l'ouverture près de la plaie pour faire là un anus artificiel. Si une portion de l'épiploon se trouve comprise dans la hernie et qu'on ne puisse ou qu'on ne veuille pas le réduire comme trop gangréné, on le coupe, ou l'on en fait la ligature qui ne tarde pas à le séparer; mais la section est préférable, quand elle est possible; car la ligature est quelquefois suivie du tétanos.

2. Il y a deux sortes de *chutes* (*Prolapsus*); celles de la matrice et celles du fondement. *a.* Une *chute de matrice* est un abaissement de cet organe, en conséquence du relâchement de ses ligamens. La malade sent un poids douloureux entre les cuisses et au croupion, surtout quand elle marche, ou se tient dans une situation verticale. Il en résulte des symptômes de malaise et d'irritation générale, qu'on soulage par des fumigations de matières animales, par un emplâtre fortifiant sur les reins, par des bains de fauteuils froids et par le repos. Le mouvement des bras est particulièrement préjudiciable. Mais si le mal est opiniâtre, un pessaire est le remède le plus sûr et le plus efficace. *Le renversement de la matrice* est, tant par les causes qui le produisent, qui sont un tiraillement ou un effort violent dans une couche, que

par les moyens de guérison qu'il exige, une maladie entièrement chirurgicale.— *b*. La *chute* du fondement, ou sortie et renversement du rectum hors de l'anus, maladie commune chez les petits enfans, vient ou de foiblesse et de relâchement, ou d'une irritation hémorroïdale. Dans le premier cas, on doit saupoudrer l'intestin renversé de quelque poudre astringente, telle que celle de l'écorce de grenade, ou le laver avec quelque décoction de même nature; dans le second, l'application des sangsues et des cataplasmes émolliens peut être nécessaire: dans l'un et l'autre cas, les lavages avec de l'eau de Goulard sont convenables.

VII.e ORDRE.

Des Ulcères, des Dartres, de la Lèpre, de la Teigne et de la Gale.

Cet ordre comprend celles des affections locales dans lesquelles il y a solution de continuité (*Dialyses*). Ces maladies forment sept genres; 1. les plaies; 2. les ulcères; 3. les dartres; 4. la teigne; 5. la gale; 6. les fractures; 7. et la carie. Les cinq premiers, avec quelques-uns de la classe des cachexies, constituent ce qu'on appelle les *maladies chroniques de la peau*. Les deux derniers appartiennent aux maladies des os, par la considération desquelles je terminerai ce cours.

1. Une *plaie* (*Vulnus*), est une solution de continuité, une rupture de la peau et des parties molles subjacentes, produite par une cause extérieure, telle qu'un instrument pointu, tranchant ou contondant. Ces trois genres de plaies diffèrent dans leurs effets, et dans le traitement qu'elles exigent. Tous ces détails sont entièrement du ressort de la chirurgie. J'observerai seulement en général, sur les moyens naturels par lesquels se guérissent les plaies; 1.° que c'est d'abord par la réunion des parties séparées, réunion qui s'opère par l'intermède du sang et des fluides qui s'en épanchent dans le premier moment de la rupture, et qui se coagulant aussitôt après l'épanchement leur servent pour ainsi dire de colle, et font adhérer assez fortement les bords de la plaie l'un à l'autre pour rendre en peu de jours leur réunion complète et solide. 2. Que si cela n'est pas praticable, soit par l'étendue de la plaie, et par l'impossibilité qui en résulte, que ses bords se maintiennent en contact, soit par l'introduction de quelque corps étranger qui empêche leur réunion, la nature excite sur les surfaces coupées une inflammation purulente qui convertit la plaie en ulcère. On doit autant que possible prévenir ce résultat en nettoyant bien la plaie, en rapprochant ses bords, et en les

maintenant en contact l'un avec l'autre. C'est ce qu'on appelle guérir une plaie par la *première intention*. Si cela n'est pas praticable, on la traite comme un ulcère.

2. Un *Ulcère* (*Ulcus*), est une solution de continuité dans une partie molle, privée de ses tégumens, et en suppuration. Lorsqu'une inflammation ne peut se résoudre, ou qu'une plaie ne peut se guérir par la réunion des parties, il s'engendre toujours à la surface un fluide épais et blanchâtre, comme de la crême, en apparence dépourvu de toute acrimonie, mais qui a la propriété de dissoudre, et de s'assimiler le tissu cellulaire surabondant, le sang et les autres fluides épanchés, et de favoriser la reproduction des chairs sous la forme de tubercules arrondis. C'est ce qu'on appelle la *granulation*. Ces tubercules se réunissent et forment une surface charnue et d'un beau rouge, sur laquelle les bords de la plaie s'étendent jusqu'à se réunir : tel est le cours ordinaire d'un ulcère en bon état. Tout l'art d'un chirurgien en pareil cas consiste uniquement à ne point interrompre ce travail. Si l'ulcération est superficielle, et qu'elle ne laisse point de vide à remplir, surtout si elle est accidentelle et produite par des causes extérieures, l'application de quelque poudre dessiccative, telle que les fleurs

de zinc ou la pierre calaminaire, est souvent très-utile et sans inconvénient. Mais si l'ulcère est profond et qu'il ne puisse se cicatriser sans une reproduction de chairs, il faut le garantir du contact de l'air, qui communément le dénature et lui donne une qualité rongeante, ou augmente trop l'inflammation. Si l'ulcère est extérieur, de manière que le pus puisse facilement se faire jour au-dehors, il n'y a pas autre chose à faire. Mais si l'ulcère est intérieur, et que le pus n'ait point d'issue, il faut lui en donner une; sans quoi son séjour le rend fétide et rongeant, au point de pouvoir attaquer les os subjacens, surtout si l'air a quelque accès dans la cavité, dans laquelle il s'engendre, comme cela arrive par exemple dans l'*ozène*, espèce d'ulcère qui se forme pour l'ordinaire au centre de l'os maxillaire, dans l'antre d'*Highmore*, et qui est très-promptement suivi de carie, si l'on n'y remédie en donnant issue au pus soit par l'extraction de quelques dents, soit par une grande ouverture faite à l'os même.

Indépendamment de sa situation, un ulcère peut dégénérer par différens genres d'accidens, qui forment autant d'èspèces d'ulcères, lesquels exigent chacun un traitement particulier. On peut réduire ces ulcères dégénérés à cinq espèces, savoir : *a.* Les ulcères érysipélateux,

b. les ulcères ichoreux et fétides, *c.* les ulcères fongueux, *d.* les ulcères calleux et fistuleux, *e.* les ulcères phagédéniques.

a. Les *ulcères érysipélateux* sont ceux dans lesquels l'inflammation est trop considérable et trop douloureuse pour que la suppuration puisse se faire comme il faut, ce qui nécessite l'emploi de substances émollientes et sédatives, telles que les cataplasmes, les cérats simples, les lavages avec l'eau de Goulard, les emplâtres et les onguens qui contiennent quelque préparation de plomb, tels que le diapalme, la pommade de Goulard, l'onguent de la mère, etc.

b. Les *ulcères ichoreux* sont ceux dans lesquels la suppuration se fait mal, et où le pus est clair, sanieux et fétide ; ce qui vient ordinairement ou de ce qu'il s'engendre sur les chairs quelque gaz méphitique, qui agit sur elles comme un poison, et sur le pus comme septique ; ou de ce que la foiblesse du malade ne laisse pas aux petits vaisseaux le ton qu'ils doivent avoir pour l'inflammation nécessaire à la production d'un bon pus. De là vient dans ces cas là l'utilité des applications antiseptiques d'une part, telles que les substances végétales fraîches, les feuilles, les cataplasmes de carottes ou de pommes de terres, les acides végétaux

et minéraux, et le suc gastrique ; et de l'autre, l'usage des toniques, tant à l'intérieur, tels que le kina, l'acide vitriolique, etc. qu'en applications extérieures, telles que le charbon ou les onguens résineux. La térébenthine fait la base de la plupart de ces onguens ; et quand on veut les rendre plus actifs, on y ajoute d'autres gommes et résines telles que la poix, la gomme élemi, le styrax, quelquefois même du verd-de-gris, comme dans l'onguent égyptiaque.

c. Les ulcères *fongueux*, sont ceux dans lesquels la granulation est trop abondante, en-sorte que les chairs s'élèvent au-dessus de la peau, et empêchent la cicatrisation. On les réprime par des applications astringentes et légèrement caustiques, telles que l'eau de chaux ou l'alun calciné, et quelquefois par de la charpie sèche ou imprégnée de quelque substance balsamique. J'ai vu le baume de la Mecque opérer parfaitement bien dans cette intention. Quelquefois on est obligé d'employer dans ces sortes d'ulcères des remèdes beaucoup plus actifs, tels que le précipité rouge, la pierre infernale et même le feu.

d. Les ulcères *calleux* sont ceux dont les bords durcissent, pâlissent et se désorganisent de manière à ne pouvoir plus se réunir. Les ulcères *fistuleux* sont ceux qui prennent la

forme d'un canal long et étroit, dont les bords sont ordinairement calleux : on ne peut guérir ces ulcères qu'en les convertissant par le fer, le feu ou tout autre moyen possible en ulcères simples. Il faut toujours ouvrir les fistules, dilater les sinus, donner une libre issue au pus, et favoriser la cicatrice en empêchant les bords de durcir. J'ai cependant eu connoissance d'ulcères fistuleux guéris par un moyen très-différent, et analogue à celui qu'on emploie pour la cure radicale de l'hydrocèle. Il consiste à injecter dans la fistule quelque liqueur extrêmement stimulante, telle par exemple que la teinture de cantharides, qui, excitant sur sa surface intérieure une légère inflammation, donne lieu à la réunion des parois l'une avec l'autre, en conséquence de l'adhérence qui est la suite ordinaire de l'inflammation. De cette manière, le canal s'oblitère peu à peu, et la fistule se ferme (1). — Dans les fistules qui s'engendrent autour de l'anus, et qui pénètrent jusqu'à l'intestin, on emploie quelquefois un autre

---

(1) C'est ainsi, par exemple, que fut guérie la fistule dont j'ai parlé ci-dessus (pag. 360), qui partant d'une carie de l'os ischium, aboutissoit à une tumeur hydatidée au milieu de la cuisse. Après avoir employé sans succès différentes injections, M. Maunoir essaya enfin la teinture de cantharides, qui réussit.

moyen, qui consiste à passer un fil de plomb dans la fistule, jusqu'à ce qu'il soit dans l'intestin; on le retire par l'anus, on en tord tous les jours les deux bouts, et l'on parvient ainsi à ouvrir peu à peu toute la fistule, et à la cicatriser en même temps.

e. Enfin les ulcères *phagédéniques* sont ceux dans lesquels le pus acquiert une qualité rongeante, qui fait qu'il s'assimile très-promptement les parties voisines, et que l'ulcère s'étend par là indéfiniment de tous côtés, particulièrement en surface. Cette disposition des ulcères à devenir phagédéniques tient souvent à des causes fort obscures. Il m'a paru que dans certains cas, le pansement avec des corps gras y contribue. Dès qu'on s'aperçoit de cette disposition, il faut supprimer les onguens et les huiles, et avoir recours aux feuilles, au suc gastrique, aux décoctions astringentes, ou si l'ulcère est superficiel, aux poudres dessiccatives, telles que la rhubarbe et les fleurs de zinc. J'ai vu aussi les fumigations d'acide nitrique guérir très-promptement des ulcères de ce genre, qui, s'ils résistent aux remèdes, prennent ordinairement les mauvais caractères de tous ceux dont j'ai parlé ci-dessus, et alors on les appelle des ulcères *carcinomateux* ou *cancéreux*. Ici les escharotiques les plus violens, tels que l'arsenic

ou le feu, ont eu quelquefois des succès. Le feu est surtout convenable dès le principe du mal pour la destruction des petits ulcères de ce genre que produisent souvent au visage les verrues, les taches et les boutons d'un mauvais aspect, lorsqu'on les irrite par des substances âcres ou des demi-moyens.

Une remarque générale à faire sur tous les ulcères, quels qu'ils soient, c'est que lorsqu'ils sont fort anciens, il est souvent dangereux de les guérir artificiellement, sans les remplacer par un cautère ou un séton. J'ai vu en résulter l'asthme, la phthisie, l'hydrothorax et d'autres maladies chroniques (1).

3. Je comprends sous le nom de *Dartres* (*Herpes*) toutes les maladies chroniques de la peau, soit qu'elles se manifestent par de simples taches brunes ou jaunes, accompagnées de beaucoup de démangeaison; ou par une dégénération de l'épiderme qui s'épaissit, de-

---

(1) Il arrive fréquemment dans l'hydropisie gènérale que les jambes s'ouvrent par des ulcères superficiels plus ou moins étendus, dont il découle beaucoup de sérosité, et que cet écoulement soulage beaucoup le malade; mais s'il s'arrête, si les ulcères se sèchent, l'angoisse et l'oppression recommencent. Un moyen qui m'a souvent bien réussi dans ce cas là est de les laver avec une solution de potasse caustique qui, sans trop irriter la plaie, ranime l'écoulement.

vient âpre, raboteux, et se résout sans aucune inflammation apparente en petites écailles farineuses, constamment renouvelées, ou par des rougeurs douloureuses, prurigineuses, et quelquefois légèrement humectées d'une sérosité âcre qui transude à travers les pores de la peau; ou par des gerçures enflammées, desquelles découle une autre espèce de sérosité plus épaisse et plus visqueuse, presque aussitôt coagulée en croûtes dures et grises, sous lesquelles la peau est rouge, enflammée et humide, et qui se renouvellent chaque fois qu'elles tombent; maladie à laquelle on a donné le nom de *Lèpre* (1).

---

(3) Il est difficile de bien décrire ces maladies. La meilleure manière de les faire connoître seroit de les représenter par des gravures coloriées. Il y a long-temps que je formois le vœu de voir un ouvrage de ce genre assez complet pour donner une idée exacte de toutes les maladies de la peau (Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. IX, p. 282). Ce vœu commence à se réaliser. Deux médecins renommés par leurs talens, et qu'une pratique étendue dans les deux plus grandes villes de l'Europe, Londres et Paris, a mis à portée de voir toutes les variétés de maladies cutanées qui s'y présentent, ont presque simultanément entrepris de les décrire d'après des dessins aussi parfaits dans leur genre qu'ils ont pu se les procurer. Il a déjà paru plusieurs cahiers de leur ouvrage. J'ai rendu compte de celui

Toutes ces maladies dépendent de causes fort obscures. Elles sont souvent très-rebelles. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont les décoctions de squine, de salsepareille, de sassafras et de gayac, l'antimoine et ses différentes préparations, seul ou combiné avec le mercure, comme dans les pilules de Plummer (N.° 141), la panacée violette (*Merc. violaceus Cod. Par.*) (N.° 142), la teinture de cantharides, les sucs ou bouillons d'herbe, la fumeterre, en infusion ou en extrait, la décoction d'ormeau, et celle de noix cueillies un peu avant leur maturité. — A l'extérieur, j'emploie des lotions mucilagineuses, telles que la décoction d'ormeau, — ou mercurielles, telles que l'eau phagédénique ou une simple solution de sublimé, — ou sulfureuses, au moyen d'une solution de foie de soufre, — et quelquefois, lorsqu'il y a beaucoup de démangeaison, l'eau

---

du médecin anglois, le Dr. Willan (Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXVIII, p. 185.), et le Jury des prix décennaux vient de faire un grand éloge de celui du Dr. Alibert. Il faut espérer que quand ces deux ouvrages seront achevés, ils ne laisseront rien à désirer à cet égard, surtout si leurs auteurs peuvent se procurer de la même manière une description exacte des maladies exotiques qui sont encore inconnues dans nos climats.

de Goulard. Quelque soit le traitement, il convient de purger fréquemment le malade, et en général de lui tenir toujours le ventre très-libre. Il faut aussi qu'il suive un régime et qu'il se prive surtout de ragoûts, de cochon et de poisson. Quand tous les remèdes échouent, les bains de Leuck en Valais sont souvent une ressource très-efficace; mais il faut y aller deux ou trois ans de suite (1). On craint beaucoup la *répercussion des dartres*, c'est-à-dire, leur guérison par des remèdes extérieurs, et surtout par des préparations de plomb. Je crois cette crainte exagérée; mais elle n'est pas absolument sans fondement, et je n'emploie jamais les remèdes extérieurs qu'après et avec des purgatifs et des diaphorétiques. Si les dartres sont anciennes, l'établissement d'un ou deux cautères est par cette raison très-convenable. — Dans les maladies qu'on a lieu d'attribuer à la répercussion d'une dartre, les vésicatoires et le kermès minéral sont les remèdes les mieux indiqués.

---

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage, on en a découvert d'autres plus rapprochés de nous, et qui réussissent souvent très-bien. Ce sont ceux de la vallée de St. Gervais, département du Léman, dont on a donné la description dans la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXXIV, p. 378.

4. La *Teigne* (*Tinea*), est une maladie du cuir chevelu qui produit à la racine des cheveux une multitude de petits ulcères, desquels découle un fluide qui se coagule en croûtes grises et friables, et qui souvent exhale une odeur très-fétide. Lorsque les croûtes tombent, il s'en forme très-promptement d'autres. Cette maladie qui attaque surtout les enfans de dix à douze ans, exige les mêmes remèdes que les dartres. Quelquefois il suffit de couper les cheveux, et de faire tomber les croûtes soit par des lavages avec de l'eau miellée, soit par l'application de feuilles de poirée, pour qu'elle se guérisse spontanément. Quand elle est plus rebelle, on a recours à une calotte de poix, avec laquelle on enlève toutes les bulbes des cheveux, après avoir fait tomber les croûtes. On panse ensuite la plaie qui résulte de cette opération avec un onguent simple; mais souvent il faut y revenir plusieurs fois avant qu'elle réussisse complètement. — On regarde comme une espèce de teigne une maladie à laquelle les petits enfans sont fort sujets, et qu'on appelle dans ce pays la *Râche* (*Croûtes de lait*). C'est une affection semblable à la teigne, dont le siége n'est pas le cuir chevelu, mais la peau du front, des joues et de tout le visage. Elle cesse communément après la dentition; mais je l'ai vue

se prolonger jusqu'à douze ou quinze ans. Elle n'exige aucun remède particulier, et doit se traiter comme les dartres.

5. La *Gale* (*Psora*) est une maladie de la peau, toujours produite par contagion, et qui se manifeste d'abord par de grandes démangeaisons, surtout entre les doigts. Il survient ensuite de petits boutons remplis d'une sérosité limpide et fort âcre. Le malade ne tarde pas à ouvrir ces boutons en se grattant, et à les convertir en de très-petits ulcères, qui prennent enfin une apparence dartreuse. Elle affecte particulièrement les mains, les coudes, les aisselles, la poitrine, le ventre, surtout l'aîne et le jarret. Elle n'est guères susceptible de guérison que par le soufre ou le mercure en frictions ou en lavages. J'emploie tantôt une pommade faite avec le soufre, tantôt l'onguent citrin ou l'eau mercurielle, de la pharmacopée de Paris, plus ou moins affoiblie. Mais crainte de répercussion, je prépare ordinairement le malade par une décoction purgative de gayac ou de patience (*Lapathum*), et je lui fais prendre deux fois par jour de la fleur de soufre lavée. Je continue ces remèdes pendant tout le traitement, que je termine par deux ou trois purgations. — Si la répercussion de la gale par un traitement brusque et irrégulier produit aussitôt

après quelque maladie interne bien évidemment due à cette cause, le meilleur moyen de guérison à employer est de faire reparoître la gale, en faisant coucher le malade dans des draps de galeux, quitte après cela à guérir la gale avec plus de précaution par un traitement méthodique (1).

Des Maladies des os.

On peut réduire les maladies des os à ces quatre : les luxations, les fractures, la carie et l'exostose.

1. Une *Luxation* est le déplacement d'un os hors de sa cavité articulaire. Cet accident est communément produit par quelque cause extérieure, par quelque chute, quelque contusion, quelque effort extraordinaire, ou quelque faux mouvement. J'ai vu de fortes convulsions le produire aussi. Mais dans ces cas là, on ne s'aperçoit pour l'ordinaire de la luxation que lorsqu'il est trop tard pour la réduire. Un mouvement volontaire même, s'il est trop considérable ou mal dirigé, peut quelquefois être la cause d'une luxation, comme quand on se démet la mâchoire en bâillant. — Les luxations se guérissent par des moyens mécaniques, qui

(1) Voyez ci-dessus, pag. 247.

ramenant l'os au niveau de sa cavité l'y font rentrer de nouveau. On l'y assujettit ensuite pendant quelque temps par un bandage approprié. Cela n'est point aussi facile qu'on l'imagineroit bien. Il faut beaucoup d'étude et encore plus d'expérience pour bien distinguer une luxation, et pour la bien réduire. On voit souvent les plus habiles chirurgiens s'y tromper ; et cela est d'autant plus extraordinaire qu'on voit souvent d'un autre côté les bailleuls les plus ignorans réussir là où les premiers ont échoué. Il m'a paru que les luxations sont souvent incomplètes au point de ne présenter d'autre signe de leur existence que la difficulté du mouvement. Le chirurgien n'apercevant aucun déplacement sensible, attribue cette difficulté à toute autre cause qu'à une luxation, et craignant avec raison d'augmenter l'irritation par des mouvemens inutiles, il ne touche et ne manie que très-légèrement l'articulation affectée. Le bailleul au contraire qui voit toujours une luxation, même là où il n'y en a point, s'embarrasse peu des douleurs du malade, l'exhorte à prendre courage, et lui fait faire toutes sortes de mouvemens, jusqu'à ce qu'enfin il fasse par hasard celui qui est nécessaire pour la réduction de la luxation. Peut-être aussi y a-t-il des demi-luxations de tendons et de fibres muscu-

laires, qui chevauchant l'une sur l'autre deviennent immobiles, et qu'on réduit par des mouvemens en tout sens. Quoiqu'il en soit, les bailleuls font souvent beaucoup de mal. J'ai vu plusieurs cas dans lesquels l'irritation qu'ils ont causée au malade a produit une inflammation qui a donné lieu à une suppuration mortelle dans l'articulation. Il seroit à désirer que le public pût être convaincu de leur ignorance. Il faudroit pour cela que les chirurgiens étudiassent assez bien l'art de distinguer et de réduire les luxations, pour que jamais un bailleul ne pût réussir dans les cas où ils échouent.

Il arrive souvent qu'une chute, un coup ou un faux mouvement déjettent brusquement l'extrémité d'un os sans produire de luxation durable, parce que les ligamens sont assez forts pour contenir l'os, et assez élastiques pour conduire sur-le-champ la luxation ; ce qui n'empêche pas que le ligament ayant été extrêmement tendu ne souffre beaucoup de cet effort. C'est ce qu'on appelle une *foulure*, une *entorse*. Ces accidens arrivent surtout au pied et au poignet, et la douleur qui en résulte est quelquefois si vive qu'elle produit des évanouissemens, des maux de cœur, une grande fièvre, une insomnie continuelle, avec beaucoup d'enflure, de rougeur et d'immobilité, au point

que le malade s'en ressent quelquefois plusieurs semaines, plusieurs mois et même plusieurs années. Les remèdes qui m'ont paru le mieux réussir en pareil cas sont au commencement les saignées générales et locales, les cataplasmes émolliens et les anodins; car c'est l'irritation qu'il faut combattre à cette époque, puisque même lorsqu'il y a luxation complète, l'irritation empêche souvent sa réduction (1). C'est surtout dans ces cas de grande irritation, à la suite d'une foulure, que les bailleuls peuvent faire beaucoup de mal, et qu'il importe d'être extrêmement sur ses gardes pour ne pas l'augmenter. Mais dès que l'inflammation est appaisée, il faut avoir recours aux cataplasmes toniques avec du vin et du savon, aux bains de pieds dans une forte solution de potasse, aux lavages avec l'opodeldoch, aux emplâtres fortifians, aux bandages, etc. Enfin, quand la

(1) C'est ainsi qu'au rapport d'Hérodote, le roi des Perses s'étant foulé le pied à la chasse, les médecins et chirurgiens égyptiens, qu'il appela à son secours, ne purent parvenir à réduire la luxation, à cause des grandes souffrances du monarque. Un médecin Grec, qui étoit son prisonnier, et qui se nommoit Démocède, fut consulté et le guérit très-promptement par des calmans qui, en appaisant l'irritation, rendirent la réduction plus facile.

foiblesse résiste à tous ces moyens, et se prolonge plusieurs années, ce qui n'est pas rare, les douches d'eaux hydrosulfureuses, telles que celles d'Aix en Savoie, sont quelquefois très-utiles.

De *faux mouvemens* produisent souvent dans d'autres parties du corps que les articulations, comme aux reins, sur les côtes, etc. des douleurs très-vives, qu'on dissipe par de douces frictions, et qui probablement tiennent au chevauchement des fibres musculaires ou tendineuses les unes sur les autres. C'est une raison de croire que les succès des bailleuls dépendent souvent dans les articulations même de quelque circonstance semblable.

2. Une *fracture* est une solution de continuité dans un os en conséquence de quelque contusion violente, ou de quelque contre-coup qui le casse en deux ou plusieurs grands fragmens. Les suites d'une fracture peuvent devenir très-graves, 1.° par le *voisinage d'organes essentiels* à la vie. Par exemple, les fractures des os du crâne sont ordinairement suivies d'apoplexie, soit parce que les os fracturés s'enfoncent dans la substance du cerveau, et l'irritent ou la compriment, soit parce que la violence du coup produit un épanchement séreux

ou sanguin entre les membranes. Les fractures des côtes peuvent de même blesser les poumons, et produire dans cet organe une inflammation ou une suppuration très-dangereuse; 2.° par la *complication* de la fracture avec une plaie, circonstance très-fréquente, et d'autant plus délicate que la réduction de la fracture exigeant presque toujours un certain degré de compression, il peut facilement en résulter un état de gangrène, qui nécessite ensuite l'amputation; 3.° par la *manière dont l'os se casse*. Car s'il y a plusieurs fragmens plus ou moins anguleux, ou si n'y ayant que deux fragmens, ces fragmens se terminent en pointe, ou s'il s'en détache des *esquilles*, ou morceaux d'os pointus, qui se logent dans les chairs; dans ces trois cas, dis-je, les tendons, les aponévroses et les nerfs peuvent être irrités au point de donner le tétanos; 4.° par la *situation des os fracturés*, qui peut être trop profonde pour qu'on puisse reconnoître la fracture, ou trop oblique pour qu'on puisse facilement y remédier. Par exemple, la fracture du col du fémur est une des plus difficiles à distinguer et à guérir.

Mais en thèse générale, une fracture est une maladie simple, et qui se guérit spontanément par l'ossification d'un suc particulier, qui découle des deux fragmens de l'os, s'accumule

tout autour de leurs points de contact, sous la forme d'un bourrelet, qu'on appelle le *cal*, et les colle enfin l'un à l'autre si fortement que l'os se casseroit ensuite plus facilement à tout autre endroit. Seulement, si les fragmens chevauchent l'un sur l'autre, on court le risque d'avoir le membre auquel appartient l'os cassé plus court que son compagnon. C'est à empêcher ce chevauchement, en mettant les deux fragmens à bout l'un de l'autre, et en les maintenant pendant quelques semaines de suite dans cette situation par des bandages particuliers, que consistent tout l'art du chirurgien, dans la réduction des fractures. Or pour cela, il n'est pas nécessaire (et cette remarque est également relative aux luxations) d'appliquer les moyens d'extension et de contr'extension sur la partie affectée elle-même. On doit éviter autant que possible d'irriter, par la compression, les muscles, les ligamens, les tendons, qui prennent leur attache dans le corps d'un os fracturé ou luxé.

La *rupture du tendon d'Achille*, accident rare, mais qui arrive quelquefois en conséquence d'un saut violent, ou d'une forte crampe, se guérit comme les fractures par le rapprochement des deux bouts du tendon, desquels découle un suc qui les réunit, en se convertissant en substance tendineuse.

3. La *Carie* d'un os est une solution de continuité en conséquence de quelque affection analogue à celle qui produit les ulcères dans une partie molle. Elle dépend ou de causes intérieures, telles que les maladies vénériennes ou scrofuleuses, — ou de causes extérieures, telles que les coups, les contusions, etc. ou enfin de causes qui tiennent le milieu entre les unes et les autres, telles que la compression produite sur une partie osseuse par une tumeur contiguë, ou par les dépôts purulens qui l'atteignent. L'os qui en est affecté devient d'une couleur jaune, puis brune et enfin noire. Quelquefois il demeure dans cet état parfaitement sec. C'est ce qu'on appelle la *carie sèche*. Plus fréquemment, il en découle une sérosité extrêmement fétide. C'est ce qu'on appelle la *carie humide*. Bientôt l'os tombe en poussière, comme du bois vermoulu, ou s'exfolie, c'est-à-dire, que ses différentes couches se détachent les unes des autres, jusqu'à ce que toutes les parties cariées soient de cette manière séparées des parties saines. Pour l'ordinaire, la carie d'un os est accompagnée d'ulcères fistuleux dans les parties molles qui la recouvrent, et même lorsque la carie est très-profonde, il se forme des fistules très-longues qui aboutissent à la peau, et y produisent ou des hyda-

tides, ou de petits ulcères, dans les environs desquels la peau est violette, ou de couleur plombée, qui noircissent les emplâtres avec lesquels on les panse, et dont il découle une grande quantité de sanie séreuse et fétide. Si l'on sonde ces ulcères, on sent l'os inégal et raboteux, ou mol et vermoulu, comme si l'on touchoit du bois pourri. — Il est rare que les forces de la nature suffisent pour produire l'exfoliation complète d'un os carié. On est le plus souvent obligé de l'accélérer, ce qui se fait par l'application des teintures spiritueuses, telles que celles d'aloës ou de myrrhe, ou par celle des caustiques, tels que le nitre mercuriel, ou les onguens composés de quelque préparation de mercure ou de cuivre, ou ce qui est infiniment plus sûr et plus expédient, par le feu. On commence donc par ouvrir la fistule, pour mettre entièrement à nud l'os carié. On en ratisse la surface pour enlever la vermoulure avec un instrument d'acier, qu'on appelle une *rugine ;* et si cela ne suffit pas, on y applique à plusieurs reprises un fer rouge.

4. L'*Exostose* est une tumeur ou excrescence qui se manifeste sur une partie osseuse. Il y en a quatre espèces ;

a. Le *Spina ventosa*, ou boursouflement de l'os, en conséquence d'une carie intérieure,

qui ramollit et dilate ses cellules, et qui est précédée de grandes et profondes douleurs. C'est une maladie grave qui nécessite pour l'ordinaire l'amputation. Quand elle est générale, et affecte plusieurs os à la fois, il est très-rare qu'elle soit susceptible de guérison. On l'attaque par des remèdes internes appropriés à la nature du virus qui la produit, et par des moyens extérieurs, analogues à ceux dont j'ai parlé ci-dessus, en traitant de la carie. Quelquefois l'os gonflé se carnifie, c'est-à-dire, qu'il se change en une substance molle, semblable à des chairs qui suppurent.

b. L'*Exostose bénigne* est produite par une simple accumulation de substance osseuse dure et solide à la surface d'un os et sans carie. Cette maladie est pour l'ordinaire sans conséquence, et ne demande aucun remède, à moins que par la forme, la situation et la grandeur de la tumeur, elle n'incommode extrêmement le malade, et ne gêne ses fonctions. Dans ce cas, on peut la scier.

c. Mais souvent l'exostose n'est produite que par le *gonflement* et l'endurcissement du *périoste;* et cette maladie est quelquefois accompagnée de très-grandes douleurs. Indépendamment des remèdes propres à détruire le virus vénérien ou scrofuleux qui produit ces

sortes de tumeurs, remèdes qui suffisent quelquefois, mais qui échouent aussi fréquemment, et qui en particulier ne sont d'aucune utilité lorsque la maladie est produite par une cause extérieure; j'ai vu de très-bons effets de la décoction de mézéréon, et j'ai même employé avec succès le marc de cette décoction en cataplasmes sur la tumeur. Mais si elle est fort douloureuse, l'application réitérée des sangsues autour de la partie affectée est toujours un préalable nécessaire, jusqu'à ce que la violence des douleurs soit appaisée. Car l'inflammation du périoste est toujours une maladie grave, particulièrement à la tête, où elle produit souvent des érysipèles dangereux.

d. Enfin un genre d'exostose assez particulier, et qui n'a été bien connu que depuis quelques années, c'est celui qu'on observe dans une maladie à laquelle on a donné le nom de *nécrose*. Les os des extrémités y sont plus sujets que les autres, surtout depuis l'âge de douze à treize ans, jusqu'à l'âge de puberté. L'os de la mâchoire inférieure en est aussi fréquemment affecté; mais ce n'est guères qu'à l'âge de trente ans et au-dessus. La maladie se manifeste d'abord par des douleurs profondes, suivies d'une grande augmentation de volume tout autour de l'os. Cette tumeur d'abord molle, durcit

bientôt, et devient complètement osseuse; mais sur la peau qui la recouvre il se forme de petits ulcères fistuleux, dont il découle une grande quantité de pus d'une bonne nature, et ces ulcères ne prennent jamais un mauvais aspect, ce qui les distingue de ceux qui proviennent de carie. Cependant il passe fréquemment par leur ouverture de petites esquilles, et cela au moment où l'on s'y attend le moins, et sans qu'on les ait senties branler auparavant, en sondant l'ulcère. Souvent enfin de plus grands et même de très-considérables fragmens se présentent, dont on est obligé de favoriser la sortie par des incisions, jusqu'à ce que finalement la suppuration cesse par degrés, les ulcères se ferment et le malade se trouve guéri, sans avoir jamais été complètement privé de l'usage du membre affecté, quoi qu'ayant perdu de très-grands fragmens d'os. Quelquefois aussi la guérison a lieu, sans aucune séparation osseuse. La durée totale de la maladie varie depuis trois mois jusqu'à deux ans. Tous ces symptômes ont été fort bien décrits et expliqués par Mr. Russell d'Edimbourg, qui dans un livre sur ce sujet, imprimé en 1794, et dont Mr. J. P. Maunoir a donné un Extrait dans le Journal de Médecine, a fait voir que cette maladie dépend de la mort complète de

l'os affecté, et de sa régénération par l'exsudation d'un suc gélatineux qui entoure l'os malade, comme un étui percé de plusieurs trous, et qui peu à peu s'ossifie. Ce n'est que lorsque l'ossification est complète, que le fragment privé de vie, lequel porte le nom de *séquestre*, se sépare ou s'absorbe. Dans le premier cas, il faut pour l'ordinaire aider sa sortie par le secours de l'art. Dans le second, la guérison du malade a lieu spontanément, mais il en résulte toujours une difformité considérable dans la figure de l'os.

CONCLUSION.

C'est ici que se terminoit mon cours. En en publiant le sommaire, je crus devoir lui donner le titre de *Manuel de Médecine-Pratique*, parce qu'il étoit principalement destiné à servir de *Memorandum* aux officiers de santé qui l'avoient suivi, afin qu'ils pussent le consulter au besoin, et qu'il leur rappelât en peu de mots les renseignemens plus étendus que je leur avois donné dans mes leçons. — Je ne connoissois point alors un ouvrage qu'avoit publié en 1800, et sous le même titre feu M. le Dr. Geoffroy de Paris. Quoique cet ouvrage ait quelque ressemblance avec le mien par le but que

s'est proposé son auteur, et jusqu'à un certain point par la forme qu'il lui a donnée, il en diffère cependant beaucoup par le fonds. Destiné à servir de règle à des personnes bien moins instruites que ne le sont en général les médecins et chirurgiens de notre Département, il n'est ni aussi concis, ni aussi complet que celui-ci. Plusieurs maladies graves, telles que l'hydrocéphale interne, le croup, l'anasarque qui est une suite de la fièvre rouge, etc. maladies qui, quoique moins communes dans les campagnes, s'y présentent pourtant quelquefois, du moins dans nos climats, y sont entièrement passées sous silence; et quant aux remèdes, l'auteur se borne pour l'ordinaire à des moyens de guérison populaires, conformes aux usages du pays, et qui appartiennent plutôt à la médecine expectante qu'à la médecine agissante. Quant à moi, je me suis surtout proposé de rendre aux officiers de santé qui assistoient à mes leçons et qui, pour la plupart, pratiquoient déjà depuis long-temps avec honneur, un compte fidèle de tout ce qu'une expérience de près de 40 ans m'a appris sur l'histoire, le diagnostic et le traitement de toutes les maladies que j'ai été appelé à soigner. Or, comme l'art de guérir n'est après tout qu'une science d'observation, j'espère que quelque soit

le rang qu'occupent en médecine ceux de mes confrères qui liront cet ouvrage, quelques idées de théorie qu'ils aient pu se former, il leur sera agréable et utile de les comparer avec le résultat de la pratique d'un vieux médecin qui, à la fin d'une longue carrière, abjurant tout esprit de système, raconte sans réticence et sans partialité ce qu'il a vu. J'espère surtout que les officiers de santé des campagnes pourront toujours en tirer un grand parti dans l'exercice de leur art; et comme c'est principalement pour eux que je l'ai publié, je le termine par une suite de formules, qui, avec les notes que j'y ajoute dans cette seconde édition, pourront leur tenir lieu d'une *Pharmacopée* à leur usage.

FIN.

PHARMACOPÉE,

OU

FORMULES

DES MÉDICAMENS RECOMMANDÉS DANS CET OUVRAGE.

LES Officiers de santé étant appelés à faire tout à la fois, dans les campagnes, l'office de Médecins, de Chirurgiens et de Pharmaciens, trouveront dans les formules suivantes le nom des principaux remèdes dont ils doivent être pourvus. Ils doivent se procurer, dans les bonnes pharmacies des grandes villes, ceux qui exigent quelque préparation chimique, et qui sont susceptibles de se garder long-tems. Ceux qui n'exigent qu'un simple mélange, une infusion, ou une décoction, et surtout ceux qui peuvent s'altérer au bout de quelques jours, doivent se préparer chez eux.

N°. 1. *R*. TARTRE stibié, deux grains, (0,106).

Eeau distillée, six onces (183,564). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de trois en trois heures.

Le tartre stibié (tartrite de potasse antimonié) est un sel composé de crême de tartre et d'antimoine : il faut, autant que possible, le choisir cristallisé.

N°. 2. *R.* Poudre de James, un gros (3,824).
Sucre, deux gros (7,648). Mêlez.
Divisez en douze prises.
Dose ; une prise de trois en trois heures.

La poudre de James a été pendant long-tems un remède secret. En l'analysant, on a trouvé que c'étoit un phosphate calcaire antimonié, et quoiqu'on ne soit point encore parvenu à l'imiter exactement, on peut cependant y suppléer par la *poudre antimonielle* de la pharmacopée de Londres, qui se prépare en faisant calciner de la corne de cerf avec de l'antimoine. Il m'a paru que cette poudre doit être donnée en doses un peu plus fortes que la poudre de James.

N°. 3. *R.* Kina en poudre, une once (30,594).
Eau bouillante, une livre (489,500).
Faites cuire à grand feu, et dans un pot couvert, pendant cinq minutes. Passez la décoction bouillante.
Dose ; une tasse de deux en deux heures.

M. Fourcroy a démontré que les décoctions de kina et d'autres substances végétales qui se font rapidement, à grand feu, et dans des vases clos, sont beaucoup plus chargées et moins dénaturées que celles qui se font lentement et à l'air libre.

N°. 4. *R.* Extrait de kina,
Sucre, demi-once de chaque (15,297).
Eau, six onces (183,564). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe, en remuant la bouteille, de deux en deux heures.

N°. 5. *R*. Camphre, deux deniers (2,548).

Esprit de vin, quelques gouttes,

Sucre, demi-once (15,297).

Vinaigre distillé, une once (30,594).

Eau, sept onces (214,158). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe, de trois en trois heures.

N°. 6. *R*. Séné,

Sel d'Angleterre, demi-once de chaque (15,297).

Petits raisins, deux onces (61,188).

Faites cuire les raisins sur quatre verres d'eau réduits à trois. Ajoutez le séné et le sel. Infusez pendant une heure et passez.

Dose; un verre d'heure en heure.

N°. 7. *R*. Poudre de Cornachini,

Rhubarbe,

Sel d'Angleterre, demi-gros de chaque (1,912),

Calomel, six grains (0,318). Mêlez.

Divisez en deux prises.

Dose; les deux prises à une heure de distance l'une de l'autre.

La poudre de Cornachini est composée de parties égales de scammonée, ou diagrède, d'un oxide d'antimoine connu sous le nom d'antimoine diaphorétique et de crême de tartre. — Dans la

pharm. de Genève on a substitué la magnésie à la crême de tartre. — Le calomel, ou mercure doux, est un muriate de mercure, qui se prépare par sublimation.

N°. 8. *R*. Crême de tartre, demi-once (15,297),
Jalap, un denier (1,274),
Borax, un gros (3,824),
Calomel, six grains (0,318. Mêlez.
Divisez en deux prises.
Dose ; les deux prises à une heure de distance l'une de l'autre.

N°. 9. *R*. Manne, deux onces (61,188),
Sel d'Angleterre, deux gros (7,648),
Eau,
Décoction de kina N°. 3, quatre onces de chaque (122,376). Mêlez.
Dose ; le tout en deux fois, à une heure de distance.

N°. 10. *R*. Suc exprimé des feuilles de Dent-de-lion,
— Fumeterre ou Chicorée,
— Cresson de fontaine ou Beccabunga,
— Cerfeuil, une once et demie de chaque (45,891),
Sel d'Angleterre, deux gros (7,648),
Rhubarbe en poudre, un denier (1,274).
Dose ; à prendre tous les matins en deux fois, dans une égale quantité de bouillon bien chaud.

N.° 11. *R.* Ipecacuanha, un denier (1,274),
Tartre stibié, demi-grain (0,027). Mêlez.
Dose ; à prendre à la fois dans un peu d'eau sucrée.

N°. 12. *R.* Tartre stibié, deux grains (0,106),
Eau pure, trois onces (91,282), Mêlez.
Dose ; une cuillerée à soupe de quart d'heure en quart d'heure.

N.° 13. *R.* Kina en poudre, une once et demie (45,891),
Sel ammoniac, trois gros (11,472),
Rhubarbe, un gros et demi (5,736). Mêlez.
Divisez en douze prises.
Dose ; une prise de deux en deux heures.

N°. 14. *R.* Tartre stibié, deux grains (0,106),
Nitre pur, deux gros (7,648),
Magnésie, demi-once (15,297).
Mêlez et divisez en douze prises.
Dose ; une prise de trois en trois heures.

N°. 15. *R.* Tartre stibié, deux grains (0,106).
Poudre tempérante de Stahl, demi-once (15,297).
Mêlez et divisez en douze prises.
Dose ; une prise de trois en trois heures.

La poudre tempérante de Stahl est un mélange de trois gros de nitre et autant de tartre vitriolé [sulfate de potasse], avec deux deniers de cinabre factice [sulfure de mercure].

N°. 16. *R.* Æther sulfurique, deux deniers (2,548),

Sucre, demi-once (15,297),

Eau, six onces (183,564). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, ou occasionnellement.

N°. 17. *R.* Liqueur minérale d'Hoffman, deux gros (7,648),

Sucre, une once (30,594),

Eau, deux livres (979,000). Mêlez.

Dose; une tasse de deux en deux heures.

L'æther et la liqueur minérale d'Hoffman sont deux produits différens de la distillation de l'acide sulfurique [huile de vitriol] avec de l'alcohol [esprit de vin rectifié]. Cette opération ne peut se faire que par d'habiles chimistes.

N°. 18. *R.* Fleurs de zinc, un denier (1,274)

Sucre. deux gros (7,648). Mêlez.

Divisez en douze prises.

Dose; une prise de trois en trois heures.

Les fleurs de zinc sont un oxide de zinc qui se prépare par la calcination et la sublimation de ce métal.

N°. 19. *R.* Fleurs de zinc, un demi gros (1,912).

Conserve d'Eglantier, une quantité suffisante pour en faire 72 pilules.

Dose; une pilule de deux en deux heures,

en augmentant successivement chaque dose d'une pilule.

N°. 20. *R*. Musc, un gros (3,824),

Sucre, demi-once (15,297),

Eau, six onces (183,564). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

Poudre de Dover.

N°. 21. *R*. Ipecacuanha, seize grains (0,848),

Opium pur, un denier (1,274),

Tartre vitriolé,

Nitre pur, un gros de chaque (3,824),

Sucre, cinq gros et demi)21,032). Mêlez.

Dose; de douze à trente-six grains (de 0,636 à 1,908) *par prises, à dix heures du soir.*

N°. 22. *R*. Tête de pavots blanc, une,

Sucre, deux gros (7,648),

Eau, six onces (183,564).

Faites cuire jusqu'à la réduction de la moitié, et passez.

Dose; à prendre toute à la fois à dix heures du soir, ou en deux fois, suivant le besoin.

N°. 23. *R*. Sel volatil concret, douze grains (0,637),

Suc de citron ou vinaigre, autant qu'il en faut pour saturer le sel,

Eau, une once (30,594),
Laudanum liquide, de douze à vingt-quatre gouttes. Mêlez.

Dose; à prendre tout à la fois, à dix heures du soir, ou en deux fois, suivant le besoin.

Pour juger exactement du point de saturation, on a des papiers d'épreuve, colorés par des substances végétales, et qui rougissent quand il y a excès d'acide, ou verdissent quand c'est l'alkali qui prédomine.

Le laudanum liquide se prépare suivant la pharmacopée de Paris, en faisant digérer pendant quelques jours au bain-marie deux onces d'opium, une once de safran, un gros de canelle, et autant de gérofle. Dans la pharmacopée Genevoise on a simplifié cette préparation, en supprimant les aromates et en remplaçant le vin d'Espagne par 10 onces d'eau distillée de canelle, et autant d'alcohol.

N°. 24. *R.* Sel de soude,
Sucre, demi-once de chaque (15,297). Mêlez.

Divisez en douze prises.

Dose; une prise de deux en deux heures, délayée dans une demi-tasse d'eau, en ajoutant à chaque prise une bonne cuillerée à soupe de suc de citron, ou de vinaigre.

N°. 25. *R.* Sel volatil concret, deux gros (7,648),
Sucre, demi-once (15,297),
Eau, six onces (183,564). Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, en ajoutant à chaque dose une cuillerée à soupe de suc de citron, ou de vinaigre.

N°. 26. *R.* Sel de tartre, deux gros (7,648),
Suc de citron, autant qu'il en faut pour saturer le sel,
Sucre, une once et demie (45,891),
Eau, deux livres (979,000). Mêlez.
Dose; une tasse de deux en deux heures.

N°. 27. *R.* Diascordium, demi-once (15,297),
Eau, six onces (183,564). Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe après chaque selle, ou deux ou trois fois par jour.

Le diascordium est un électuaire composé de différens astringens et aromates, avec environ $\frac{1}{200}$ d'opium. On l'a remplacé dans la pharmacopée Genevoise par la confection de cachou (*confectio Japonica*) qui contient 3 onc. de cachou, 2 onc. de tormentille, autant de noix muscade, autant d'encens, 27 onces de sirop d'écorce d'oranges amères, et un gros et demi d'opium dissous dans une suffisante quantité de vin d'Espagne.

N°. 28. *R.* Cachou, trois gros (11,472).
Eau, deux livres (979,000).

Faites cuire jusqu'à la réduction de la moitié, et passez.

Dose; une cuillerée à soupe après chaque selle, ou quatre fois par jour.

N°. 29. *R.* Teinture de cachou, une once (30,594),

Laudanum liquide, huit gouttes,

Eau de roses, quatre onces (122,376).

Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe après chaque selle, ou deux ou trois fois par jour.

N°. 30. Huile de vitriol, deux deniers (2,547),

Sirop de roses rouges, trois onces (91,782),

Eau, deux livres (979,000). Mêlez.

Dose; une tasse de deux en deux heures.

N°. 31. *R.* Esprit de nitre dulcifié, deux gros (7,648),

Sucre, une once et demie (45,891),

Eau, deux livres (979,000). Mêlez.

Dose; une tasse de deux en deux heures.

L'esprit de nitre dulcifié est un produit de la distillation de l'acide nitreux fumant avec l'alcohol.

N°. 32. R. Farine de graine de lin,

Charbon pophyrisé, parties égales.

Faites cuire dans une quantité suffisante d'eau pour réduire le tout en consistance de cataplasme.

N°. 33. R. Onguent d'althéa, une once (30,594),

Litharge, un quart d'once (7,648),
Opium crud en poudre, un gros (3,824),
Huile d'olive, une quantité suffisante pour en faire un onguent.

L'onguent d'althéa, de la pharm. de Genève, est composé de 56 parties d'huile d'olives, 16 de cire jaune, 8 de résine jaune [résidu de la distillation de l'huile essentielle, ou essence de térébenthine] et 3 de térébenthine.

N°. 34. *R*. Sublimé corrosif, un grain (0,053),
Cire blanche, quatre grains (0,212),
Axonge, huit grains (0,424). Mêlez.
On étend cette pommade sur du taffetas, et on en fait une mouche qu'on applique à la tempe pendant une ou deux heures.

Le sublimé corrosif est un sel composé d'acide muriatique oxigéné et de mercure. Il se prépare comme le calomel, par distillation.

N°. 35. *R*. Vitriol blanc, ou sucre de Saturne, dix-huit grains (0,954),
Eau de roses, six onces (183,564.) Mêlez.
On s'en sert de deux en deux heures ou avec une petite baignoire, ou en en lavant fréquemment l'œil avec une éponge fine, ou en y appliquant des compresses trempées dans ce collyre.

Le vitriol blanc est un sulfate de zinc, et le sucre de Saturne, un acétite de plomb.

N°. 36. *R.* Fleurs de zinc, un gros (3,824),
Gomme arabique, deux gros (7,648),
Eau, six onces (183,564). Mêlez.
On s'en sert comme des précédens collyres.

N°. 37. *R.* Opium purifié, six grains (0,318),
Eau distillée, deux gros (7,648).
Dissolvez et filtrez la liqueur, dont on laisse tomber une goutte au milieu de l'œil, deux fois par jour.

N°. 38. *R.* Mercure crud, un denier (1,274),
Axonge fraîche, deux gros (7,648),
Broyez jusqu'à ce que le mercure disparoisse.

N°. 39. *R.* Mercure précipité rouge, six grains (0,318),
ou Sublimé corrosif, trois grains (0,159),
Beurre frais, demi-once (15,297),
Mêlez, en broyant exactement.

Le précipité rouge se prépare en faisant sécher au bain de sable une solution de mercure dans de l'acide nitrique.

N°. 40. *R.* Pommade mercurielle affoiblie, n°. 38, deux gros (7,648),
Fleurs de zinc, un denier (1,274),
Opium pur, douze grains (0,637). Mêlez.

N°. 41. *R.* Borax, deux gros (7,648),
Mucilage de pepins de coing, six onces (183,564),
Miel rosat, deux onces (61,188). Mêlez.

On s'en sert de deux en deux heures, ou plus fréquemment, en injection ou en gargarisme.

Les mucilages sont de simples infusions aqueuses qu'on fait cuire jusqu'à ce qu'elles aient la consistance du blanc d'œuf, après quoi on les passe en les exprimant fortement. — Le miel rosat est un sirop qui se prépare en ajoutant du miel dans une infusion de roses.

N°. 42. *R.* Asa fœtida, deux gros (7,648),
Eau de fleurs d'orange,
Sucre, une once de chaque (30,594),
Eau, six onces)183:564). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

N°. 43. *R.* Huile d'amandes, une once(30,594),
Gomme arabique, demi-once (15,297),
Sirop d'althéa, une once et demie (45,891),
Eau de lys, huit onces (244,752).
Mêlez, en broyant bien exactement.

Dose; une cuillerée à soupe d'heure en heure.

N°. 44. *R.* Huile d'amandes, demi-once (15,297),
Gomme arabique, une once (30,594),
Sirop de coquelicots, deux onces (61,188),
Mêlez, en broyant bien exactement.

Dose; une cuillerée à café d'heure en heure.

N°. 45. *R.* Kermès minéral, trois grains (0,159),
Sucre blanc, demi-once (15,297).
Mêlez, et divisez en douze prises.
Dose; une prise de deux en deux heures.

Le kermès minéral est un oxide d'antimoine qui se précipite d'une décoction d'antimoine crud [sulfure d'antimoine] dans une solution de potasse.

N°. 46. *R.* Tartre stibié, deux grains (0,106),
Oxymel scillitique, deux onces (61,188),
Eau de fenouil, sept onces (214,158).
Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

L'Oximel scillitique est un sirop qui se prépare en ajoutant du miel à une infusion de scille dans du vinaigre.

N°. 47. *R.* Racine de Seneka, ou Polygala de Virginie, une once (30,594),
Eau, une livre et demie (734,250).
Faites cuire, jusqu'à ce que le tout se réduise à une livre (489,500). Ajoutez
Bois de reglisse rapé, demi-once (15,297).
Infusez et passez.
Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

N°. 48. *R.* Feuilles de lierre terrestre en poudre, demi-once (15,297),

Conserve de lys, quatre onces (122,376),
Sirop d'althéa, autant qu'il en faut pour former un électuaire.

Dose ; une cuillerée à café de deux en deux heures.

La conserve de lys est un mélange de fleurs de lys blancs, pilées avec trois fois autant de sucre.

N°. 49. *R*. Baume de Tolu, trois onces (91,782),
Eau, une livre (489,500).
Faites cuire pendant deux heures dans un matras à long col ; après le refroidissement, passez, et ajoutez assez de sucre pour en faire un sirop.

Dose ; une cuillerée à café de deux en deux heures.

N°. 50. *R*. Myrrhe en poudre.
Sucre, une demi-once (15,297) de chaque. Mêlez.
Divisez en douze prises.

Dose ; une prise trois ou quatre fois par jour.

N°. 51. *R*. Colle de poisson, deux gros (7,648),
Eau, six onces (183,564).
Faites fondre la colle dans l'eau chaude, passez, et ajoutez
Sucre, demi-once (15,297). Mêlez.

Dose ; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

N°. 52. *R*; Colle de peau d'asne, demi-gros, (1,912),
Bouillon de veau, six onces (183,564).
Faites fondre la colle dans le bouillon chaud; et faites-le prendre au malade deux fois par jour.

N°. 53. *R*. Gomme adragant,
Amidon, deux gros (7,648) de chaque,
Eau, une livre (489,500).
Faites fondre la gomme et l'amidon en ajoutant l'eau peu à peu, et en broyant; puis ajoutez : sirop de roses, deux onces (61,188),
Esprit de vitriol foible, un denier (1,274), Mêlez.
Dose ; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

L'esprit de vitriol foible est un mélange d'acide sulfurique concentré [huile de vitriol] et d'eau, dans une proportion telle qu'une bouteille contenant sept onces d'eau, en contienne huit de ce mélange.

N°. 54. *R*. Feuilles de digitale, en poudre, douze grains (0,637),
Sucre, deux gros (7,648). Mêlez.
Divisez en douze prises.

Dose ; une prise quatre fois par jour.

N°. 55. *R.* Oignons de scille en poudre, un denier (1,274),

Sel de soude, demi-once (15,297). Mêlez, et divisez en douze prises.

Dose ; une prise quatre fois par jour, délayée dans un peu d'eau sucrée, sur laquelle on versera, au moment de la boire, une cuillerée à soupe de vinaigre, ou de suc de citrons.

N°. 56. *R.* Sel de tartre, deux gros (7,648),

Vinaigre, autant qu'il en faut pour la saturation complète,

Sirop de violette, une once (30,594),

Eau de cerfeuil, autant qu'il en faut pour faire une potion de douze onces (367,128).

Dose ; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

N°. 57. *R.* Alkali fluor, deux gros (7,648),

Huile d'olives, ou

Baume tranquille, une once (30,594). Mêlez.

L'alkali fluor, ou volatil caustique [ammoniaque] se prépare en décomposant le sel ammoniaque [muriate d'ammoniaque] par la chaux vive.— Le baume tranquille est une huile dans laquelle on a fait cuire, infuser et digérer au soleil ou au bain-marie différentes plantes narcotiques et aromatiques.

N°. 58. *R.* Racine de bardane,
Sucre de lait, deux onces de chaque (61,188).
Douce amère, une once (30,594),
Eau bien bouillante, deux livres (979,000).
Faites cuire à grand feu, dans un pot couvert, pendant cinq minutes, et passez.
Dose ; un verre de trois en trois heures.

N°. 59. *R.* Térébenthine,
Graine de Lin, demi-once de chaque (15,297),
Eau bouillante, six onces, (183,564),
Infusez la graine de Lin, passez et incorporez la térébenthine dans l'infusion au moyen d'un jaune d'œuf.
C'est la dose pour chaque lavement.

N°. 60. *R.* Nitre pur, deux gros (7,648),
Sirop de Diacode, une once (30,594),
Eau de lys, une livre (489,500). Mêlez.
Dose ; une cuillerée à soupe d'heure en heure.

Le sirop de diacode se prépare avec une décoction de têtes de pavots blancs : une once de ce sirop équivaut à un grain d'opium.

N°. 61. *R.* Kermès minéral, douze grains (0,636),
Gomme Gayac,
Extrait de douce-amère, une once de chaque (30,594.) Mêlez.

Divisez en 288 pilules.

Dose ; six pilules quatre fois par jour.

N°. 62. *R.* Bois de gayac rapé,

Racine de Salsepareille,

de Squine, deux onces de chaque (61,188),

Eau, quatre livres (1958,000),

Faites cuire jusqu'à la réduction de la moitié en ajoutant sur la fin

Bois de Sassafras,

Réglisse, demi-once de chaque (15,297),

Après le refroidissement, passez.

Dose; quatre verres par jour.

N°. 63. *R.* Extrait d'Aconit, un denier (1,274),

Rob de sureau, autant qu'il en faut pour faire 48 pilules.

Dose; d'une à quatre, quatre fois par jour.

L'extrait d'aconit se prépare avec le suc des feuilles de l'aconit napel. Le rob de sureau avec celui des baies de sureau. Ces sucs doivent être épaissis au bain-marie.

N°. 64. *R.* Esprit de térébenthine, demi-once (15,297),

Miel, une once (30,594),

Poudre de réglisse, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Dose ; une cuillerée à café quatre fois par jour.

N°. 65. *R.* Calomel, deux deniers (2,548),

Conserve de roses, autant qu'il en faut pour faire 48 pilules.

Dose; d'une à trois, quatre fois par jour.

N. 66. *R*. Opium pur, un gros (3,824),

Savon blanc, cinq gros (19,120),

Esprit de vin rectifié, trois onces (91,782),

Digérez pendant trois jours, passez et ajoutez en remuant soigneusement le mélange,

Camphre, deux gros (7,648),

Huile essentielle de romarin, demi-gros (1,912). Mêlez.

Liniment appelé *Opodeldoch* dont on frotte les parties affectées de contusion ou de douleurs rhumatismales.

N°. 67. *R*. Kermès minéral, six grains (0,318),

Sel volatil concret, un gros (3,824),

Opium pur, trois grains (0,159),

Sucre, demi-once (15,297). Mêlez.

Divisez en vingt-quatre prises.

Dose; une prise de trois en trois heures avec le régime sudorifique.

Poudre de Dover.

N°. 68. *R*. Tartre vitriolé,

Nitre, un gros de chaque (3,824),

Ipecacuanha,

Opium pur, dix-huit grains de chaque (0,954). Mêlez.

Dose; de trois à six grains (de 0,159 à

0,318) *de trois en trois heures*, *ou de douze à vingt-quatre grains* (de 0,637 à 1,278) *le soir en se couchant.*

N°. 69. *R*. Gomme Gayac, deux onces (61,188),
Rhum, ou Esprit de sucre, deux livres (979,000),
Macérez pendant trois jours, et passez.
Dose; une cuillerée à soupe le matin et le soir, dans un verre d'eau.

N°. 70. *R*. Fleurs de zinc, douze grains (0,639),
Sirop d'althéa, une once (30,594),
Eau de lys, deux onces (61,188). Mêlez.
Dose; pour de petits enfans, une cuillerée à café de deux en deux heures.

N°. 71. *R*. Sirop de safran, deux onces (61,188).
Eau de menthe poivrée, six onces (18,564). Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe, de deux en deux heures.
Le sirop de safran se prépare avec une infusion de safran dans du vin d'Espagne.

N°. 72. *R*. Elixir de Garus, une once (30,594),
Eau de muguet, quatre onces (122,376). Mêlez.
Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.
L'élixir de Garus se prépare en faisant digérer pendant douze heures 2 onces et demie d'aloës, demi-once de myrrhe, un quart d'once de sa-

fran, un denier de canelle, autant de girofles et autant de muscade, dans deux pintes d'eau de vie et deux onces d'eau, en distillant ensuite jusqu'à siccité, et en ajoutant au produit une égale quantité de sirop de capillaire, et un peu d'eau de fleurs d'orange.

N°. 73. *R.* Poudre de la Comtesse, demi-once (15,297),

Kermès minéral, trois grains (0,156). Mêlez et divisez en douze prises.

Dose ; une prise de trois en trois heures.

La poudre de la comtesse de Kent est un ancien remède anglais, composé de différens absorbans, d'un oxide d'antimoine, analogue à l'antimoine diaphorétique et d'ambre gris. (Voyez la *pharmacopée* de Spielmann, p. 265).

N°. 74. *R.* Liqueur de corne de cerf succinée, deux gros (7,648),

Sucre, demi-once (15,297),

Eau, six onces (183,564). Mêlez.

Dose ; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

La liqueur de corne de cerf succinée est un sel neutre, composé d'esprit volatil de corne de cerf [espèce d'alkali volatil mêlé d'huile empyreumatique] saturé par une quantité suffisante de sel volatil de succin [sel essentiel qu'on retire du succin par la distillation, et qui participe aux propriétés des acides).

N°. 75. *R.* Nitre demi-once (15,297),

Conserve de roses, quatre onces (122,376).

Mêlez.

Dose ; une cuillerée à café de deux en deux heures.

N°. 76. Amandes douces, une once et demie (45,891),

Sucre blanc, demi-once (15,297),

Eau, deux livres (979,000).

Broyez les amandes avec le sucre. Ajoutez l'eau peu à peu en remuant constamment le mélange, et passez.

Dose ; une tasse de deux en deux heures.

N°. 77. *R.* Alun,

Sucre, deux gros de chaque (7,648).

Mêlez, et divisez en douze prises.

Dose ; une prise de quatre en quatre heures.

N°. 78. *R.* Ipecacuanha, douze grains (0,639),

Gomme arabique,

Sucre blanc, deux gros de chaque (7,648),

Eau de fleurs d'orange, quantité suffisante.

Mêlez, et divisez en quarante-huit tablettes.

Dose ; une tablette de deux en deux heures.

N°. 79. *R.* Noix de Galles en poudre, d'un demi-gros à un gros (de 1,912 à 3,824),

Sucre, deux gros (7,648),

Mêlez, et divisez en douze prises.

Dose ; une prise de quatre en quatre heures.

N°. 80. *R.* Racine de grande consoude, deux onces (61,188),

Eau, trois livres (1468,500),

Faites cuire jusqu'à la réduction du tiers. Ajoutez

Réglisse rapée, demi-once (15,297).

Infusez et passez.

Dose; une tasse de trois en trois heures.

Eau de Rabel.

N°. 81. *R.* Huile de vitriol, quatre onces (122,376),

Esprit de vin rectifié, douze onces (367,128),

Mêlez peu à peu, et digérez dans un matras fermé.

N°. 82. *R.* Crême de tartre, demi-once (15,297),

Ipecacuanha, douze grains (0,639).

Mêlez et divisez en douze prises.

Dose; une prise de trois en trois heures.

Marmelade de Tronchin.

N°. 83. *R.* Pulpe de casse,

Manne en larmes,

Huile d'amandes, une once de chaque (30,594). Mêlez.

Dose; une bonne cuillerée à café soir et matin, ou plus fréquemment.

N°. 84. *R.* Aloës, un denier (1,278),

Sel marin, un gros (3,824),
Miel, demi-once (15,297).
Mêlez, et cuisez jusqu'à la consistance nécessaire pour en faire un suppositoire, qu'on insère tous les soirs dans le fondement.

N°. 85. R. Aloës sucotrin,
Gomme arabique, un gros de chaque (3,824),
Eau, s. q. Mêlez et divisez en 36 pilules.
Dose; une ou deux, le soir en se couchant.

N°. 86. R. Gomme ammoniaque, deux gros (7,648),
Eau, huit onces (244,750).
Mêlez en broyant dans un mortier, et passez.
Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

N°. 87. *R.* Résine de kina.
Sucre, deux gros de chaque (3,824).
Mêlez, et divisez en douze prises.
Dose; une prise quatre fois par jour.

La résine de kina, ainsi que les autres résines, se prépare en faisant évaporer jusqu'à la moitié une teinture de kina dans de l'alcohol ou esprit de vin rectifié, et en le mêlant ensuite avec de l'eau; la résine se précipite, on la lave et on la fait sécher.

N°. 88. *R.* Lichen d'Islande, demi-once (15,297).

Faites cuire dans huit tasses d'eau jusqu'à la réduction de la moitié, passez et ajoutez

Suc de réglisse, deux gros (7,648).

Dose; une tasse quatre fois par jour.

N°. 89. *R.* Ecorce de la racine de Simarouba, deux gros (7,648).

Faites cuire dans une livre (489,500) d'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste que douze onces (367,128) et passez.

Dose; une tasse de trois en trois heures.

N°. 90. *R.* Glands de chêne séparés de leur écorce, coupés par quartiers, grillés et moulus en une poudre très-fine, demi-once (15,297),

Eau, deux tasses.

Faites cuire pendant quelques minutes comme du café, et passez.

Dose; une demi-tasse quatre fois par jour, ou une tasse deux fois par jour.

N°. 91. *R.* Æther, un denier (1,278),

Teinture de succin,

Teinture de Jalap, un gros de chaque (3,824)

Sucre, demi-once (15,297),

Tartre stibié, deux grains (0,106),

Electuaire lénitif, deux onces (61,188),

Eau, six onces (183,564). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, suivant le besoin.

L'électuaire lénitif est composé de 12 onces de figues, 8 onces de séné, 6 onces de chacune des pulpes de tamarins, de casse et de prunes, 4 onces de graines de coriandre, 3 onces de réglisse et 30 onces de sucre. On réduit le séné et la coriandre en poudre; on en sépare 10 onces par le crible; on fait cuire le reste avec les figues et la réglisse sur 4 livres d'eau réduites à deux; on passe en exprimant fortement. On fait encore évaporer la liqueur jusqu'à ce qu'elle se réduise à un peu moins d'une livre et demie; On y ajoute le sucre pour en faire un sirop qu'on mêle avec les pulpes et les 10 onces de la poudre séparée par le crible.

N°. 92. *R.* Fleurs de camomille, une poignée,
Graine de lin concassée, deux gros (7,648),
Eau bouillante, demi-livre (244,750),
Infusez, passez et ajoutez,
Tartre stibié, de trois à six grains (de 0,156 à 0,312) ou vin antimoniel, d'une à deux onces (de 30,594 à 61,188). Mêlez.
Dose; un lavement semblable de quatre en quatre heures.

N°. 93. *R.* Calomel, de douze à trente-six grains (de 0,639 à 1,912),
Magnésie, demi-once (15,297).
Mêlez, divisez en douze prises.
Dose; une prise de trois en trois heures.

Pilules mercurielles. Ph. Gen.

No. 94. *R.* Mercure pur, demi-once (15,297),
Conserve de roses, une once (30,594).
Broyez exactement jusqu'à ce que les globules mercuriels disparoissent entièrement, et divisez en 288 pilules.
Dose, d'une à six pilules, ou davantage, de quatre en quatre heures, jusqu'à ce qu'il survienne une légère salivation.

No. 95. *R.* Phosphore, six grains (0,319),
Huile d'amandes, deux onces (61,188).
Broyez le phosphore dans l'huile tiéde, jusqu'à ce qu'il soit bien dissous, laissez refroidir la solution, et passez.
Dose ; une cuillerée à café de deux en deux heures.

Infusion de Raifort sauv. Ph. Gen.

No. 96. *R.* Racine de raifort sauvage, fraîche,
Graine de moutarde concassée, une once de chaque (30,594),
Canelle blanche, deux gros (7,648),
Eau bouillante, une livre et demie (734,250).
Infusez pendant deux heures, passez, et ajoutez
Eau distillée d'anis, deux onces (61,188).
Mêlez.
Dose ; une tasse de quatre en quatre heures.

N°. 97. *R.* Onguent Martiat, deux onces (61,188),

Baume de Fioraventi, demi-once (15,297). Mêlez.

Il faut en frotter la grosseur d'une noisette deux fois par jour.

L'onguent Martiat, ou de Martian, est composé d'un grand nombre de plantes amères et aromatiques qu'on fait digérer pendant quelques jours par une douce chaleur dans de l'huile d'olive; on y ajoute ensuite des graisses, des gommes-résines et d'autres aromates (Ph. Par.). Le baume de Fioraventi est le produit de la distillation d'une vingtaine de gommes-résines et d'aromates qu'on a fait auparavant digérer pendant quelques jours dans de l'alcohol. Ph. Par.

N°. 98. *R.* Pétales du cresson des prés, séchées et pulvérisées, demi-once (15,297),

Alun, deux gros (7,648).

Divisez en douze prises.

Dose; une prise quatre fois par jour.

N°. 99. *R.* Castor en poudre, d'un à deux gros (de 5,824 à 7,648),

Sucre blanc, deux gros (7,648).

Mêlez, et divisez en douze prises.

Dose; une prise quatre fois par jour.

N°. 100. *R.* Assa fœtida, demi-once (15,297).

Divisez en 96 pilules qu'il faut argenter.

Dose; de deux à huit pilules quatre fois par jour.

N°.101. Racine de pivoine en poudre, de deux gros à demi-once (de 7,648 à 15,297),

Sucre blanc, demi-once (15,297).

Mêlez, et divisez en douze prises.

Dose; une prise quatre fois par jour.

N°. 102. *R.* Sel volatil concret, deux gros (7,648),

Sucre, demi-once (15,297),

Eau de tilieul, six onces (183,564). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe occasionnellement, de quart d'heure en quart d'heure.

Poudre anodyne.

N°. 103. *R.* Opium pur, un denier (1,378),

Sucre, vingt-trois deniers (29,216). Mêlez.

Un denier de cette poudre contient un grain d'opium. Elle sert à administrer ce remède en très-petites doses.

N°. 104. *R.* Oxyde noir de Manganèse,

Sucre blanc, une once de chaque (30,594).

Mêlez et divisez en vingt-quatre prises.

Dose; une prise quatre fois par jour.

N°. 105. *R.* Cuivre ammoniacal, un denier (1,278),

Conserve d'Eglantier, autant qu'il en faut pour faire 192 pilules.

Dose ; une le matin et le soir en augmentant tous les jours d'une pilule.

Le cuivre ammoniacal se prépare en versant de l'esprit de sel ammoniac (alkali volatil, ou carbonate d'ammoniaque) dans une solution de sulfate de cuivre (vitriol bleu). Ce dernier sel se décompose ; le cuivre se précipite et se dissout de nouveau dans l'alcali : on le fait cristalliser par l'addition de l'alcohol.

N°. 106. *R.* Nitrate d'argent, soit pierre infernale, un denier (1,278),

Conserve d'Eglantier, autant qu'il en faut pour faire 192 pilules.

Dose ; une le matin et le soir, en augmentant tous les jours d'une pilule.

Le nitrate d'argent est un sel composé d'acide nitrique et d'argent. Dans l'usage intérieur, on l'emploie en cristaux ; pour l'usage extérieur, on le prive de son eau de cristallisation ; on le fait fondre au feu, et on le verse dans des moules de fer enduits de suif, dans lesquels il se fige : c'est ce qu'on appelle la *Pierre infernale,* qui est un puissant caustique.

N°. 107. *R.* Teinture volatile de valériane, deux gros (7,648),

Sucre, demi-once (15,297),

Eau de tilleul, six onces (183,564). Mêlez.

Dose ; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, ou occasionnellement.

La teinture volatile de valériane se prépare en faisant macérer pendant quelques jours de la racine de valériane sauvage dans de l'*esprit volatil aromatique*, lequel n'est qu'un mélange d'alkali fluor et d'alcohol, aromatisé par l'huile essentielle du poivre de la Jamaïque.

N°. 108. *R.* Teinture de castor, deux gros (7,648),

Teinture aromatique, demi-gros (1,912),

Teinture de succin,

Sucre,, demi-once de chaque (15,297),

Eau, demi-livre (144,750). Mêlez.

Dose ; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, ou occasionnellement.

La teinture aromatique se prépare en faisant macérer pendant quelques jours de la canelle, des semences de petite cardamome, du poivre long et du gingembre dans de l'alcohol affoibli par une égale quantité d'eau.

N°. 109. *R.* Extrait de gentiane, une once (30,594),

Divisez en 144 pilules.

Dose ; de trois à six pilules quatre fois par jour.

N°. 110. R. Myrrhe,
Galbanum,
Sagapenum,
Asa fœtida, deux gros de chaque (7,648),
Fleurs de zinc, un gros (3,824),
Elixir de propriété, q. s. pour en faire 144 pipules.

Dose ; de trois à six pilules quatre fois par jour.

L'élixir de propreté se prépare en faisant digérer pendant quelques jours trois onces d'aloës, deux onces de safran et quatre onces de myrrhe, dans deux livres d'alcohol affoibli.

N°. 111. *R.* Teinture de cantharides, demi-once (15,297),
Eau, deux livres (979,000),
Sirop de safran, deux onces (61,188). Mêlez.

Dose ; une cuillerée à soupe le matin et le soir, en augmentant tous les jours d'une cuillerée à café, jusqu'à ce qu'il survienne un peu de dysurie.

La teinture de cantharides se prépare en faisant digérer pendant quelques jours deux gros de cantharides et un demi-gros de cochenille dans une livre d'alcohol affoibli.

Pilules de Saiffert.

N°. 112. *R.* Extrait de gentiane, demi-once (15,297),

Fiel de bœuf, trois gros (11,472),
Scammonée, deux gros (7,648).
Mêlez et divisez en 162 pilules.
Dose ; de quatre à huit pilules à jeun, ou avant le dîner, tous les jours.

N°. 113. *R.* Fleurs de benjoin, demi-once (15,297),
Rob de sureau, q. s. pour en faire 144 pilules.
Dose ; deux pilules le matin et le soir en augmentant tous les jours d'une pilule.

Les fleurs de benjoin sont un acide cristallisé qu'on retire du benjoin par sublimation.

N°. 114. *R.* Pétales du cresson des prés séchées et pulvérisées, trois onces (91,782).
Divisez en vingt-quatre prises.
Dose ; une prise quatre fois par jour.

N°. 115. *R.* Poudre de noix de Galles, deux deniers (2,556),
Sirop d'althéa, trois onces (91,782),
Eau de Fenouil, sept onces (214,156).
Mêlez.
Dose ; une cuillerée à soupe de deux en deux heures, en remuant la bouteille.

N°. 116. *R.* Noix de Galles concassées, 32,
Eau bouillante, deux livres (979,000).
Infusez pendant vingt-quatre heures et passez.

Dose ; une cuillerée à soupe quatre fois par jour.

N°. 117. *R.* Lait bouillant, douze onces (367,125),

Alun en poudre, deux gros (7,648),

Remuez jusqu'à ce que le lait soit bien coagulé, passez et ajoutez,

Sucre, une once (30,594). Mêlez.

Dose ; une tasse de trois en trois heures.

Pilules de Pringle.

N°. 118. *R.* Extrait cathartique, deux deniers (2,556),

Calomel, dix grains (0,532),

Opium pur, trois grains (0,156).

Mêlez, et divisez en 24 pilules.

Dose ; une, deux ou trois pilules suivant le besoin, ou une de deux en deux heures, jusqu'à ce qu'elles opèrent.

L'extrait cathartique est composé d'une once et demie d'aloës, trois quarts d'once de coloquinte, demi-once de diagrède et autant de semences de petit cardamome, qu'on a fait auparavant macérer pendant quelques jours dans de l'alcohol affoibli, et qu'on fait ensuite évaporer jusqu'à consistance d'extrait.

N°. 119. *R.* Poussière d'étain, demi-once (15,297),

Miel blanc, quatre onces (122,375). Mêlez.

Dose ; une cuillerée à café, quatre fois par jour.

Si l'on verse de l'étain fondu dans une boîte de bois, enduite de craie à l'intérieur, et qu'on le secoue fortement, une partie du métal se réduit en poussière. On répéte cette opération jusqu'à ce que la totalité de l'étain soit ainsi pulvérisée.

N°. 120. *R.* Coralline de Corse, quatre onces (122,375),

Sucre blanc, une livre (489,500).

Faites cuire pendant long-temps dans une quantité d'eau suffisante pour en faire un sirop très-épais.

Dose ; une cuillerée à soupe le matin et le soir pendant six jours de suite.

N°. 121. *R.* Corallinede Corse, un gros (3,824),

Eau bouillante, trois onces (91,782).

Infusez comme du thé, passez et ajoutez du sucre à volonté.

Dose ; à prendre le matin et le soir.

N°. 122. *R.* Poudre de Grenette, ou semen contra, deux deniers (2,556),

Follicules de séné,

Sel de Glauber, deux gros de chaque (7,648),

Ecorce de citron, un gros (3,824,

Eau bouillante, quatre onces (122,375).

Infusez pendant deux heures, et passez.

Dose à prendre en deux fois, à une heure de distance l'une de l'autre.

Décoction de corne de cerf. Ph. G.

N°. 123. *R.* Corne de cerf rapée, une once et demie (45,891),

Eau, trois livres (1468,500).

Faites cuire jusqu'à la réduction d'un tiers. Passez, et ajoutez

Sucre blanc,

Eau de fleurs d'orange, une once de chaque (30,594). Mêlez.

Dose; une tasse de deux en deux heures.

N°. 124. *R.* Corne de cerf calcinée, deux onces (61,788),

Gomme arabique, six gros (22,944),

Eau, trois livres (1468,500).

Faites cuire jusqu'à la réduction d'un tiers, en remuant bien le mélange; passez et ajoutez

Eau de fleurs d'orange,

Sucre blanc, une once de chaque (30,594). Mêlez.

Dose; une tasse de deux en deux heures, en remuant la bouteille.

Teinture de Corail. Ph. G.

N°. 125. *R.* Corail rouge,

Cire jaune, deux livres de chaque (979,000).

Fondez la cire et ajoutez le corail. Faites

cuire à feu lent, jusqu'à ce que la couleur du corail ait passé dans la cire. Transvasez, ajoutez

Sucre blanc, deux livres (979,000).

Faites cuire jusqu'à ce que le sucre soit fondu, retirez le vase de dessus le feu, et versez peu à peu dans le mélange treize onces (397,719) d'eau, en remuant constamment et avec précaution pour éviter l'explosion. Faites de nouveau fondre la cire sur le feu, laissez alors reposer le mélange jusqu'à ce que la cire coagulée surnage, transvasez le sirop restant; c'est la teinture demandée.

Dose; une cuillerée à café quatre fois par jour.

N°. 126. *R.* Sel de soude, deux gros (7,648),
Suc de citron, autant qu'il en faut pour saturer l'alkali,
Æther, un denier (1,278),
Teinture de succin, deux gros (7,648),
Confection,
Sucre blanc, demi-once de chaque (15,297).
Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe de deux en deux heures.

La confection est un électuaire composé d'une espèce d'argile préparée, qui porte le nom de

terre de Lemnos, ou *terre sigillée*, d'yeux d'écrevisses, de canelle, de santal citrin, de myrrhe, de safran, de sirop de limon et de miel : on y ajoutoit autrefois des feuilles d'or et d'argent, et des pierres précieuses, qui l'ont fait surnommer *confection d'hyacinthe*.

N°. 127. *R*. Poudre de Dover, N°. 68, un gros (3,824),

Conserve d'Eglantier, q. s. pour en faire 72 pilules.

Dose; une pilule de deux en deux heures, ou après chaque selle.

N°. 128. *R*. Foie de soufre sec, trois gros (11,472),

Digitale en poudre, dix-huit grains (0,956),

Sirop de diacode, q. s. pour en faire 72 pilules.

Dose; d'une à trois, de trois en trois heures.

N°. 129. *R*. Kina jaune en poudre, deux onces (61,188),

Rhubarbe, deux gros (7,648),

Eau de chaux récente, deux livres (979,000).

Infusez pendant vingt-quatre heures, et passez.

Dose; une demi-tasse de deux en deux heures.

L'eau de chaux se prépare en versant 15 parties d'eau sur une de chaux vive, en la laissant re-

poser jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'ébullition, et en la filtrant. Il faut la conserver dans des bouteilles bien bouchées et la renouveler fréquemment.

N°. 130. *R.* Crême de tartre, deux onces (61,188),

Borax,

Nitre, une demi-once de chaque (15,297).

Mêlez.

Dose; une cuillerée à café de quatre en quatre heures.

N°. 131. *R.* Racine de Domte-venin,

Ecorce de Cascarille,

Scordium, demi-once de chaque (15,297).

Mêlez et divisez en 12 paquets.

Dose; un paquet quatre fois par jour, en infusion sur une tasse d'eau bouillante, avec du sucre.

N°. 132. *R.* Seconde écorce d'épine-vinette, un gros (3,824),

Eau froide, trois tasses (305,950).

Faites cuire jusqu'à ce que l'eau soit bouillante, retirez alors le pot de dessus le feu; ajoutez-y du sucre et laissez refroidir l'infusion.

Dose à prendre tous les matins en trois fois.

N°. 133. *R.* Muriate calcaire, quatre onces (122.325),

Eau distillée, une livre (489,500). Mêlez.

Dose; une cuillerée à soupe le matin et le soir dans une jatte de bouillon chaud.

N°. 134. *R.* Muriate de baryte crystallisé, demi-once (15,297),

Eau distillée, une once (30,594). Mêlez.

Dose; cinq gouttes le matin et le soir, dans une demi-tasse d'eau sucrée, en augmentant tous les jours d'une goutte.

Esprit antictérique. Ph. G.

N°. 135. R. Huile de térébenthine, une once et demie (45,881),

Esprit de vin rectifié, huit onces (244,750).

Distillez par une douce chaleur. Décantez ensuite soigneusement l'esprit, pour le séparer de l'huile surabondante qui passe aussi dans le récipient et s'y précipite.

Dose; cinq gouttes le matin et le soir sur une cuillerée à café de sucre, en augmentant tous les jours d'une goutte.

N°. 136. R. Térébenthine,

Noyaux de pêches, une once de chaque (30,594),

Amandes douces, cinq onces (152,970),

Miel blanc, six onces (183,564),

Lait de vache, trois livres (1468,500).

Broyez soigneusement la térébenthine avec

le miel, les noyaux et les amandes, ajoutez peu à peu le lait, et distillez au bain Marie.

Dose à prendre tous les jours en trois ou quatre reprises.

Liniment résolutif. Bibl. Germ. p. 277.

N°. 137. R. Un fiel de bœuf frais,
Sel marin,
Huile de noix, trois cuillerées de chaque.
Mêlez le tout, et laissez-le digérer au soleil, ou dans un endroit un peu chaud pendant deux jours.

Pilules spécifiques. Ph. G.

N°. 138. R. Sel ammoniac, un gros et demi (5,796),
Eau distillée, demi-once (15,297). Mêlez et ajoutez à la solution
Mercure sublimé corrosif, demi-gros (1,912),
Mêlez et ajoutez à la solution autant de mie de pain blanc qu'il en faut pour absorber toute l'humidité, et former une masse qu'on divise en 288 pilules.

Dose; une le matin et le soir, en augmentant tous les jours d'une pilule jusqu'à huit.

N°. 139. R. Feuilles d'asarum, trois gros (10,473),
Feuilles de marjolaine, un gros (3,824),

Turbith minéral, un denier (1,278). Mêlez.

Dose ; une prise le matin et le soir en guise de tabac.

Le turbith minéral est un oxide jaune précipité par la potasse d'une solution de mercure dans l'acide sulfurique.

Poudre de St. Yves.

N°. 140. R. Racine d'euphraise en poudre,
Racine de valériane,
Cloportes, une once de chaque (30,594).
Mêlez et divisez en 24 prises.

Dose ; une prise le matin et le soir.

Pilules de Plummer. Ph. G.

N°. 141. R. Soufre doré d'antimoine,
Calomel, un denier de chaque (1,278),
Rob de sureau, q. s. pour en faire 24 pilules.

Dose ; une ou deux pilules le matin et le soir.

Le soufre doré d'antimoine se prépare en faisant bouillir de l'antimoine crud avec une solution de potasse caustique (*lessive des savonniers*), et en y ajoutant de l'acide nitrique qui précipite le métal sous la forme d'un oxide jaune, analogue au kermès minéral.

N°, 142. R. Mercure violet (Ph. Par.)
Sucre blanc, une once de chaque (30,594).

Mêlez et divisez en 24 prises.

Dose; une le matin et le soir.

Le mercure violet se prépare en mêlant du mercure bien pur avec du soufre fondu, en y ajoutant ensuite du sel ammoniac (muriate d'ammoniaque), en faisant sublimer ce mélange à plusieurs reprises, et en séparant à chaque fois du produit les fleurs blanches qui s'élèvent, jusqu'à ce qu'on n'ait plus qu'une masse composée de deux couches, dont la supérieure est jaune et légère, et l'inférieure d'un violet noirâtre et pesant. On sépare cette dernière, on la réduit en poudre, et l'on fait brûler dessus de l'esprit de vin. C'est ce qu'on appelle dans ce pays la *panacée violette*, substance singulière, qui a exercé la sagacité des chimistes modernes, et dont on ne connoît encore qu'imparfaitement la nature.

N°. 143. R. Teinture de Mars, une once (30,594),

Sirop de chicorée composé, deux onces (61,188). Mêlez.

Dose; une cuillerée à café quatre fois par jour ou avant chaque repas.

La teinture de Mars est un sel ferrugineux, qui se prépare en faisant bouillir de la limaille de fer avec de la crême de tartre dans de l'eau, en évaporant la solution jusqu'à consistance de sirop, et en y ajoutant un peu d'esprit de vin

rectifié. — Le sirop de chicorée composé est une infusion de rhubarbe, de santal citrin et de canelle dans une forte décoction de racines de chicorée et de dent-de-lion, qu'on convertit en sirop, en y ajoutant une quantité suffisante de sucre.

Vin amer.

N°. 144. R. Racine de gentiane en poudre, une once (30,594),
Sel de soude, demi-once (15,297),
Poivre de Jamaïque en poudre, un gros (3,824),
Vin blanc, deux livres (979,000). Mêlez.
Infusez pendant 24 heures et passez.
Dose, une cuillerée à bouche quatre fois par jour, avant le repas.

N°. 145. R. Acide nitrique, deux gros (7,648).
Miel, deux onces (61,188),
Eau, deux livres (979,000). Mêlez.
Dose; un verre de deux heures en deux heures.

N°. 146. R. Semences de bardane concassées, demi-once (15,297),
Eau, deux onces (61,188),
Broyez bien exactement, passez et ajoutez
Sirop d'althéa, demi-once (15,297). Mêlez.
Dose; une cuillerée à café de deux en deux heures.

N°. 147. R. Magnésie non calcinée,
Sel de soude, parties égales,
Acide muriatique, autant qu'il en faut pour la saturation complète,
Eau distillée, autant qu'il en faut pour rendre la solution bien limpide.
Dose; une ou deux cuillerées à café, quatre fois par jour dans du bouillon.

FIN.

NOTA.

La composition de la plupart des remedes ci-dessus se trouve dans la Pharmacopée de Genève; mais comme l'édition en est épuisée, et que j'ignore s'il en paroîtra bientôt une autre, j'ai cru devoir les transcrire.

TABLE

DES MATIÈRES.

★

FIN.

ERRATA.

Pag. 19 lig. 22, différentes *liz.* différens. — lig. 24, la première *liz.* le premier
—— 20 lig. 2, la seconde *liz.* le second. — lig. 8, la troisième *liz.* le troisième.
—— 41 note lig. 13, qu'elles *liz.* que ces fumigations
—— *ib.* — lig. 16, terrible *liz.* terribles
—— 60 note lig. 7, il *liz.* ce remède
—— 68 lig. 17, la peau *liz.* celle de peau
—— 70 lig. 4, de poitrine. *liz.* d'entrailles.
—— 77 lig. 1, 1.er Faisceau. *liz.* 3.e Faisceau.
—— 81 lig. 6, gérofle *liz.* girofle
—— 105 lig. 8, à l'avance *liz.* d'avance
—— 132 lig. 18 et 19, gestation continuelle d'un *liz.* précaution de porter un
—— 137 note lig. 1, raffraîchissans *liz.* rafraîchissans
—— 144 note lig. 15, d'une fille de *liz.* d'une fille
—— *ib.* lig. 23 et 29, linceuil *liz.* linceül
—— 166 lig. 25, j'ei *liz.* j'ai
—— 169 lig. 16, bouffisure *liz.* boufflissure
—— 171 lig. 23, accompagnées *liz.* accompagnéé
—— 185 note lig. 3, sanguine *liz.* fongueuse
—— 241 lig. 1, contractions *liz.* contentions
—— 261 lig. 10, celle-laquelle *liz.* celui-lequel
—— — lig. 13 celle *liz.* celui

Pag. 264 lig. 14, laquelle *liz.* lequel
—— — lig. 15, celle *liz.* celui
—— — lig. 16, caractérisée *liz.* caractérisé
—— — lig. 19, la première — la seconde *liz.* le premier — le second
—— 270 lig. 19, pollusions *liz.* pollutions
—— 291 lig. 8, détachée *liz.* détachés
—— — lig. 23, mobile *liz.* mobiles
—— 354 lig. 20, incurable; ajoutez ici la note suivante :

(1) Le sarcocèle ou engorgement des testicules est pour l'ordinaire accompagné d'engorgemens semblables dans les glandes inguinales, et quelquefois dans l'abdomen, le long des vaisseaux spermatiques. J'en ai vu en dernier lieu de tristes exemples dans deux jeunes gens qui sont morts à la fleur de leur âge d'une énorme tumeur formée dans le bas-ventre à la suite d'une intumescence du même genre dans le testicule. Ces tumeurs étoient remplies d'une pulpe rougeâtre semblable à la substance médullaire du cerveau, lorsqu'elle commence à se ramollir par la putréfaction.

Ibid. l. 25 d'amputation; ajoutez ici la note suivante :

(2) Cependant Mr. Osiander de Gottingen l'a proposée et exécutée avec succès. Mais cette opération, toujours très-délicate et très-précaire, ne me semble praticable que dans les cas très-rares et très-difficiles à distinguer, où le squirre est absolument borné à l'orifice de l'uterus, et susceptible d'être complètement cerné dans le vagin même.

Pag. 355 lig. 22, diminution; ajoutez ici la note suivante:

(1) Voy. la *Bibl. Britannique Sc. et Arts.* vol. XXXVII. p. 305.

Pag. 383 lig. 18, conduire *liz.* réduire
—— 387 lig. 13 consistent *liz.* consiste

